

ALIOUM FANTOURE

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001003978213

# *Le Cercle des Tropiques*

ECRITS



PRESENCE AFRICAINE





Couverture : Peinture rupestre néolithique de Tin Teferiest, reproduite d'après J. D. Lajoux, *Merveilles du Tassili n'Ajjer*, Editions du Chêne, Paris (détail).

*le  
Cercle  
des  
Tropiques*



ALIOUM FANTOURE

PQ

3989.2

F2

C4

le  
Cercle  
des  
Tropiques

*roman*

PRÉSENCE AFRICAINE  
25 bis, rue des Ecoles - Paris 5<sup>e</sup>



« La difficulté d'écrire ce roman n'a pas été de construire mon histoire, le problème pendant des mois a été "le moi" de Bohi Di... Etre l'un de ces centaines de millions d'hommes anonymes du Tiers-Monde dont personne ne connaît le visage et qui soudain murmure comme gêné de déranger le monde : « ... vous ne savez rien de moi, rien, je vous prie, écoutez mon histoire, celle que je vais vous raconter... Mon nom est Bohi Di, dans ma langue natale, cela signifie "fils de la terre"... »

L'AUTEUR.

*« Le soleil grille ici toutes les choses,  
il grille le cerveau et grille jusqu'aux roses. »*

Nicolas GUILLEN.



*I*

*Porte Océane*



Le premier sillon. Un creux laborieux tranché dans la terre. L'un après l'autre, parallèlement soudés, ils se multipliaient jusqu'à se confondre avec ceux de mes voisins. Courbé, à mouvements saccadés, je luttais pour la première fois contre la nature.

Une heure plus tard, derrière moi, des dizaines de mètres carrés de terrain labouré ; devant moi une étendue immense de paysage chauve cruellement marqué par le feu de brousse qui semblait avoir éliminé toute vie de l'espace où nous allions semer.

Le soleil chauffait à blanc, nous brûlait le corps ; persévérants dans leur tyrannie, ses rayons devenaient un calvaire. Je haletais, mesurais mètre après mètre ma progression, calculais la position du soleil, inventoriais les douloureuses boursouffures de mes paumes teintées de sang. Un liquide, mélange sale de transpiration et de terre, bétonnait mes mains aux doigts recroquevillés par l'effort. Couvert de sueur, bientôt devenue crasse, je rêvais à l'eau de la rivière. Et pourtant je ne m'arrêtais pas de cultiver. Il fallait que le labour soit terminé avant les premières grandes pluies. Pas une minute à perdre, quitte à mourir de fatigue après la récolte...

La saison des pluies, ravageuse avec ses averses continues s'était installée. Il fallait agir vite. Les labours terminés, nous devions faire les semailles en quelques jours et construire en différents points de l'immense champ des huttes sur pilotis. Pendant la période de germination, je fis partie du groupe de garde. Nous arrivions avant le lever du jour et rejoignions le hameau tard dans la nuit.

Les graminées donnaient un nouvel aspect au champ. Un tapis vert grandissant recouvrait la surface cultivée. Les céréales nous apportaient les premiers espoirs d'une bonne récolte. Il nous restait des mois de lutte contre les oiseaux et les singes. De vrais fléaux. Nous nous acharnions à ne pas leur laisser le temps de s'installer. Avec l'aube commençait notre angoisse, une lutte éperdue qu'il fallait gagner. Nous commencions par mani-

fester notre présence en provoquant un bruit assourdissant de tam-tam à différents endroits. L'effet ne manquait pas d'efficacité, les oiseaux s'envolaient pendant que les singes, eux, réagissaient par des cris désemparés. Pour garder en éveil la psychose de la menace de l'homme chez nos adversaires, nous passions le reste de la journée à lancer des pierres avec nos frondes...

Ce fut enfin le temps des récoltes. Les hameaux voisins prirent contact avec nous. De l'aube au crépuscule, nous étions des centaines à faire l'ultime effort des travaux champêtres. En quelques jours, le labeur était terminé sur toute l'étendue de notre région, les stocks de riz et de fonio étaient rassemblés dans les greniers. Dès ce moment, les femmes prirent le relais. Il fallait planter les tarots, les ignames, les patates douces, les maniocs avant la fin de la saison des pluies.

Une fois les récoltes stockées, nous avons procédé à la répartition des parts. Mais il fallut bientôt modifier l'affectation des portions. En effet, nous reçûmes les premières visites de citadins, de villageois, d'aventuriers, de vagues amis, de marabouts, de notables, de fonctionnaires indigènes, de charlatans, d'escrocs, de colporteurs, de diseurs de bonne aventure, toutes sortes de commensaux qui se rappelaient soudain l'existence de notre hameau. Nos visiteurs passaient une nuit chez nous, nourris, logés, blanchis, puis le lendemain exposaient leurs petites misères, proposaient leurs avantages matériels ou moraux à monnayer. Comme nous n'avions pas un sou à donner, au moment de leur départ, le hameau leur offrait du riz ou du fonio. Les profiteurs priaient Dieu pour nous et nos descendants. Il était bien entendu qu'ils reviendraient à la même date aux prochaines récoltes.

De la totalité du produit de nos efforts, il ne restait plus que les deux tiers, le troisième s'était volatilisé en dons. Nous procédâmes à une nouvelle répartition. Nous nous rendîmes dès le lendemain au village le plus proche. C'était une agglomération du nom de Fronguiabé, centre florissant avec station de chemin de fer. J'avais l'impression de passer d'un monde à un autre. Le comportement des villageois avait quelque chose de différent de tout ce que j'avais connu jusque-là. La majorité des habitants portait des pantalons, des chemises, des chaussures en plastique

achetés avec de l' « argent », au lieu des caftans, des boubous et des pantalons bouffants auxquels j'étais habitué. On pouvait donc entrer dans une boutique et choisir. On me l'aurait dit, je ne l'aurais jamais cru.

Nous nous rendîmes à la foire pour rencontrer les commerçants de la place. Dès notre arrivée un boutiquier nous fit entrer dans son dépôt et commença par nous faire vider tous les sacs. Munis d'un pilon, ses employés broyèrent une petite quantité de grains dans un mortier, vérifièrent leur blancheur. Il leur fallait à tout prix trouver quelque chose de douteux. Ils pesaient et palpaient les grains décortiqués pour en découvrir les imperfections. L'échoppier quelque peu méprisant renchérit : « Ce riz n'est pas très blanc, mal cultivé ! »

Notre patriarche, l'air déçu, tira sur sa barbiche et riposta à voix basse : « C'est pourtant une bonne récolte, la terre est généreuse cette année. »

Le commerçant tournait et retournait le riz dans ses mains, puis, comme s'il s'obligeait malgré lui, il dit : « Pour vous rendre service je le prendrai, mais à mon prix. » Un tarif de misère.

Bouillonnant de révolte je ne pus me contenir, je proposai aux adultes d'aller chez un autre intermédiaire. L'un de mes aînés se crut obligé de me défendre auprès du boutiquier : « Ne l'écoutez pas, il est trop jeune pour comprendre. Nous pouvons nous entendre avec vous. Mais n'en profitez pas, tout de même. » Le commerçant déclara d'un ton supérieur : « Surtout ne comptez pas sur ma générosité pour acheter cette mauvaise marchandise. Je vous vois venir. Tous les ans, c'est la même chose avec vous, les broussards, vous offrez des mauvais produits et réclamez des prix exorbitants. Je ne marche pas. Je vous donne ce que je peux, c'est à prendre ou à laisser ! D'ailleurs inutile de me raconter des histoires, l'eau est réputée mauvaise pour les cultures dans votre région. Vous ne pouvez pas me dire le contraire ! »

Le patriarche, tant bien que mal, tenta d'expliquer la portée des sacrifices consentis avant, pendant, et après les récoltes. Les produits ne pouvaient qu'en bénéficier. Rien n'y fit. Le bouti-

quier nous acheta, à son prix, le produit de neuf mois de travail. A notre sortie du magasin le patriarche murmura avec humilité : « Nous étions obligés de nous soumettre à sa volonté. Ailleurs nous aurions gagné encore moins. » C'était vrai, les boutiquiers de la région se connaissaient du premier au dernier. Ils se passaient le mot dès l'approche des récoltes. Solidaires comme ils l'étaient, nous n'aurions pas pu écouler notre riz et notre fonio chez un autre.

Nous nous étions installés sous un arbre. Je regardais les adultes compter et recompter nos gains. Triste revenu annuel. Il ne nous était même pas possible de nous offrir un repas. Nous soupesions le prix de nos efforts que le boutiquier obèse avait bien voulu nous payer « à ses conditions ». Compter sou par sou, recompter, recompter, recompter, pour déclarer finalement avec une mystique humilité : « Dieu l'a voulu. » Après toutes ces additions, je crus voir une certaine angoisse se dessiner sur le visage des adultes. Quelqu'un demanda : « Qu'allons-nous faire ? » Cette question m'enleva mes dernières illusions. Il restait à peine assez d'argent pour payer les impôts et les notables. Mes aînés étaient au bord de la panique. Nous nous rendîmes chez le chef du village, responsable coutumier et percepteur des impôts publics. J'écoutais les cultivateurs raconter leurs déboires devant le conseil des notables. Le chef du village se retranchant derrière la forteresse de l'administration, prétendait que « les toubabs ne seraient pas contents, si les impôts n'étaient pas payés ». Il n'était pas question de marchander. Les cultivateurs payèrent les impôts et les acomptes sur l'année à venir. Puis le conseil déclara que, d'habitude, l'administration ne rémunérerait pas les notables : les cultivateurs payèrent. Nous nous fîmes des salamalecs, invoquâmes Dieu pour que les prochaines récoltes soient bonnes, louâmes des démiurges locaux pour qu'ils se montrent généreux pour les villages et les hameaux, pour que le paradis soit ouvert à tout le monde, pour que les toubabs soient plus gentils... Tout le monde se prépara à prier, mais le chef de village n'avait plus qu'une vieille babouche... Dieu n'admettrait pas qu'une chaussure de prière soit vieille et sale, et comme ce grand notable jouait le rôle d'imam, un des cultiva-

teurs lui fit cadeau de la paire de babouches neuves qu'il venait d'acheter. Au nom du Créateur de la terre et du ciel, de l'univers, des ancêtres, des divinités de la région, le conseil des notables nous remercia de nos bontés, de nos sacrifices... Nous avions perdu nos dernières économies. Peu de temps après, abandonnant tout espoir, je prenais congé de mes compagnons.

Les premiers jours de ma vie à Fronguiabé furent des plus pénibles. Il me fallait trouver du travail le plus tôt possible. Pour toute richesse je n'avais que ma force à dépenser. Je trouvai une place de manœuvre chez un boutiquier. Il fallait turbiner du matin au soir. Les commerçants avaient leurs magasins pleins de riz, de mil, de fonio, de maïs et d'autres produits agricoles. L'année avait été bonne pour eux.

Tant bien que mal j'avais passé un trimestre à Fronguiabé, mangeant un jour, jeûnant un autre. Je fréquentais les foires hebdomadaires, aidais les marchands à leur besogne. J'étais payé selon le bon vouloir de mes employeurs d'occasion. Je vivotais jusqu'au jour où un vieil homme m'engagea pour transporter une enclume. Je reçus une avance sur ma paye. Il laissa entendre qu'il pouvait me garder pendant plusieurs mois. Je ne demandais pas mieux. Au début je le prenais pour un forgeron. Je voulus en avoir le cœur net. Il me fit promettre de ne rien lui demander, ni de ne rien raconter de ce que je verrais. Je lui donnai ma parole.

Mon employeur avait des cicatrices sur tout le corps, un vrai rescapé des enfers. Avec des balafres sur les joues, la peau du cou ravagée, il donnait l'impression d'une savane mal brûlée. Dès le premier jour, je me pris d'admiration pour le grand-père Wali Wali. C'est le nom que je lui avais donné. Je le comparais aux dieux de la région. J'enviais ses cicatrices que je prenais pour des marques de sagesse et d'expérience. J'avais honte de n'avoir qu'une marque de blessure sur ma cuisse, j'aurais voulu avoir un corps aussi racommodé que le sien. Ce qui me désolait en lui, c'était sa certitude étonnante de sa fin prochaine. Je considérais ses propos comme surnaturels. Dans mon esprit, Wali Wali était un démiurge qui pour m'aider, s'était transformé en être humain,

pour m'ouvrir le chemin de la vie. Wali Wali priait plusieurs fois par jour. A ces moments je décelais dans son attitude et son visage toute la souffrance du monde. Il me paraissait énigmatique. Au lieu d'avoir peur de lui, je jurais par son nom, comme s'il personnifiait le Créateur. Par recoupements j'avais réussi à déterminer son âge. Il lui arrivait très souvent de me parler de son passé, de ses rêves, de ses illusions perdues et poursuivies sans relâche. Un jour il se fit plus précis : « Mon dernier souhait, je le réaliserai, mon enfant, me dit-il, c'est un rêve que j'ai nourri, entretenu depuis bien longtemps : mourir dignement, comme un être humain. Je voudrais [...] ce que je voudrais, c'est un beau cercueil pour mon repos éternel. » J'en eus le souffle coupé. J'avais rêvé de bien des choses, mais pas à être enterré d'une façon ou d'une autre. Décidément Wali Wali m'intriguait. J'avoue que j'étais pressé d'arriver à notre destination.

Ce qui m'avait frappé dès mon arrivée chez le vieux Wali Wali, c'était l'emplacement discret de son hameau. Il était proche de la ville, mais personne ne remarquait sa présence. Les maisons étaient comme accroupies dans la brousse. Pour y parvenir, il fallait d'abord traverser un cours d'eau et emprunter un chemin de forêt. La communauté était des plus restreintes. Outre Wali Wali, il y avait un vieux couple et ses enfants dont une fille célibataire au nom d'Amiatou. Elle avait vécu à Hindouya... Scandale, elle y avait perdu sa virginité. Par crainte de perdre leur fille pour toujours les parents l'avaient ramenée de force au hameau. Plus tard je devais faire de longues randonnées avec elle dans la brousse. Pendant nos promenades il nous arrivait de parler de Wali Wali. Elle m'apprit que quelques années plus tôt le vieillard avait perdu toute sa famille qui avait péri noyée dans le fleuve. « Depuis on dirait qu'il appelle la mort », ajouta-t-elle. Après plusieurs semaines de présence à Iondi, je ne savais toujours rien des intentions de Wali Wali, jusqu'au jour où il annonça sans préparation aucune :

- Nous commencerons à travailler après le crépuscule.
- Travailler ? demandai-je, ahuri.
- Oui. Il nous reste à nous préparer... L'enclume, le coupe-

coupe, les médicaments, le coton, l'alcool et tout le reste. Nous œuvrerons chaque nuit.

Il n'ajouta plus rien. Nous nous attaquâmes aux préparatifs. Pendant le mois qui devait suivre, nous vîmes défiler toute une légion de jeunes gens. Tous quittaient le hameau avec une partie de leurs membres en moins, mais ils continuèrent à affluer. Mon registre de comptes s'allongeait. Jamais je n'avais vu autant de richesses. Ceux qui n'avaient pas d'argent avaient donné de la poudre d'or, des peaux de panthère, des vêtements, des chaussures, des montres, des briquets, des radios... Tout ce qui pouvait avoir un prix était accepté contre une séance d'amputation...

Un jour Wali Wali arrêta ses opérations. Le flot de ses clients mystérieux avait tari. En fait, j'appris plus tard que la période d'appel sous les drapeaux avait pris fin. Cette année-là, beaucoup de jeunes gens avaient été réformés aux Marigots du Sud. Les administrateurs s'en étaient plaints. Les journaux en avaient parlé. J'avais lu un de ces articles, je l'avais montré à Wali Wali. Placide il avait rétorqué :

— Au moins quelques milliers de jeunes de ce pays ne se feront pas tuer stupidement.

Notre hameau avait tiré profit de ces séances d'amputation. Ce fut une période de prospérité dont on parle encore dans la région. Quant à notre patriarche, il avait trouvé un passe-temps original, il creusait sa tombe. Ce travail lui prenait tout son temps. Il avait choisi l'endroit que le fleuve recouvrait pendant les longs mois de l'hivernage. Il avait carrelé la fosse que nous recouvrîmes de toile bâche. « Un rêve de vieillard, dont je me passerai bien plus tard », ne cessais-je de me dire.

Wali Wali fit venir un beau cercueil tapissé de velours beige du pays des toubabs. Il s'y installa pour essayer le matelas et l'oreiller, puis annonça au livreur qu'il en était satisfait et paya la facture. Des mois passèrent. Le patriarche devenait de plus en plus faible, squelettique. Il se savait perdu, mais ne faisait rien pour retarder la progression du mal. Il nous consolait en disant : « C'est un voyage comme un autre. » Un vendredi après-midi il fit tuer quelques moutons, invita beaucoup de monde. A la fin du jour, des griots vinrent nous rejoindre. Toute la nuit les

chants, les danses nous éniivrèrent. L'atmosphère de sortilège nous avait fait oublier pendant quelques heures le temps qui passe... Wali Wali, pendant toute la soirée n'avait pas bougé de son hamac, pensif, il paraissait déjà absent.

Lorsque les invités nous quittèrent et que le silence retomba sur notre communauté, je rentrai dans ma chambre. J'avais mis le pyjama que Wali Wali m'avait offert à mon anniversaire. Pendant des semaines je n'avais pas osé le porter par crainte de le froisser. Je l'admirais, suspendu à un cintre que j'avais bricolé moi-même. Mais ce soir-là, j'avais éprouvé le plaisir de le mettre par reconnaissance, par affection pour le vieillard malade. J'allais m'endormir lorsque doucement on gratta à ma porte. J'allumai la lampe-tempête et me mis promptement debout. J'attendis dans la pénombre et m'apprêtais à réagir contre le danger. Une voix féminine se fit entendre : « Je peux entrer ? » La visiteuse ouvrit la porte, c'était Amiatou. Je ressentis une sensation d'euphorie qui ne m'était pas familière. Pourtant la compagnie, l'amitié d'Amiatou m'avaient toujours été chères depuis les premiers jours de ma présence à Iondi. Lorsque parfois le matin je ne la voyais pas, j'étais pris d'angoisse comme si je la perdais pour toujours. Sa présence me rendait la vie douce, attachante. Je ne m'expliquais pas ce que je ressentais. Parfois la nuit je rêvais d'elle, je l'appelais par son nom. Cette nuit-là ce n'était plus un rêve, c'était bien elle, devant moi.

Elle était entrée doucement, m'avait caressé le visage, je lui avais donné un baiser rapide, nerveux. Ses seins me frôlaient affectueusement le corps. Je trouvais cela agréable. J'eus envie de les toucher, mais je n'osais pas. Elle me prit la main, la porta à sa taille. Je la retirai très vite. Elle sourit, moqueuse, brûlante, affectueuse. Ostensiblement elle s'approcha de moi. Elle avait les yeux fiévreux. Je voyais flou. Je la vis sourire, silencieuse, caressante. Elle laissa glisser son pagne, j'enlevai mon pyjama, elle se débarrassa de sa camisole. J'étais candidement émerveillé, fasciné par la beauté d'Amiatou. Je perdus la notion du temps. Je la regardais, toujours cloué sur place, hypnotisé. Je ne sais plus, mais lorsque je réalisai notre contact, nous étions couchés sur le lit, unis comme si la nature nous avait créés enchaî-

nés l'un à l'autre. Je découvris un univers inconnu. Lorsque l'aube vint éclairer notre intimité, je n'étais plus le même être. Mon adolescence s'en était allée. Je ne la regrettai pas. J'étais heureux. Au lieu de me voir en adulte, je me sentais revenir aux premières sensations d'une période de mon enfance, celle où replié sur moi-même, solitaire, je découvrais les trésors de la forêt. Avec Amiatou, au lever du jour, tout avait paru changé autour de moi. Le fleuve n'avait plus le même aspect, les arbres semblaient me sourire avec leurs feuillages bruisants, les fleurs embaumaient mon univers. J'étais heureux de vivre.

La journée était à son déclin lorsque Wali Wali, installé dans son fauteuil pliant à l'ombre d'un manguier, convoqua tous les membres de sa petite communauté. Il nous annonça d'un ton calme : « Je partirai après le crépuscule. » Nous avions écouté ses propos non sans frayeur. Pour nous rassurer, nous essayâmes de le persuader que la mort ne se laissait jamais convoquer et que sans doute, il était très fatigué par sa maladie... une lassitude morale. Son visage gris, terreux, qui rendait macabre sa maigreur extrême, s'était éclairé d'un sourire. En quelques mois j'avais assisté à l'évolution inquiétante de son mal. Ce n'était plus le vieillard optimiste qui, un matin, m'avait engagé pour transporter son enclume, mais l'ombre de lui-même. Pourtant dans les dernières heures qui avaient précédé sa mort, Wali Wali semblait recouvrer sa vigueur, comme décidé à tenir tête au mal, il s'était rendu au cimetière où reposaient les membres de sa famille, devant chacune des tombes, il avait déposé une calebasse pleine d'eau, quelques kolas, puis s'était rendu dans la petite mosquée de la communauté.

Je venais de perdre un père adoptif, l'un des rares êtres pour lesquels j'avais eu la plus profonde affection.

Orphelin, j'avais perdu ma mère le jour même de ma naissance, mauvais présage pour un nouveau-né que j'étais. A un an, il ne me restait plus que mon père comme seul parent, mes grands-parents, comme pressés de se reposer, étaient partis presque en même temps vers leur Père qui est aux Cieux. Pendant mon enfance, j'avais fait la collection de toutes les maladies.

Au temps où mes camarades du même âge mouraient les uns après les autres, moi, je ressuscitais après chaque maladie. Comme par respect pour le Créateur, on m'avait surnommé « le protégé des dieux » parce que ni le pian, ni la gale, ni le paludisme, ni le beri-beri, ni la dysenterie, sans oublier le ver solitaire, n'étaient parvenus à m'abattre. J'étais la fierté de ma communauté natale, l'enfant qu'on montrait du doigt, celui que chaque mère aurait souhaité avoir ; l'orphelin indestructible. Mon père ne cessait de prier Dieu pour qu'il continue à veiller sur mes jours. Pour mériter son amour, je travaillais comme un ange à l'école, il mettait un point d'honneur à me voir arriver jusqu'au certificat d'études. Il souhaitait faire de moi un bon ouvrier. Tout enfant, je rêvais d'être son fidèle soutien. Mais mon père était souvent malade, trop souvent pour un enfant qui a besoin d'une surveillance constante. Parfois je lui en voulais de ne plus pouvoir jouer avec moi, je lui en voulais de ma solitude. Et pourtant il s'efforçait de me distraire à mon retour de l'école. Chaque fois qu'il le faisait, il était si fatigué, si fiévreux que le lendemain il devait rester au lit. Son corps devait être trop usé. Mais cela non plus je n'arrivais pas à le comprendre.

Un jour, alors que je me trouvais à l'école, quelqu'un vint m'appeler. L'instituteur, comme s'il me voyait pour la dernière fois, m'avait murmuré :

— Va mon petit, surtout sois un homme.

J'avais souri en partant. L'état de mon père s'était empiré au lever du jour. La plupart des habitants du village priaient au chevet de son lit. Moi aussi je priais, j'invoquais la Clémence de Dieu pour qu'il garde mon père en vie. A défaut de médecin, un charlatan des environs s'acharnait, par des gestes qu'il disait surnaturels, à chasser la maladie du corps de mon père. En vain, le malade entra dans l'univers de la mort.

Lors de son enterrement une solitude soudaine m'envahit, le vide de notre maison m'effrayait. J'avais beau regarder les adultes présents sur les lieux, je n'arrivais plus à me sentir des leurs. J'eus envie de mourir, de disparaître pour être auprès de ma famille. Il me semblait que soudain la vie se révélait à moi dans toute sa cruauté. « Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste », criai-je

au moment où la première motte de terre arrachait pour toujours l'ombre de mon père du cercle des vivants.

Au village, les habitants s'accordaient à dire que mon père avait eu une longue vie, ils prétendaient que la bénédiction du Ciel lui avait été donnée pour avoir connu la vieillesse. Ils en étaient persuadés, et moi, je les croyais. En vérité mon père, qui me semblait si vieux, était mort à quarante-cinq ans. Il ne laissait aucun héritage, pourtant, de toute sa vie, il n'avait connu aucun jour de repos. « Telle est la volonté de Dieu », disaient les villageois.

Il fallait donc que je survive. Ce fut un cauchemar dans les premiers temps. Je commençai par renoncer à l'école pour servir mes tuteurs. Je travaillais du matin au soir pour mieux mériter la main secourable qu'on me tendait. J'avais cru à la générosité de mes parents adoptifs. Et pourtant, un jour, je tombai malade pour la première fois depuis la mort de mon père. Ce matin-là, comme d'habitude un membre de ma famille adoptive était venu me réveiller. J'étais collé au lit par une forte fièvre. On m'obligea à me lever, j'essayai, mais à peine étais-je sur pied que ma tête me tourna et que je ressentis des douleurs aiguës dans les jambes. Je clamai mon mal. On me considéra comme un paresseux, un vaurien qui ne voulait rien faire. Je ne pleurai pas. J'avalai ma peine. Ce jour-là, je fus à peine nourri et pourtant j'avais faim. Je guéris sans avoir été soigné. Pendant ma convalescence, je fus affecté aux travaux ménagers. La santé revenue, je fus gratifié de ma part de travail restée en hibernation. Je ne discutai pas, ne protestai pas. Sans rien emporter, je me dirigeai vers le cimetière du village pour prier sur les tombes de mes parents. Puis je partis. Je quittai ma communauté natale pour toujours. Je ne savais où aller, mais j'étais décidé à vivre ma vie, à ne plus servir de souffre-douleur aux adultes, à ne plus travailler pour rien, et surtout à ne plus me laisser battre pour un oui, pour un non.

Ce fut un dur apprentissage de la liberté. Je vivais dans la nature. J'en avais rêvé depuis longtemps. Je me plaisais à dormir partout où le sommeil me prenait, à découvrir le jour à sa naissance, à admirer la douce apparition de la lune au crépuscule.

Je suivais pendant de longues heures le déplacement d'un nuage dans le ciel. J'écoutais le bruissement des feuillages, je sentais et me réjouissais de la caresse du vent sur mon visage. J'avais pour moi, pour moi tout seul, tous les trésors de la nature. Je me sentais le plus heureux des humains, j'ignorais ce mot, mais je crois que je l'étais, car j'éprouvais un amour infini pour la vie. Plus personne ne s'occupait de moi, je n'avais rien à recevoir, rien à sacrifier. Je me sentais sous la protection de mes ancêtres. Et cela était bien ainsi.

Malheureusement ma liberté n'eut qu'un temps. Il fallait bien que je vive, je renonçai à me déplacer au gré du vent et pris l'habitude de fréquenter les plantations. Dès lors mon itinéraire fut établi en fonction des bananeraies, des champs d'ananas, de maniocs, de patates. Je tendais des pièges au gibier. Par la force des choses, je devins chasseur, juste assez bon pour me nourrir.

Cependant, une nuit, alors que je grillais une pintade, le feu prit le large. En quelques minutes, l'incendie se développa, la savane crépitait comme assoiffée de chaleur. Déjà l'espace était éclairé. Le paysage apparaissait fantomatique, inquiétant. Désespéré, je me repliai vers la plantation avoisinante. Les ouvriers agricoles luttaient contre le feu. Je n'avais aucune intention de les éviter. Pendant que je m'évertuais à me justifier, quelqu'un m'arracha du sol et me jeta dans un des canaux d'irrigation de la bananeraie. Il faisait une chaleur trop étouffante pour que je m'en plaigne. J'attendais ma punition, elle ne tarda pas à venir. A peine le feu était-il vaincu que je devins la proie des travailleurs qui se disputaient pour me corriger. J'aurais souhaité émettre mon avis. Ils ne semblaient pas s'en soucier. Je tentai de me justifier pendant que je recevais des coups de tous les côtés. Ma situation était d'autant plus inconfortable que j'étais en possession d'une boîte d'allumettes. Je fus sorti de justesse du mauvais pas. L'employeur toubab me délivra de la furie de ses travailleurs. Je répétais comme un youyou et à un débit presque inaudible que je n'avais rien fait de mal, que j'avais allumé un foyer pour griller mon oiseau, mais que le feu avait profité d'un coup de vent pour prendre le large. Grâce à Dieu il voulut bien me croire. Lorsqu'il eut l'idée de me demander où j'habitais, je répondis

étourdimement : « Dans un nid comme un oiseau. » Mon expression fit rire, c'était le dernier de mes soucis. Je priai le toubab de me laisser partir ; il ne voulut rien savoir. Je lui appris que j'étais orphelin. Il me regarda sans rien dire, puis me fit monter dans son break pour m'amener chez lui.

Le planteur et sa famille me demandèrent si je voulais rester avec eux. Je ne me fis pas prier. C'est ainsi que j'obtins mon premier emploi rémunéré comme « petit boy ». Ce qui m'intéressait dans mon travail, c'était de manger à ma faim. Les premières semaines, je me nourrissais sans arrêt du matin au soir. Je prenais du poids à vue d'œil. L'inanition qui était ma seconde nature devint un lointain souvenir. Plus qu'un travail, ce fut un havre de paix. Je passai quelques années à la plantation pendant lesquelles mes employeurs m'apprirent leur langue, à lire couramment, à calculer et surtout à m'exprimer tant bien que mal par écrit car j'étais devenu le commis qui recevait les doléances des manœuvres et qui les rédigeait à l'intention de l'employeur. J'appris également à conduire les tracteurs de la plantation et à les bricoler. Cette dernière occupation me donna le goût de la mécanique. Peu à peu l'idée de m'inscrire dans une école d'apprentissage, comme l'avait souhaité mon père, me devint une obsession. Je décidai de tenter ma chance en ville, seul endroit où je pouvais réaliser mon rêve. Mon employeur ne s'opposa pas à mon souhait.

Un matin, le cœur gros, je pris congé de la plantation. Mon patron me versa mon salaire cumulé de plusieurs années de travail, et me donna une lettre de recommandation pour un de ses amis de Porte Océane. Je n'eus pas la présence d'esprit d'apprendre l'adresse par cœur, je mis la lettre dans ma poche. La tête pleine de rêves, je me mis en route.

J'étais si pressé d'arriver à Porte Océane, que je n'eus pas la patience d'attendre l'autobus sur place. Des centaines de kilomètres me séparaient de ma destination, je continuai tout de même à marcher non par avarice, mais parce que chaque pas me rapprochait de Porte Océane. Le véhicule que je devais prendre était une vieille guimbarde pétaradante d'un autre siècle ; il ressemblait beaucoup plus à une machine infernale sur quatre

roues qu'à une automobile. Le radiateur dégageait une telle quantité de vapeur qu'il était possible de comparer l'engin à une locomotive. Je me préparais stoïquement à voyager dans ce vacarme. A trente kilomètres à l'heure notre chauffeur faisait donner le maximum de vitesse à son engin. Les pneus de la machine étaient raccommodés avec des ficelles de raphia, ils étaient si usés, qu'à chaque arrêt, ce qui était fréquent, les apprentis descendaient pour les gonfler. J'avais réussi à m'installer dans la carrosserie branlante. Le véhicule sentait les épices et la transpiration poisseuse. Les passagers, déguenillés et osseux, me fusillaient du regard. Je faisais figure de milliardaire parmi eux. Ils m'en voulaient pour une raison que j'ignorais alors. Je me sentais mal à l'aise. Ma situation était d'autant plus inconfortable que nous étions presque assis les uns sur les autres. Quelques passagers s'étaient même installés sur le toit. La carrosserie tanguait et craquait. A chaque démarrage, le moteur rugissait comme un lion blessé, pendant que le pont éraflait le sol. J'eus envie de descendre et de courir vers la plantation. L'idée ne fit que m'effleurer, j'étais décidé à aller jusqu'au bout. Mes compagnons de route semblaient habitués aux difficultés d'un tel voyage. Ils savaient se cramponner les uns aux autres comme des abeilles. Epaves d'un monde en éveil, je pensai soudain aux propos de mes employeurs lorsqu'il m'arrivait de suivre leurs discussions. Ils parlaient souvent de l'« immense force potentielle des peuples jeunes ». Je me mis à chercher une trace de jeunesse sur les figures faméliques de mes frères de voyage, je n'y trouvai pas la joie de vivre et l'espoir qui en est la marque.

Le véhicule venait de s'immobiliser dans un trou. On nous fit descendre pour le pousser. L'automobile crachait une telle quantité de gaz toxiques que nous ne nous voyions plus entre nous, seules les quintes de toux révélaient les présences. Une fois réinstallés dans le car, le chauffeur, sûr de sa ferraille, nous répétait à tout moment : « N'ayez aucune crainte, Dieu nous protège. » C'était plus que je ne pouvais en supporter. Je lui rétorquai qu'il était libre de vanter les mérites de son tacot, mais surtout qu'il ne nous mène pas au cimetière. Je n'aurais pas dû parler ainsi, mais c'était sorti. Bien envoyé ! Tous les passa-

gers m'avaient entendu. Un silence menaçant m'enveloppa, seul le bruit de l'automobile troublait mon entourage. Je lisais la colère sur les visages, une furie haineuse prête à me réduire en miettes. Je m'attendais à tout, mais rien ne se passa. Je crus l'incident enterré. C'était mal connaître mes compagnons de voyage. A la tombée de la nuit, le chauffeur arrêta son véhicule, jeta un coup d'œil aux passagers, puis me dit d'un ton agressif : « Il faut bien que mon camion se repose, je n'ai que lui pour vivre. » Il me regardait du coin de l'œil. Je fis semblant de n'avoir pas entendu. Les autres passagers continuaient à me fusiller du regard. Je commençai à implorer, tout bas, la protection de Dieu. « Si Dieu le veut, me disais-je, ils ne me feront pas de mal, car je ne suis pour rien dans leur malheur. » Mon crime était d'être propre, bien nourri et en bonne santé parmi des êtres qui traînaient avec eux le spectre de la misère. Ils ignoraient que j'étais aussi désespéré qu'eux. Ils ne devaient jamais le savoir.

Le transporteur nous avait accordé une heure de repos pendant laquelle nous devons régler nos frais de transport. Je me sentis bien soulagé lorsque je descendis à terre pour me dégourdir les jambes. Un apprenti-chauffeur se présenta devant moi pour recueillir le prix du déplacement, j'eus un sentiment de fierté à l'idée de payer pour la première fois de ma vie. Je plongeai la main dans ma poche pour en sortir mon portefeuille, mes doigts fouillèrent. Rien. Je me jetai en criant sur les passagers, les apprentis, le chauffeur. Je réclamaï mon argent. Ils me repoussèrent brutalement. Le propriétaire de l'automobile me lançait des mots orduriers. Non satisfait de m'avoir dépouillé de mon argent, le chauffeur exigea son dû. J'étais, en plus, traité de prétentieux qui n'avait manifesté que du mépris pour ses compagnons de voyage. Rien n'était plus faux. Pour se dédommager, le transporteur me prit ma valise pleine de vêtements acquis pendant mes années de plantation. Il m'enleva également les habits que je portais. Je me retrouvai avec un slip en tout et pour tout. Je suppliai qu'on ne m'abandonne pas sur la route. Lorsque le chauffeur mit son moteur en marche, je voulus monter de force, les passagers m'en empêchèrent, le car démarra,

je me mis à courir après lui, je n'arrivais pas à me convaincre que j'étais abandonné en pleine forêt. Pendant près d'un kilomètre, je courus derrière le camion, ni la fumée du pot d'échappement, ni la poussière, ni le vacarme de la machine ne me freinèrent dans ma poursuite. J'espérais que c'était une plaisanterie, une farce de mauvais goût. Je tombai sur la chaussée, le véhicule me traîna sur quelques mètres, je le laissai partir sans moi. Pendant d'interminables minutes j'entendis le vrombissement se perdre peu à peu dans le lointain. J'étais seul.

La nuit recouvrait progressivement la nature, au loin les oiseaux chantaient, la forêt vivait. Il me semblait que je n'étais pas aussi seul, une lueur d'espoir me traversa le cœur, je ne pensais plus à mes compagnons de voyage, ce qui m'importait, c'était d'attendre le jour et de reprendre ma route. J'avais froid. Je coupai de longues herbes dans la savane, les attachai aux deux extrémités, puis m'y installai.

Le lendemain matin de très bonne heure, je me remis en route. Je continuai obstinément mon chemin en direction de Porte Océane. Je n'avais pas le courage de retourner à la plantation, j'avais peur de subir l'humiliation de l'échec. Mon rêve s'était effondré, l'espoir me restait d'atteindre la capitale. Il me fallait devenir mécanicien... Et j'allai de l'avant comme un somnambule, à cette différence, que j'étais conscient de la portée de mon aventure. A mesure que la journée avançait, je ressentais quelque chose de désagréable en moi : la faim. Je l'avais oubliée celle-là, et depuis des années. Elle manifestait enfin sa présence, cruelle, inhumaine ; j'étais désormais à nouveau sa proie.

Un pas après l'autre, je progressais. L'espace me semblait infini. Mes pieds me torturaient. De temps en temps, je m'arrêtais à une rivière, pour reprendre des forces, puis je reprenais inlassablement ma route. Au milieu de l'après-midi, je n'en pouvais plus. Je m'étendis au bord de la route, affamé, découragé, las, je fermai les yeux. Il ne me restait plus qu'à attendre ma fin.

A la tombée de la nuit, je fus réveillé par des inconnus, des paysans qui venaient des champs. Ils formaient un cercle autour de moi. A peine avais-je ouvert les yeux que je me levai, je

fendis le groupe, et me mis à courir. Ils me poursuivirent, il ne leur fut pas difficile de me rattraper. Le plus vieux me demanda mon origine. Je leur racontai mon aventure. Naturellement ils me prirent avec eux. Je ne pouvais plus marcher, mes plantes de pieds étaient en sang. Quelqu'un me porta sur son dos...

Jamais je n'avais été aussi dorloté par des inconnus. Je fus très vite rétabli. Jour après jour, la volonté de me rendre à Porte Océane faiblit. Mes nouveaux amis étaient unanimes à me dire que j'allais à ma perte dans la jungle de la ville.

En vérité, mon effroyable expérience avec le transporteur et ses passagers m'avait écorché à tel point que je tremblais de panique chaque fois que j'y pensais. « Ils auraient pu me tuer », ne cessais-je de me dire. A l'idée de rencontrer de tels êtres dans la capitale, je me convainquis qu'après tout je pouvais vivre au hameau et devenir cultivateur.

Avec le temps, j'avais appris à connaître les habitants du hameau Daha. Au moment où j'avais été recueilli par eux, ils étaient en période de défrichage, je me souviens encore de mon premier contact avec le champ. J'étais pris de vertige devant les milliers d'arbres, d'arbustes, de grandes herbes touffues qu'il fallait couper avant de faire les semailles.

Tout autre enfant du hameau aurait trouvé ce travail normal, mais moi, je trouvais ce labeur inhumain. Pendant les premiers jours, les cultivateurs ne me donnèrent pas de travaux difficiles, je pouvais me contenter de ramasser les arbres coupés et les rassembler dans un endroit du terrain défriché. J'observais chacun de leurs gestes, admirais souvent leur dextérité. Au bout de quelques journées, il fallut bien m'y mettre, j'étais heureux de servir à quelque chose d'utile.

Nos soirées se passaient agréablement au hameau Daha. Notre petite agglomération était entourée d'une haute palissade, immédiatement suivie par la forêt. Il n'y avait pas de route, seulement un chemin pour communiquer avec l'extérieur. La plupart des habitants n'avaient jamais été au-delà des champs nourriciers. Ils vivaient selon leurs coutumes ancestrales. Ils ne s'en portaient pas plus mal. Nos veillées autour d'un grand feu de bois avaient quelque chose de fantastique que je n'ai jamais retrouvé dans

aucun autre endroit. D'après la légende nourrie et entretenue depuis plusieurs générations, et que nous racontait le patriarche de la communauté, « les habitants de la région vivaient sous la protection d'une généreuse divinité du nom de Halatanga. Cependant les ancêtres fondateurs de la communauté avaient rendu la vie impossible à ce gardien. Au départ, les cultivateurs avaient choisi le site à cause de sa beauté, la fertilité incomparable de son sol, et la rivière qui la traverse. Ils ignoraient que la richesse de cette terre n'était due qu'à la bonne volonté du démiurge suprême de l'endroit. Ils ne firent aucun sacrifice en son honneur. Comme le bon génie se mêlait à la vie du hameau sous forme de nuages fluides au lever du jour, il fut peu à peu excédé par la construction d'une mosquée au centre du hameau, il en prit ombrage et chercha refuge dans la rivière sous forme de vapeur. Ainsi, à l'aube Halatanga remontait le cours d'eau, il était d'une beauté irréelle dans son manteau de brume matinale. Dès le lever du soleil, il se volatilisait dans la nature pour faire régner la prospérité sur toute l'étendue de la région. Sa tranquillité n'eut qu'un temps. Bientôt les baigneurs du matin, les cris des enfants et la nudité des jeunes filles qui venaient goûter à la joie de l'eau l'obligèrent à s'éloigner définitivement des champs nourriciers du hameau. Son indifférence dura des années pendant lesquelles les épidémies se répandirent, et la disette s'installa. Il fallut construire des autels pour mériter son pardon ». Je me régalais de tels récits, cependant avec toute ma candide bonne volonté je ne parvenais pas à comprendre l'indifférence totale de ce dieu charitable quant à l'exploitation dirigée que subissaient ces mêmes cultivateurs.

L'incertitude du lendemain m'avait malheureusement poussé à quitter Fronguiabé. Favorisé par la providence, j'avais eu la chance de rencontrer le vieillard Wali Wali, comme je l'ai déjà raconté. Avec toute sa simplicité d'homme plein d'expérience, le vieil homme m'avait fait découvrir un autre aspect de notre monde, plus âpre peut-être, mais plus enrichissant. C'est pourquoi après sa mort, à cette époque où je faisais mes premiers pas dans la vie d'adulte, je ressentis profondément sa perte.

Pourtant la vie continua, des mois passèrent, le temps comme

toujours imposait un peu l'oubli du défunt. Bientôt l'hivernage s'installa, avec lui ses averses continues, son paludisme et ses inondations. L'eau du fleuve recouvrit la sépulture du patriarche de Iondi. Tranquille, il dormait de son sommeil sans rêves.

Nous avions reçu des nouveaux venus dans notre communauté. Ils s'y étaient intégrés. Pendant les nuits pluvieuses, on racontait qu'il n'était pas rare de voir le fantôme de Wali Wali rôder aux environs de nos maisons. Les anciens avaient pris l'habitude de déposer des dons au bord du fleuve pour lui manifester notre attachement. Amiatou et moi-même avions été dans le village voisin pour nous marier.

Avec le peu de fortune que Wali Wali nous avait léguée, nous avions commencé les travaux de la plantation. Il nous avait fallu plus d'une année entière pour creuser les canalisations, construire un barrage contre les inondations, tracer les carrés des cultures et acquérir des rhizomes sous forme de prêts. Nous avions pris des contacts avec les planteurs de la région de Hindouya. La plupart avaient accepté de nous accorder des avances sur notre production. Ils ne montraient aucune difficulté à être serviables. Leur aide nous avait paru d'autant plus désintéressée qu'aucun membre de la corporation des planteurs ne demanda à être remboursé immédiatement. « Signez un bout de papier de rien du tout. Nous sommes certains d'être payés. Vous avez de bonnes terres. » Confiants, nous avions signé à tort et à travers des reconnaissances de dettes. Nous bénissions nos bienfaiteurs. Grâce à leur secours « désintéressé », nous avions planté au bon moment et dans de bonnes conditions les bulbes en terre. Notre bananeraie, bien que très moyenne par rapport à l'immense superficie cultivable dont nous disposions, nous donnait des espoirs d'expansion pour les années à venir. Malgré la sécheresse, les bulbes étaient sortis très vite du sol. Les canalisations et le barrage fonctionnaient au maximum de leur rendement. Les bananiers avaient poussé et avec eux de beaux régimes.

Le temps de la première coupe arriva beaucoup plus tôt que nous ne l'avions prévu. Nous manquions de papier d'emballage. La corporation des planteurs mit des stocks à notre disposition.

Tout se déroula très vite. On nous accorda même une marque d'exportation. La coupe fut faite, les régimes bien emballés. Les planteurs des environs de Hindouya mirent leurs camions à notre disposition, y compris leurs chauffeurs. Toutefois la corporation se réserva le droit de faire vérifier à Hindouya par les autorités responsables la première coupe destinée à l'étranger. « C'était la règle. » A notre grand désespoir toute notre production fut refusée pendant la sélection préliminaire. Nos bananes n'étaient pas d'une assez bonne qualité pour bénéficier d'une licence d'exportation. Je crois d'ailleurs que l'ingénieur agronome avait raison. Notre communauté s'était trop fiée à la bonne qualité du sol. Nous avions planté nos rhizomes sans prendre les précautions nécessaires.

En vain nous essayâmes de convaincre l'ingénieur. Nous lui apprîmes avec la plus naïve sincérité que nous avions fait des sacrifices pour attirer la bénédiction de Dieu sur notre bananeraie. L'ingénieur, tout désolé, nous apprit que ce n'était pas la première fois que ces choses arrivaient aux néophytes. Il fut net en déclarant que Dieu n'avait rien à voir avec la qualité des bananes. « Il faut que les fruits soient conformes aux normes établies. » C'est ainsi que nous apprîmes à nos dépens que les fruits avaient besoin de soins particuliers pour être irréprochables pour l'exportation et la vente. Nous n'avions plus qu'à liquider notre production sur place.

Les nouveaux venus à Iondi nous abandonnèrent, jour après jour. C'était sans doute dans l'ordre des choses, mais moi j'en avais souffert, je n'y pouvais rien. Peu à peu nous fûmes à nouveau réduits aux seuls habitants d'Iondi du temps de Wali Wali. Les difficultés n'en finissaient plus. Notre bananeraie devint bientôt la proie du charançon. J'eus l'impression que c'était ce qu'attendait la corporation des planteurs. Ils nous obligèrent à combattre le dangereux parasite pour éviter le risque de contaminer toutes les plantations de la région. Ils nous était impossible de soigner la bananeraie par manque de moyens. J'étais d'autant plus soucieux que ma femme Amiatou venait d'accoucher, nous avions eu une fille, une belle enfant. Malheureusement les malheurs nous tenaient déjà au collet, bien avant cette

naissance, nous subissions l'existence plus que ne la vivions.

Les délégations de la corporation fruitière se relayaient à Iondi pour nous obliger à soigner la plantation ou à vendre. Mon beau-père, le vieux tisserand, notre patriarche, ne résista pas aux chantages, aux malheurs qui s'abattaient en chaîne sur nous : il se laissa mourir. Et pourtant nous avons continué à combattre la maladie, à brûler les parties atteintes de la plantation, puis à les laisser en jachère. Rien n'y fit, la ronde des créanciers, véritables loups, se resserrait de plus en plus autour de la plantation.

Un matin la corporation fruitière nous envoya des hommes de loi. Ils annoncèrent que leurs clients avaient décidé, pour sauvegarder leurs biens, à mettre en vente forcée le hameau Iondi, notre plantation et les terres en friche. Couverts de dettes, nous n'avions plus le choix. Quelques semaines plus tard, nous étions « légalement » exclus du hameau Iondi. Je n'avais plus qu'un espoir : Porte Océane. Ma femme Amiatou et mon enfant Toumbie Die devaient me rejoindre quelques mois plus tard..., juste le temps de trouver du travail...

Porte Océane fut une série de cauchemars pendant des années. Je n'avais pas de travail permanent. J'avais fini par connaître la ville comme le fond de ma poche, une poche trouée qui ne me donnait aucun moyen de vivre. J'avais découvert une nouvelle facette de la fraternité : le chacun pour soi ou l'hypocrisie souriante. J'avais eu parfois l'envie de mettre le feu à la cité. J'étais si désespéré que je n'arrivais plus à dormir. Je faisais des cauchemars, je rêvais à tout moment qu'on m'enterrait. Porte Océane m'apparaissait comme une ville où travailleurs et chômeurs, indigènes et toubabs vivaient dans un cercle d'indifférence et de mépris. Les chômeurs étaient si nombreux que beaucoup préféraient se réfugier dans les prisons. Là au moins, ils avaient à manger, à dormir et à travailler ! Un refuge dont je préférais me passer après une injuste et amère première expérience. Beaucoup de camarades me prenaient pour un imbécile, parce que je me confinais dans une stérile honnêteté. Plus je souffrais, plus je persévérais dans mes efforts. Il n'était pas rare que je travaille dans un garage pour le plaisir de bricoler un

moteur. Comme toujours on me disait ne pas pouvoir me payer, mais à l'idée de pouvoir apprendre la mécanique, je répondais « peu importe ! ». Avec le temps, ma situation finit par me révolter. J'étais devenu si agressif qu'il m'arrivait de frapper les gens à la moindre incartade. Quand j'y réfléchissais, je me trouvais stupide, mais pendant un moment j'éprouvais la satisfaction d'être quelqu'un.

Un jour pourtant, je commis ma première entorse à l'honnêteté. Je venais de passer plusieurs jours sans manger, ni trouver la moindre occupation rémunératrice. Au crépuscule, je me demandais si je verrais le prochain jour se lever. En passant devant une concession attenante à une mosquée, le monde me parut soudain dépourvu de sens. Je vis les femmes d'un marabout lui servir son repas. Je m'arrêtai, tournai en rond, attiré irrésistiblement par l'odeur de la nourriture. Je m'approchai en priant avec dévotion. « Qu'il étende, par la volonté de Dieu, une main secourable à un désespéré. » Ma situation de quémendeur muet était humiliante, j'attendais humblement. Le marabout leva un œil sur moi et m'envoya en guise d'aumône : « Si tu t'attardes, j'appelle mes enfants. Ils te bastonneront. » Alors moi, sans rien dire, je me précipitai sur la natte. Décidé à risquer ma vie s'il le fallait. Je commençai à bâfrer. J'engouffrais d'énormes morceaux de viande de mouton. La sauce à l'arachide était excellente, le riz bien préparé. J'ingurgitais comme un goinfre. Pendant que je me remplissais la panse, toute la famille du marabout apparut en piaillant, me tirait, me rouait de coups. Je continuais à avaler. Lorsque j'estimai avoir terminé mon repas, je me levai, sans dire un seul mot, ni regarder en arrière, je partis, poursuivi par les membres de la famille du mystique élu de Dieu. L'un d'eux me lança une pierre, elle me blessa à la tête. Je me retournai, fou de rage, je frappai à tort et à travers. J'y laissai des blessés.

Je vécus plusieurs jours sur ma réserve de nourriture. J'avais l'impression que mon ventre digérait lentement son dû par mesure d'économie. Je traînais avec un camarade chômeur devant une échoppe. « Pourquoi n'irions-nous pas chez la vieille Dida ? On y mange pour rien, me dit-il, à condition de travailler pour

elle pendant quatre jours sur sept. » En vérité je connaissais l'existence de Dida. La plupart des crèves-la-faim de Porte Océane la connaissaient de renommée. Elle avait fini par bâtir une entreprise florissante sur le dos des chômeurs. Il lui suffisait de collecter chaque jour et en fin de journée les invendus sur le marché et de les faire écouler aux quatre coins de la ville par ses pouilleux. Elle connaissait tous les paysans qui venaient à Porte Océane. Ils la priaient presque pour se débarrasser du produit de leurs efforts.

Pour un bol de riz, nous écou lions ses acquits malhonnêtes. Je me souviens encore du jour où je me décidai d'aller chez elle. « On y est toujours le bienvenu, avait dit un camarade, elle est la bonté même. Aucune famille de vieille souche citadine ne veut des campagnards, mais elle, c'est une sainte femme. Elle nous reçoit, nous donne à manger, une natte pour dormir au clair de lune : c'est la providence même. » Oui, la providence. Quand j'arrivai chez Dida, il y avait plusieurs jours que je n'avais pas mangé de riz. Dès que je me présentai, elle m'ouvrit les bras : « Eh, mon pauvre fils, tu as faim et tu n'as pas de domicile, tu es sauvé. D'abord tu mangeras et je te montrerai un coin pour te reposer. »

Au tréfonds de moi-même, je maudissais les calomniateurs de la vieille Dida. Vint le moment du repas. Une grande calebasse remplie de riz mal préparé sur lequel se promenaient des cancrelats repus, et pour seule sauce, de l'huile de palme qui vous collait à la bouche à vous enlever toute envie de la rouvrir. Je crus que la calebasse était destinée à moi seul. Erreur, je vis un autre convive se présenter, puis deux, trois, quatre... six malheureux. Nous eûmes pour tout repas deux bouchées de riz. Je maudissais le vampire et bénissais ses détracteurs. J'avais sommeil, soit, il y avait un endroit pour dormir. Le lendemain au réveil, j'étais plein de puces et de poux qui me dévoraient avec avidité. Et voilà que la vieille Dida, aussi souriante qu'une hyène me demanda mes impressions. « Heureux ? » me demanda-t-elle. « Comme la mort », répondis-je. Elle feignit n'avoir pas entendu et m'annonça immédiatement que pour le premier jour, je serais affecté au service des charrettes.

Pour un bol de riz et une natte à puces, je travaillai pendant une journée entière à transporter des marchandises d'un bout à l'autre de la ville. Je ne revins plus le lendemain.

Mes jours de calvaire se prolongeaient, lorsqu'un jour d'hivernage ma vie prit soudain un tournant nouveau. Un hasard associé à un pénible souvenir. Nous étions, comme d'habitude, des centaines de chômeurs amassés devant l'entrée du port de Porte Océane lorsqu'une pluie sans merci s'abattit sur nous. Nous nous dispersions pendant que les trombes d'eau trempaient nos guenilles. Les plus chanceux trouvaient un refuge sous les vérandas, les autres s'agglutinaient sous les arbres. En quelques minutes, les eaux avaient creusé d'innombrables rigoles dans le terrain vague. En cette période pluvieuse, nous semblions encore plus désespérés. Nos haillons sales dégageaient une odeur putride. La couleur de notre peau s'était peu à peu transformée en dépôt de poussières rouges et de crasses visqueuses de transpiration. A nous voir, on aurait dit que nous sortions d'un autre monde, d'un autre siècle.

Après l'éphémère déluge, le soleil réapparut, ardent et torride. La terre dégageait une vapeur chaude et inconfortable. La masse se reformait devant l'entrée du port. Nous échangeions nos dernières impressions, les dernières bonnes nouvelles. Les mirages de Porte Océane accaparaient toujours nos espoirs. Illusions et rêves se mêlaient à nos projets, mais personne n'avait une voie de sortie du tunnel.

Pendant que nous bavardions, de fines gouttes de pluie se remirent à tomber. Nous nous étions résignés aux caprices de l'hivernage. Un calme apparent régnait sur la foule, lorsqu'un employeur héla des manœuvres pour un travail sur le quai. Un mouvement de folie s'empara de nous. Nous étions comme un essaim d'abeilles menacées par le feu. Nous nous précipitions les uns sur les autres, acharnés à arracher un lambeau de travail.

Un jeune garçon fut coincé dans la foule. Il criait, criait, puis commença à râler comme un agonisant. Tant bien que mal, nous nous dispersâmes pour le dégager. Il frissonnait, transpirait à grosses gouttes, ses yeux hagards étaient si rouges qu'on aurait cru que tout son sang s'y était concentré. Son ventre creux lui

collait presque au dos, des convulsions spasmodiques secouaient sa longue poitrine précocement développée qui ressemblait à un clavier de piano. Sa peau soulignait les courbures fragiles de ses côtes. Nous avions formé un cercle autour de lui comme pour le protéger contre sa souffrance. Je crus découvrir en lui ma propre fin. Un bon samaritain lui mit un beignet rassis dans la bouche. A peine l'avait-il dans la gorge qu'il se mit à vomir. Consternés nous le regardions. Nous ne savions que faire pour alléger sa souffrance. Dans la foule les regards étaient durs comme les masques de nos dieux. Aucun de nous ne versait une larme. A notre stade, cette faiblesse n'était plus un signe de malheur.

C'est à ce moment qu'un inconnu se fraya un passage parmi nous. Il venait d'arriver. Silencieux il avait porté sa main sur le front, la poitrine du garçon, et avait vérifié son pouls. Nous parlions à tort et à travers au nouveau venu. En fait, il n'écoutait personne, il regardait le malade. La foule chuchota : « C'est Mellé Houré. » Il demanda un volontaire pour lui donner un coup de main. Je me présentai. Seul, je pris le malade. Nous nous dirigeâmes vers le bureau des douanes.

Mellé Houré discuta longtemps avec les agents. Finalement ils se laissèrent fléchir. Nous installâmes le jeune garçon dans une voiture administrative. Je me préparais à descendre du véhicule lorsque Mellé Houré me dit de rester. Je devais m'occuper du malade que nous avions étendu sur la banquette arrière. Mellé Houré conseilla au chauffeur d'aller le plus vite possible. Nous ne tardâmes pas à entrer dans l'enceinte de l'hôpital.

Une infirmière vint à notre rencontre, elle semblait connaître Mellé Houré. L'attente me parut interminable. Un médecin arriva enfin et ausculta le jeune garçon d'un air soucieux. Il murmura en regardant Mellé Houré : « Je crains que... » Il ne termina pas sa phrase. C'était trop tard. Nous avions fait l'impossible, mais c'était trop tard.

Le défunt n'avait aucun papier sur lui. J'avais l'impression que le mort n'avait jamais existé. Sans doute n'avait-il jamais compté pour sa société. Le médecin tenta encore d'établir l'identité du mort avant de signer l'acte de décès : « Personne ne connaît donc ce défunt, ni ses parents, ni ses amis ? Même pas son nom ? Il

n'y a pas un seul jour où je ne signe des attestations de morts anonymes depuis mon retour aux Marigots du Sud. Il devra être enterré aujourd'hui même. »

— Tu t'en occupes ? demanda Mellé Houré au docteur.

— Oui, dit le médecin, qui me rappelait quelqu'un.

— La misère, cela fait des chiens, Malekê, dit Mellé Houré d'une voix désabusée.

Il me fit signe. Nous sortîmes de l'hôpital. Pendant que nous marchions dans la rue, Mellé Houré me demanda de lui rappeler mon nom. Je lui répondis qu'on m'appelait Bohi Di et que je n'avais pas de travail. Il ne parut pas s'en émouvoir. J'eus de plus en plus de difficultés à le suivre. Il marchait vite. Il m'emmena dans un bureau qui semblait être son lieu de travail. Là il se désintéressa de moi.

Je me trouvai une petite place dans un coin. J'avais faim. Je regardais avec avidité un morceau de chocolat qui traînait sur la table. Mon regard ne le quittait pas. Ce morceau d'aliment me faisait venir l'eau à la bouche. J'aurais tout donné pour l'avoir. « Me nourrir... que j'ai faim, mon Dieu. »

Les collaborateurs de Mellé Houré étaient occupés. Jamais je ne m'étais senti aussi seul. Pendant que je somnolais dans mon coin, une voix féminine me sortit de mes rêves. « Je suis Mariam, me dit-elle, la femme de Mellé Houré. » Elle me fit signe de la suivre. Elle me mena dans une cuisine assez étroite et surchargée ; en plus des ustensiles de cuisine, il y avait une armoire débordante de journaux. Pendant que je m'attardais à regarder autour de moi, Mariam me servait un repas. A la seule idée de manger je sentis ma tête tourner. Je voyais flou. Une fine transpiration me couvrait le front. Du riz, de la sauce, de la viande, du lait, des fruits, ce ne pouvait être pour moi seul. Je n'osais pas défier le sort. D'interminables mois de vie à la va-comme-je-te-pousse à Porte Océane m'avaient rendu méfiant. Je réfléchissais au prix que le destin allait me faire payer pour ce plantureux repas. Je murmurai, une boule dans la gorge : « Non, je ne peux pas manger, ce serait trop beau. » Hagard, je regardais la nourriture. Je salivais comme un chien affamé. La jeune femme me rappela à la réalité en me secouant légèrement le coude. Timidement je

pris la cuillère, la tournai et retournai. Je n'osais pas, j'avais peur. Je ne sais pourquoi, mais j'avais peur. « Il faut pourtant que je mange », me répétais-je sans cesse.

Je savourais chaque bouchée, j'appréciais le goût, la saveur, je fermais les yeux. Tous les trésors de la terre ne m'auraient pas détourné de ce doux moment. Je prenais mon temps comme si je mangeais mon dernier repas sur la terre. A chaque bouchée je psalmodiais : « Mon Dieu, ayez pitié de moi pour les jours à venir. » Lorsque les plats furent vidés, le dernier grain de riz avalé, je priai encore Dieu, dans l'éternelle angoisse, la panique absurde d'avoir trop bien mangé. C'est alors que je sentis toute la profondeur de mon désarroi et pourtant pour rien au monde je n'aurais renoncé à la vie.

Je revins dans le bureau. Mellé Houré et ses compagnons me questionnèrent sur l'adolescent du port. Je compris très vite qu'ils étaient au centre de tels problèmes. A peine avais-je fini de leur parler que je me faisais le reproche d'en avoir peut-être trop dit. Au fond de moi je m'accrochais déjà à la seule bouée de sauvetage que je n'avais jamais eue depuis mon arrivée à Porte Océane. Dans la brume de mon angoisse, j'entendis Mellé Houré dire à ses amis : « En attendant, il peut servir comme gardien de nuit chez Perlagi. Il nous a communiqué deux offres d'embauche. » Je ne fis plus attention aux autres propos, je priai Dieu pour être celui dont on parlait.

Au début de l'après-midi, Mellé Houré et ses amis ouvrirent la grande porte de la concession. Les hommes se précipitèrent dans la cour. Ils avaient la même angoisse sur la figure, la même attitude que moi. J'y vis mon portrait reproduit par centaines. On avait l'impression qu'une minute de retard les repoussait dans une éternité d'incertitude. L'un des responsables qu'on m'avait présenté sous le nom de Benn Na, fit sonner une cloche. A ce signal on aurait entendu une mouche voler. Lorsque les rangs se formèrent, Mellé Houré appela le premier de la file d'attente. L'homme se présenta. Il portait sur la figure un sourire figé qui cachait mal ses souffrances. Mellé Houré, Benn Na et Mariam s'étaient installés derrière leurs dossiers. Des centaines de papiers bariolés de notes et de chiffres me donnaient l'impression de vivre

en dehors de mes réalités habituelles. Après ce premier postulant, d'autres suivirent...

Le crépuscule était tombé. Il y avait toujours du monde en attente. La foule des chômeurs ressemblait à une chaîne de montagnes, à peine avait-on escaladé un sommet, qu'on devait s'attaquer à un autre, avec les mêmes difficultés, les mêmes désespoirs. La nuit était déjà bien avancée, Mellé Houré et Benn Na avaient pourvu toutes les places disponibles. Malgré eux, ils annoncèrent aux centaines d'hommes qui s'amassaient encore dans la concession : « Il n'y a plus de places, il faut revenir. »

La foule des chômeurs non pourvus semblait ne pas vouloir bouger. On avait l'impression qu'elle était rivée sur place. Quelques-uns parmi eux tournaient en rond comme dans un asile d'aliénés. D'autres, de vrais piquets humains s'étaient postés devant l'entrée. Ils protestaient, ne cessaient de se lamenter. Il était près de minuit lorsque la concession se vida de ses derniers assaillants. Nous avons arrangé la salle de travail, classé les dossiers. Je me préparais à l'idée d'être mis à la porte lorsque Benn Na me demanda : « Où loges-tu ? » Je lui répondis : « Dans la rue ! » Ce n'était que l'amère vérité. « A ce train-là, tu ne feras pas de vieux os. » Il me montra le bureau et sortit un lit de camp du grenier.

— Tu dormiras ici, cette nuit, me dit-il.

Je m'étais réveillé de bonne heure. A peine avais-je ouvert la porte qu'un inconnu se présenta : « Je suis convoqué », me dit-il. Je lui répondis que je n'en savais rien et qu'il n'aurait qu'à attendre. Il dit s'appeler Mihi Fan, puis il n'ouvrit plus la bouche. Je cherchais à lui parler pour lui faciliter l'attente, mais il était avare de mots. Je le sentis par la façon dont il regardait le vide pour y chercher ses phrases. J'avoue que je n'avais rien à lui dire non plus, et j'étais bien heureux qu'il se soit cantonné dans le silence.

Par curiosité je pris un livre dans la grande armoire où s'entassaient les archives. Aussi étonnant que cela me parut être, je réussis à lire. Ce fut comme une résurrection. Je n'avais donc pas oublié, ce qui aurait pu m'arriver, car depuis des années je n'avais pas touché un bouquin. Mon voisin me regarda, sourit,

mais ne plaça pas un mot. Quel « taiseux » ! me dis-je. Mais cela m'était égal. Déjà je tournais la première page de mon livre. Les minutes avaient cessé d'avoir leur poids sur moi.

Je lisais encore lorsque Mellé Houré fit son entrée dans le bureau. Il m'encouragea à continuer et s'occupa tout de suite de Mihi Fan.

— Vous vous présenterez aujourd'hui même chez Perlagi en compagnie de Bohi Di. Il est engagé comme gardien. Vous serez sous contrat. Vous débutez dans les équipes de nuit. Soyez-y en fin d'après-midi.

Mihi Fan me jeta un coup d'œil rapide. Une joie infinie illuminait son visage. Il paraissait soudain transformé, métamorphosé. Quant à moi, vivant un rêve inespéré, je savourais mon bonheur. Sans nous faire perdre de temps, Mellé Houré nous donna une lettre d'introduction pour notre employeur en nous souhaitant bonne chance. Nous disposions de quelques heures avant le rendez-vous. Mihi Fan en profita pour aller annoncer la bonne nouvelle à sa famille. Je l'enviais un peu de pouvoir partager sa joie. Aussitôt qu'il eut disparu, je m'allongeai au pied d'un arbre pour dormir.

Nous avions traversé la rue. Arrivés au seuil de l'entreprise, j'eus l'impression de rêver. Je retenais ma respiration, très ému. J'aurais voulu crier ma joie et remercier Dieu, les ancêtres, Benn Na, Mellé Houré. Je me mis à réciter des prières. Je me sentais sur une autre planète, celle où plus rien n'existe à part le bonheur d'être. Je me sentis devenir « quelqu'un ».

Je restais admiratif devant l'activité du chantier, devant les matériaux de construction amassés sous d'immenses hangars. L'entrepreneur me parut aussi bien organisé qu'au « Club », sinon beaucoup mieux. Un énorme tableau comportant des signes de différentes couleurs tapissait le mur. Des dossiers d'architectes, des factures et un tas de documents me laissaient supposer la prospérité de l'entreprise. Comme pris dans un tourbillon, j'entendis éclater au tréfonds de moi-même toute la joie du monde. Satan lui-même me souriait et me chassait de la porte de l'enfer.

Le cas de Mihi Fan fut très vite réglé. Il avait un métier.

Mihi Fan était maçon et avait des coordonnées que bien des ouvriers se seraient flattés d'avoir.

— Avec de telles références comment se fait-il que vous soyez si souvent en chômage ?, demanda le patron.

J'eus l'impression que mon camarade s'attendait à cette question, car d'une voix calme il répondit :

— Les deux premières entreprises qui m'ont employé avaient cessé leurs activités... des établissements adjudicataires. Elles avaient liquidé leur fonds après les travaux et nous avec !

— Je sais, je sais, et la troisième ?

— Excusez-moi, c'est que...

— Parlez, je vous écoute.

— C'est l'entreprise Perlagi qui l'avait reprise, vous vous souvenez, monsieur, l'Obiyan Immobilier...

— Oui, mais j'avais engagé la plupart des ouvriers, à l'exception des manœuvres. Il se trouve qu'une quatrième firme ne vous a pas gardé tout en reconnaissant vos mérites...

Mihi Fan parut désarçonné par cette dernière question. Il hésita.

— Je suis désolé, Monsieur le Directeur, il faut dire que j'avais souffert pendant plusieurs mois avant d'avoir une nouvelle embauche. Au moment où je croyais m'en sortir, je perdis mes deux enfants, des jumeaux. Ma benjamine était malade également, elle l'est encore. L'inactivité prolongée et les malheurs qui s'acharnaient sur ma famille avaient fini par avoir raison de moi. Un jour pendant que je travaillais en haut d'un building, je fus pris de l'envie de me jeter dans le vide. Mes collègues m'ont retenu. Je les injuriais, paraît-il. Lorsqu'on me descendit à terre, on me conseilla une période de repos. Après ma convalescence, on ne voulut plus me reprendre.

Perlagi ne prolongea pas ses interrogatoires, il annonça :

— Je vous mets à l'essai pendant un trimestre. Si tout va bien vous aurez votre contrat de travail. Ne vous inquiétez pas, j'agis de la sorte pour toute nouvelle recrue.

Mon tour vint. Je pressais mes orteils contre le sol pour me donner une meilleure assise. J'étais si contracté que je sentais mes articulations se démonter. Cette douleur physique me ratta-

chait aux réalités concrètes. Je me disais : « Ne pas perdre mes moyens. » J'avais l'impression que l'employeur me disséquait, lisait à travers moi. Il avait une façon d'introduire la conversation qui me désarçonnait. Sans aucun salamalec il demanda :

— Que savez-vous faire d'autre ? Gardien, pour votre âge, il vous faudrait mieux que cela. Je croyais avoir affaire à un homme âgé, à moins que vous...

Je me précipitai pour lui dire que j'avais travaillé dans les bananeraies, que je savais construire des palissades pour protéger les plantes contre les grandes tornades, creuser des canalisations, faire des digues pour empêcher les inondations..., prendre une charge de cent cinquante à deux cents kilos sur mes épaules et surtout que je savais conduire et réparer les automobiles, mais que je n'avais pas de permis.

Perlagi m'avait écouté avec attention. Lorsque je me tus, il me posa une question qui m'apporta un peu d'espoir.

— Vous savez lire également ? C'est écrit dans la note de Mellé Houré.

Pour toute réponse je parcourus à haute voix un journal qui se trouvait sur la table. Perlagi m'interrompit :

— Vous serez affecté à la surveillance des marchandises dans les entrepôts du port. Vous vous occuperez de la grue électrique pour décharger les frets. Vous surveillerez le travail des dockers et veillerez pendant la journée sur mes stocks en transit. Pour commencer vous suivrez une période d'apprentissage, vous serez payé, bien sûr.

Comme si je voulais tenter le diable, je dis tout de go à mon employeur :

— Patron, pendant mes heures de loisir, pourrais-je travailler au garage ? J'aime la mécanique.

Je le vis me regarder avec un certain étonnement. Il remua la tête comme pour dire « celui-là, alors », mais il répondit :

— Vous pouvez.

Je me perdis en remerciements pendant que le chef des chantiers nous invitait déjà à le suivre.

Les chantiers étaient éclairés. Pendant un instant encore je pensais à ma journée. J'écoutais le bruit du vent dans la plaine,

comparable à une musique sans fin. Je pensais à ce que j'allais faire de mon salaire. « Je ferai rechercher ma femme et mon enfant. Ils me rejoindront à Porte Océane, nous habiterons une maison salubre. Nous vivrons simplement en essayant d'être heureux. » Je souriais à mon propre bonheur, lorsque le mécanicien chargé de me donner les premières leçons sur la grue électrique me cria : « Tire la manette. » Le moteur s'était mis à ronronner. Une deuxième manette fut actionnée, la mécanique était en mouvement, la perche bougeait. Le mécanicien m'expliqua les premières manœuvres à faire. J'oubliais tous mes ennuis passés...

Notre horaire de travail nous avait menés jusqu'à l'aube. Je me préparais à m'endormir sous le premier arbre venu, lorsque Mihi Fan m'invita à passer la nuit chez lui. Sa maison n'était pas loin de notre lieu de travail. Bientôt j'aperçus au loin une jeune femme qui attendait en regardant dans notre direction. Dès qu'elle nous vit, elle prit son enfant et vint à notre rencontre. Je fus surpris de l'entendre dire mon nom. « Vous êtes le bienvenu, Bohi Di, appelez-moi Rouguie Fan. » J'enviais Mihi Fan et sa famille d'habiter un si bel endroit. L'habitation donnait sur la plage. A Porte Océane, ce n'était pas un luxe d'habiter au bord de la mer. Mihi Fan demeurait à cet endroit parce que ses ancêtres y avaient vécu. Autrefois la concession paternelle de Mihi Fan était composée de trois cases et d'une immense cour avec au milieu un kolatier qui ne donnait plus de fruits, de rares cocotiers et palmiers qui encombraient plus qu'ils ne nourrissaient. Avec le temps, Mihi Fan et les autres membres de la famille avaient coupé les arbres, déblayé le terrain des vieilles ruines, vendu mètre carré par mètre carré une bonne partie de la concession. Peu à peu la famille s'était éparpillée à travers le pays. Seuls restaient Mihi Fan, une de ses sœurs, sa tante, une cousine et deux neveux encore très jeunes. Avec le produit de la vente du terrain il avait construit lui-même, pierre par pierre sa maison. L'habitation bien que modeste me paraissait être des plus plaisantes. Elle faisait face à l'océan et, chose rare dans l'architecture indigène, possédait de grandes fenêtres et bénéficiait du matin au soir des rayons du soleil. Mes hôtes formaient une communauté très unie. Pourtant à mesure que je les regar-

dais vivre, il me semblait qu'une ombre de tristesse planait sur les visages. On aurait dit qu'ils ne se sentaient plus à leur place, qu'un jour ils en partiraient. Pourtant la vie de famille de Mihi Fan me permit de mesurer toute l'étendue de ma solitude. Un sentiment diffus de frustration me hantait. J'avais l'impression que je n'avais jamais vécu. Mon état de vagabond m'apparut cruel. Je regardais vivre une famille, unie, presque heureuse.

Epuisé par ma nuit de travail, je m'étais installé sur un banc. La mer d'huile miroitait aux premiers rayons du soleil. Toutes mes pensées se reportaient vers ma femme et mon enfant. Depuis des années je n'avais eu aucun moyen de les joindre. J'avais écrit plusieurs lettres. Je n'avais reçu aucune réponse. Je me disais que peut-être ma femme ne voulait plus d'un naufragé de la ville. A mesure que le temps passait et que rien ne me réussissait, j'avais fini par devenir un animal blessé qui se sauve des siens pour mourir seul. Mais dès ma sortie du tunnel, mes premières pensées allaient vers eux. « Il faut que je les retrouve », me dis-je.

Mihi Fan, sa femme et les autres membres de la famille me rejoignirent pour le repas. Ils avaient étendu la natte, puis avaient installé les calebasses pleines de riz et de sauce. Je me réjouissais à l'idée de pouvoir manger désormais à ma faim, ne serait-ce qu'une fois par jour. Je me proposai de prendre pension chez Mihi Fan et aussi de m'acheter des vêtements décents. Un peu dépassé par ma réussite subite, j'allais jusqu'à faire des projets d'épargne dans l'espoir d'aller chercher ma femme et mon enfant. C'était une obsession.

La sœur et la cousine de Mihi Fan me posaient d'innombrables questions. Elles furent bien déçues lorsque je leur appris que j'étais marié. L'une d'elle me dit d'une façon malicieuse : « La polygamie existe. » Je souris de cette avance mal dissimulée et je lui répondis que j'avais à peine de quoi me nourrir, encore moins de quoi nourrir deux femmes ! Elles se regardèrent, complices, puis éclatèrent d'un rire communicatif. Je me surpris à rire à mon tour. Ainsi commença ma nouvelle vie. Peut-être bien qu'au fond de moi-même, malgré la bonté de mes amis à mon égard, quelque chose pleurait. Je pensais sans relâche à ma

femme Amiatou, à ma fille Toumbie. Je voulais les avoir près de moi au moment où un rayon de soleil m'éclairait enfin.



La fin du ramadan tombait un vendredi. J'avais attendu cette date depuis plusieurs mois. A mesure que la fête approchait, je faisais mes emplettes. Par l'intermédiaire de Mellé Houré et du docteur Malekê, j'avais pu retrouver la trace de ma famille. J'avais acheté des pagnes, des camisoles, des chaussures et même du parfum pour mon épouse. Je pris congé de Mihi Fan et de sa famille sous l'œil réprobateur de Nafie, la cousine.

Le voyage me parut long. Je comptais les gares qui me séparaient de Hindouya. De temps en temps, je me mettais à la fenêtre pour regarder la locomotive. A chaque gare on remplissait ses chaudières pendant que les marchandes et marchands se précipitaient vers les wagons pour écouler leurs denrées. Il leur arrivait de courir après le convoi, criant, priant qu'on leur achète leurs marchandises. Un voyageur qui avait l'habitude de la ligne me dit : « Il y a deux omnibus et un express par semaine, ce dernier ne s'arrête qu'à des stations importantes, les omnibus ne stoppent que pendant cinq minutes, ils n'ont que dix minutes de ventes hebdomadaires. »

Je m'étais installé de nouveau sur mon banc, j'écoutais les « pofs pofs » rapides de la machine. Le paysage éternellement vert défilait devant moi, un sentiment de bonheur me donnait une bouffée de bien-être.

Mes voisins me réveillèrent après l'entrée du train en gare de Hindouya. Prudemment, je déchargeai mes bagages, après un dernier coup d'œil sur le convoi, je sortis de la gare au milieu d'un grand brouhaha. Rien n'est plus capable d'émousser rapidement l'engouement ou l'émotion que de tourner en rond avant de retrouver l'être désiré. Pour mes retrouvailles, j'en avais pour mon compte. Dès mon arrivée à Hindouya, muni de l'adresse que m'avait donné Mellé Houré, je me présentai au lieu indiqué. Je n'y trouvai pas de trace d'Amiatou et de ma fille. Les habitants de la concession où elles étaient supposées habiter, me regardaient avec un drôle d'air lorsque naïvement je disais : « Je

suis le mari d'Amiatou et le père de sa fille. » Je voyais les femmes éclater de rire, des rires moqueurs que je trouvais cruels. Quant aux hommes, il aurait suffi de peu qu'ils ne me donnent de sévères corrections. Ils avaient d'ailleurs des raisons : leurs femmes s'intéressaient au contenu de mes bagages. Elles me regardaient, me souriaient. Je sentis parmi elles une sourde concurrence. Je ne mis pas longtemps à comprendre. La concession était pleine de concubines, une vingtaine pour trois ou quatre maris. C'était un vrai supermarché pour célibataires en quête d'aventures. En fait, je ne m'intéressais à aucune d'elles. Seules ma femme et ma fille me préoccupaient. Il me fallait les retrouver. Je fus renvoyé aux quatre coins de la ville. J'avais pris soin de bien fermer mes valises et de les confier à mes hôtes imprévus. Je revins bredouille. L'une des femmes paraissait spécialement s'intéresser à moi. Pendant tout le temps que je passai dans la concession, elle ne cessa de me regarder, de sourire et de me parler d'Amiatou. Lorsque j'insistai pour avoir des nouvelles plus précises, elle se contenta de répondre : « Je ne puis rien vous dire, notre mari nous l'a interdit. » Sa brute d'époux vint la rechercher en la tirant par les cheveux et en la traitant de tous les noms. Ce fut une bagarre dont je me souviendrai longtemps. Le mari, d'une maigreur extrême, était aussi desséché qu'une momie et bénéficiait d'un profil de lame de rasoir. Je me disais en le contemplant : « Je comprends que les polygames crèvent vite. » Pendant que le jaloux entraînait sa femme dans une chambre, les autres maris me lançaient des regards méfiants comme pour dire : « A qui le tour maintenant ? » Les femmes ne disaient rien, elles vaquaient à leurs travaux. L'une d'elles ne tarda pas à prendre le relais : « Vous n'avez pas encore mangé ? » Je répondis « non ».

— Je peux faire des courses pour vous et vous préparer le repas, me proposa-t-elle.

Je ne me fis pas prier. Je lui donnai de l'argent. Son mari sortit de sa réserve :

— Où vas-tu, catin ?

— Dégage ! se contenta-t-elle de répondre.

J'attendis dans la concession. Je me sentais mal à l'aise. J'en-

tendais une femme crier, battue sans doute par son mari. Les portes étaient fermées. Je demandai aux habitants de la concession d'aller au secours de la victime. Ecœuré par les cris, je fonçai dans la porte et pénétrai dans la chambre. Au lieu de mettre fin à une stupide scène de ménage, je ne pus que pouffer de rire à mon tour. C'était une scène de grand guignol. La femme avait réussi à terrasser son mari. Assise sur lui, elle le rouait de coups en criant à tue-tête : « Cesse de me battre, brute, imbécile, arrête, tu me fais mal. » L'honneur du mari était sauf d'une drôle de manière. Je compris enfin la raison pour laquelle les autres membres de la communauté riaient lorsque je leur disais d'aller au secours de la « pauvre femme ». Dès que je fus dans la chambre, la femme cessa de battre son époux, ce dernier tout abasourdi se releva péniblement en maugréant : « Je maudis tes enfants et leurs descendants, ainsi soit-il. » Puis il me regarda, furieux. Il se débarrassa d'un stock de poussière en grommelant des « ouf, ouf ». Un peu calmé il s'approcha de moi et murmura d'un ton menaçant :

— Tu ne diras rien à personne, hein ? C'est de ta faute !

Je le rassurai : « Que Dieu m'en garde. »

Après lui, ce fut sa femme qui se mit à déballer des reproches :

« C'est un pauvre type, nous sommes six femmes pour lui seul, il est incapable de nous nourrir. Avec la quinzaine d'enfants qu'il a pondus en nous, il se complaît dans la paresse et dans la crasse. A peine s'il parvient à nous nourrir trois fois par semaine. Il ne fait rien pour personne, n'habille personne. C'est un affameur. Il est toujours collé entre nos jambes et jaloux avec ça ! Six fois jaloux ! Regardez les femmes de la concession, la moitié d'entre elles attendent famille, ils passent tout leur temps à nous culbuter, nous étaler. Pour savoir à quoi nous passons notre temps, ils se relaient pour nous surveiller, au lieu de s'enrichir comme vous. »

Les griefs furent étalés à tout vent. Pour finir, la femme lança à son mari :

— Je vais chez maman.

— Chaque fois que tu as envie d'un homme, tu fous le camp chez ta maman ! protesta le mari.

Toujours est-il que je mangeai au-dessous de ma faim. Avec l'argent que j'avais donné pour mon repas, j'eus le privilège de nourrir toute la concession, femmes, enfants, cousins, cousines, maris compris. Dans toute cette affaire, j'ignorais toujours où se trouvaient ma femme et mon enfant. Une fois le crépuscule tombé, j'étais si fatigué que je m'étais installé pour la nuit dans un hamac. Je me proposais de reprendre mes investigations le lendemain lorsque je fus sorti de mon sommeil par de nouvelles bagarres. Peu de temps après, la femme rosseuse de mari sortait de la maison en me disant : « Viens avec moi, je vais te loger chez ma maman. » Je ne discutai pas, je la suivis séance tenante, sous le regard éberlué des polygames.

Pour dormir, j'avais bien dormi, seulement le matin... Mon hôtesse était d'une douceur inespérée. Je ne reconnaissais plus la mégère qui battait son mari sous mes yeux. De tendres paroles aux étreintes infinies, je passai une nuit comme je n'en avais plus vécue depuis longtemps. Le soleil était au zénith lorsque nous quittâmes la chambre.

Après m'avoir éreinté toute la nuit, la femme consentit enfin à me dire où se trouvait Amiatou. Je faillis me fâcher. Toujours décidée elle me demanda :

- Tu regrettes peut-être ?
- Oh non ! que non !
- Alors, ne m'humilie pas.

Ce fut tout. Elle me mena chez ma femme. Avant de partir elle me dit : « Ne t'inquiète pas pour moi, je retourne chez mon mari, je ne lui aurai pas manqué avec ses cinq autres compagnes. »

A peine avait-elle disparu que je me sentis étreint par une brusque angoisse. Je n'étais pas fier de moi. Pendant la nuit j'avais oublié l'objet de mon voyage. A présent que je me trouvais devant la maison où habitaient Amiatou et mon enfant, j'hésitais à pénétrer dans la concession. Une petite voix me sortit de mes rêves :

- Qui êtes-vous ? Vous voulez voir papa et maman ?

J'eus un coup au cœur. Devant moi, je voyais une enfant qui avait le même faciès que moi. Je sentis mon sang s'échauffer de

bonheur. Je m'accroupis et lui dis en essayant de rendre ma voix aussi naturelle et douce que possible :

— Bonjour Toumbie Di.

— Qui t'a dit mon nom ? demanda-t-elle toute surprise.

Je la pris dans mes bras pour la serrer contre mon cœur pendant qu'elle répétait sa question. J'étais heureux. Je répondis :

— Personne, ma petite fille, je l'ai deviné.

— Tu fais la magie ?

— Non, mais quel âge as-tu ?

— Cinq ans, et toi ?

— Moi, je suis vieux, mon enfant, et ta maman est-elle ici ?

— Oui, je vais l'appeler, posez-moi à terre.

Avant que je n'aie eu le temps de dire quoi que ce soit, l'enfant courait vers la maison. L'émotion me contractait la gorge, mes jambes flageolaient lorsque je vis apparaître Amiatou. Elle avait changé, changé en mieux. Elle m'avait tout de suite reconnu. Je perçus pendant un instant une vive surprise sur ses traits. Puis elle courut vers moi pour se réfugier contre mon épaule. Je l'entendais dire : « C'est toi, mon Dieu, c'est toi. Tu es vivant, mon Dieu, mon Dieu ! » « Dieu a voulu que je sois en vie », murmurai-je.

Toumbie nous regardait sans rien comprendre. Ses petits yeux lui sortaient à fleur de tête à force de les écarquiller. Elle avait à peine six mois lorsque je partis pour Porte Océane. Peut-être ne savait-elle même pas que j'existais.

Malgré la chaleureuse réception je sentais une certaine gêne. Amiatou n'osait pas me regarder en face. J'avais pourtant compris à l'instant même où j'étais arrivé dans la concession qu'elle n'était pas seule. Il y avait un homme dans sa vie. Aussi étonnant que ce soit, je ne fus pas jaloux. Je n'exigeais rien d'elle, ni fidélité, ni repentir, ni regret. Au contraire, je venais lui demander pardon du mal que je lui avais fait depuis mon départ pour Porte Océane.

Dans la cour, deux petits garçons jouaient avec Toumbie. Pendant que je regardais les enfants, je jetai un coup d'œil à Amiatou et lui souris, je ne trouvais plus rien à lui dire. J'ouvris la bouche pour lui parler, je n'y parvins pas. De son côté son

regard ne me quittait pas. J'avais l'impression qu'un mur de glace nous séparait.

— Je ne t'en voudrais pas si toutefois... enfin personne n'est capable d'attendre un disparu pendant de longues et incertaines années.

Amiatou avait décidément bien changé. A son tour, elle me regardait fixement. De temps en temps, elle poussait un long soupir ou prenait ma main qu'elle pressait. Je sentais sa paume moite.

— Je suis sincère, je t'aime toujours, mais, mon Dieu, c'est si pénible. Je n'oserais jamais... jamais, mon Dieu, que c'est pénible.

— Tu veux dire que tu n'es pas seule ? que ces deux petits enfants sont à toi ?

Elle ne répondit pas à ma question mais je l'entendis murmurer :

« Nous étions si jeunes. Un amour de jeunesse apporte tant de joies, mais de si grandes désillusions. A dix-neuf ans, tu m'as laissée seule à Hindouya. Je devais te rejoindre avec notre enfant. Et puis, plus rien, aucune nouvelle, jusqu'au jour où nous avons appris cette nouvelle atroce dans un journal : ta comparution devant la cour d'assises pour répondre des crimes de la folie des marchés. » Elle s'interrompit, les mots semblaient lui brûler la langue. J'insistai pour qu'elle continue. Hésitante, presque malgré elle, elle me parla de la mort de Monchon. Elle n'en dit pas plus. J'eus un serrement de cœur. Depuis ma sortie de l'hôpital, j'avais tenté d'oublier la mort de Monchon, la folie des marchés, la prison, le chômage. La panique m'envahit à l'idée de faire revivre le passé. Amiatou me regardait, elle s'attendait à ce que je me défende, que je dise que je n'étais pour rien dans la mort de Monchon.

Elle me dit avec colère :

— J'avais d'autant plus souffert qu'en plus des sarcasmes de ma famille, je songeais au déshonneur pour toi de t'être associé à des malfaiteurs et d'accuser un innocent au profit de Baré Koulé. Vous êtes contents maintenant qu'il est mort ! Mais ne

fêtez pas encore votre victoire, l'ombre de Monchon poursuivra ses bourreaux !

J'aurais bien voulu lui raconter toute l'histoire, mais il me parut inutile de tenter un rachat. Le doute s'était établi entre nous. Pour tenter une ultime approche, je lui demandai à brûle-pourpoint :

— Amiatou, nous étions habitués à tout nous dire. Ni tes malheurs, ni tes erreurs ne m'avaient empêché de t'aimer et de t'épouser. En souvenir du temps passé, je voudrais que tu me parles franchement. A part les journaux, qui m'a souillé auprès de toi et de ta famille ?

— Je n'y ai jamais cru, mais l'eau de la rivière, si limpide, si transparente qu'elle soit, se trouble après les inondations de l'hivernage. Mes parents m'ont fait payer la faute de t'avoir épousé.

— Je suis seul juge de moi-même, peu m'importe le reste !

— Ne te fâche pas, dit-elle tristement.

Alors Amiatou me raconta toute l'histoire. A sa place, j'aurais peut-être cru aux faits rapportés. Je ne lui en voulus pas. Elle m'apprit que j'avais été considéré comme mort par toute la famille. A travers ses paroles et les sous-entendus, je compris que c'était tout le clan qui l'avait forcée à renoncer à moi et à se remarier. Je lui demandai, tout en sachant à quoi m'en tenir : « Ma fille porte-t-elle toujours mon nom ? » « Jamais je n'aurais accepté qu'elle change de nom. Une enfant légitime, jamais, elle s'appelle Toumbie Di. » Elle s'empressa de me demander d'une voix tremblante : « Ne fais pas d'histoires à mon mari, cela peut t'étonner, mais j'ai fini par l'aimer. Pour rien au monde je ne le quitterai. Et puis, j'ai deux enfants de lui, il s'occupe de Toumbie comme de sa propre fille. Notre fille ne manque de rien, tu ne vas pas nous l'enlever... Bohi Di, tu nous laisseras Toumbie, c'est un lien qui nous unira pour toute la vie. »

— Je ne veux aucun mal, ni à toi, ni à ton mari. Désormais, j'enverrai tout de même régulièrement la pension de mon enfant. Je ne veux pas qu'un autre continue à la nourrir... Ne m'en veux pas de ne rien te dire sur les circonstances de la

« folie des marchés » ni sur la mort de Monchon. Plus tard, peut-être, mais pas maintenant.

Elle m'approuva de la tête, m'embrassa et me murmura à l'oreille : « Je t'aime toujours. » Elle sursauta. Je la vis regarder la pendule : « Il... mon mari va rentrer. » Elle avait un sourire triste, comme si le mot lui pesait sur la langue. « Mon mari revient bientôt de la plantation. Il te connaît, j'ai souvent parlé de toi. Il est très gentil. »

Ces mots m'avaient piqué au cœur. Je ne savais plus si Amiatou me brûlait à petit feu, ou si elle voulait me faire mal pour l'avoir quittée. Ma brusque apparition l'avait inquiétée. Je la dérangeais, la rendais malheureuse. Je n'avais plus qu'une solution. Partir. Je n'attendis pas l'arrivée de l'homme qui m'avait enlevé ma femme. En fait beaucoup plus qu'un ancien mari, je me sentais l'âme d'un intrus. Je n'avais rien à prendre, rien à exiger. Je sus me conduire en bon visiteur. Mes rêves, mes espoirs de plusieurs années s'étaient envolés à jamais. Un foyer, cela ne se garde pas en conserve. Je n'en voulais ni à Amiatou, ni à son mari, je n'étais qu'un candide qui avait cru naïvement avoir des droits sur une enfant, une femme qui furent les siennes. Jamais le temps ne me parut si défavorable à l'amour. Au fond de mon être quelque chose venait de mourir. Je retournai le soir même à Porte Océane.

\* \* \*

J'avais pris le train de nuit, comme autrefois. Je quittai ma région natale, je m'éloignais de nouveau des lieux de ma jeunesse. A la seule différence que ce voyage ne me conduisait plus vers l'inconnu comme la première fois. Ma vie était désormais à Porte Océane, mon travail, ce travail que j'avais tant espéré m'y attendait. Et pourtant j'aurais tout donné pour ne pas faire ce deuxième voyage en solitaire. Je pensais à Amiatou, à ma petite fille Toumbie que je ne verrais pas grandir. La tristesse m'étreignit pendant que l'omnibus s'éloignait de la ville. Bientôt les derniers points de lumière disparurent dans la nuit. Cahotante, comme déjà épuisée par le voyage, la locomotive nous traînait derrière elle.

Sans doute étais-je trop tendu, trop préoccupé par l'échec de mon voyage pour trouver le sommeil. Longtemps après le départ, l'insomnie ne me quittait pas, et pourtant j'étais fatigué. Peu à peu, les images de mes années d'existence précaire et aventureuse à Porte Océane me revenaient à l'esprit. L'ombre du passé que j'essayais d'oublier planait sur moi. Je croyais avoir échappé à ces amers souvenirs, ceux-là mêmes que je voulais enfouir à tout jamais sous les décombres du passé. Le regard d'Amiatou ne me quittait pas ; en esprit je revoyais ses yeux mouillés qui me suppliaient de me justifier, de dire que je n'étais pour rien dans la « folie des marchés » qui avait ravagé pendant des semaines les villes des Marigots du Sud et conduit Baré Koulé à la présidence de l'Assemblée territoriale. Amiatou m'avait demandé de me justifier à ses yeux, de dire que je n'étais pour rien dans « la mort de Monchon ». J'aurais pu me confier à elle, mais je n'avais pas pu m'y résoudre. Je ne voulais rien déterrer de mon passé, ce passé me faisait encore trop mal pour le faire revivre. Pour échapper à la tension qui m'énervait, je fixai mon regard sur le paysage qui défilait devant moi. La lune donnait un aspect irréel à la nature. Dans le ciel brillait une étoile qui suivait le train cahotant. Il me semblait soudain que je revivais mon premier voyage. Je me faisais alors des illusions sur ma vie future dans la capitale. Je pensais alors au métier que j'allais y apprendre, au travail que j'allais y trouver. L'aventure que j'entreprenais me paraissait vouée à la réussite. Comme pour d'autres campagnards qui m'avaient précédé à Porte Océane, des milliers de projets me trottaient dans la tête. Dans ma candeur, je me voyais salarié dès la première semaine de mon arrivée...

A la fin de la première semaine sur la terre promise, j'étais toujours chômeur. Je dormais au clair de lune. Je vivais parmi les milliers de naufragés de Porte Océane. Ceux-ci m'avaient ouvert leurs bras décharnés et m'avaient appris malgré moi à rire de la misère au risque d'en disparaître. Je passai les premiers mois à courir après un semblant de nourriture et à explorer les bas-fonds de Porte Océane. Mes rêves s'étaient effrités et pourtant j'espérais. Du matin au soir je cherchais du travail. Au bout d'une année de survie, au jour le jour, je tombai enfin sur un

chasseur toubab qui engageait des manœuvres pour une expédition en brousse. Ce travail avait été le bienvenu. Pour rien au monde je ne l'aurais laissé s'échapper. Je fus engagé avec trois autres indigènes.

C'est ainsi qu'en compagnie de notre employeur, nous passâmes de longs mois à écumer la brousse pour localiser le territoire des félins. Nous commencions à désespérer. Bien qu'il nous nourrissait, notre patron ne devait nous payer que sur le produit de la chasse. En acceptant ses conditions, nous croyions avoir misé sur une bonne carte. C'était agir sans l'avis du gibier. Et pourtant, une nuit, notre patience fut récompensée. Les cris des singes et la fuite des autres animaux, qui pêle-mêle avaient traversé notre campement, avaient donné le signal. Notre patron nous donna l'ordre d'allumer un grand feu avant de nous mettre à l'affût. De temps en temps des yeux étincelants clignotaient dans les sous-bois. Plusieurs coups claquèrent pendant la nuit. Au lever du jour, nous découvrîmes trois bêtes aux têtes fracassées. Elles furent immédiatement dépecées, leurs peaux étalées au soleil. En quelques jours, nous rattrapâmes le temps perdu. Moi, je me disais : « Je serai payé. » Rien d'autre ne m'intéressait.

Les jours se suivaient, les peaux de panthères s'amoncelaient. Je faisais des projets pour mon retour à Porte Océane : « Je m'improviserai colporteur », ne cessais-je de me dire. Le temps passait, notre employeur de plus en plus cupide, découvrait, traquait les fauves dans leur refuge. Nous n'avions plus de place dans la jeep, nous étions obligés de suivre le véhicule à pied. Nous priions Dieu pour que le toubab se décide enfin à reprendre le chemin de la ville. Il semblait ne pas y penser. Il lui fallait « la peau », encore « la peau ». Ce mot, il le prononçait souvent, mais nous, nous rêvions de notre « passage à la caisse ».

Notre safari « industriel » nous mena bientôt au pied du mont Koulouma. Un endroit peu fréquenté des Marigots du Sud. Une légende racontait que le mont Koulouma était un refuge de génies. Un de mes compagnons de travail en avait parlé à notre employeur. Il le menaça de confisquer son salaire s'il continuait à semer la panique. Une fois encore nous installâmes notre campement. Le dernier peut-être...

Nous nous étions installés à proximité d'un hameau, apparemment abandonné. Je me demandais comment des êtres humains avaient eu le courage de vivre dans un endroit aussi mystérieux et infesté d'animaux sauvages. Le hameau n'était pas un relais de chasse, pourtant les cases étaient bien entretenues, badigeonnées à la chaux. Un grand puits était creusé au milieu d'une cour entourée d'habitations. Ce fut seulement à la fin du deuxième jour qu'un groupe d'indigènes fit son apparition. Ils ne nous parlaient pas, se contentaient de nous observer. Notre employeur ne fit pas attention à nos voisins. Il ne pensait qu'aux félins. Il en rêvait du matin au soir. C'est peut-être pourquoi il envoya l'un de nous s'informer auprès des inconnus. Il revint avec la nouvelle qu'une panthère noire vivait dans les environs et venait de temps en temps aux abords du hameau.

— Si vous pouviez la tuer, vous leur rendriez un grand service, avait ajouté l'informateur.

— Je suis ici pour cela, répondit notre employeur, dont les yeux brillaient déjà de cupidité.

Pendant toute la nuit, notre patron ne cessait de divaguer tout haut : « C'est un trésor à capturer vivant, vivant. » Nous passâmes près d'une semaine encore à courir après la panthère noire qui demeurerait introuvable. Ni appât, ni piège ne parvinrent à la faire sortir de son refuge. Et pourtant nous nous sentions guettés par la bête. Nous nous sentions mal à l'aise, notre patience se mourait. Notre employeur nous fit faire des réserves d'animaux vivants pour son félin. Enfin, une nuit, trois de nos appâts disparurent. Le toubab était aux anges. Il répétait à tout moment : « M'amour viendra... vivante, je la veux. » Le lendemain à la tombée de la nuit, nous fîmes les préparatifs. Nous avions dissimulé derrière un buisson une caisse de transport pour animaux de cirque. A l'intérieur deux singes passaient leur temps à crier ; à l'entrée une porte à guillotine retenue à distance par un long fil. Notre employeur s'était installé dans un arbre, un fusil sur les genoux. Il ronronnait toujours : « M'amour viendra. » La panthère finit par se montrer, prudente, elle tournait autour de la cage, s'arrêta, hésita, puis soudain bondit dans le piège. La porte s'abattit. Le fauve retourna sa colère contre

les pauvres singes. C'est alors que le mâle sortit de la forêt. Avant que nous ayions pu prendre conscience du danger, il bondissait déjà sur l'un de nous. La victime, par chance, l'évita de justesse et se mit à courir en ziz-zag. La bête déchaînée prit son élan à nouveau et se détendit comme une flèche. Elle tomba sur une case, dégringola à l'intérieur. Nous nous mîmes à vociférer, à taper des tonneaux vides, des boîtes de conserves et à courir de tous les côtés. La furie du félin, exacerbée par nos manifestations, le rendit vulnérable. Il courait de tous côtés, ne sachant où attaquer. Notre employeur s'était embusqué derrière un arbre attendant le moment favorable pour ouvrir le feu. C'est alors qu'un cri de douleur nous cloua sur place. Le fauve venait de blesser un de nos compagnons de chasse. Celui-ci se traînait par terre, un pieu à la main, qu'il essayait d'enfoncer dans la gueule de l'animal. La panthère, tous crocs affûtés, se préparait à bondir. Le toubab hésitait toujours pour tirer. Nous avions trouvé refuge dans les arbres et criions désespérés : « Tirez, tirez, patron... pour l'amour de Dieu ! » Comme résigné il appuya sur la gâchette ; deux coups bien portés atteignirent l'animal à la tête. Le fauve s'affala sur sa victime.

Nous dégringolâmes de nos perchoirs pour dégager notre camarade. Heureusement il s'en était tiré avec plus de peur que de mal, mais il était douloureusement griffé sur tout le corps. Le toubab le badigeonna de désinfectant et lui promit de l'em-mener en ville pour le faire soigner.

Dès le lendemain matin, après nous avoir versé nos salaires, notre employeur leva le camp, et partit pour Porte Océane avec le blessé. Il nous avait laissé un de ses vieux fusils en nous sou-haitant bonne chance.

Après le départ du toubab, mes compagnons engagés en même temps que moi préférèrent rentrer chez eux. L'un d'eux, un homme d'un certain âge, m'avait attiré à l'écart pour me parler.

— J'ai passé une partie de ma vie à Porte Océane, je n'ai jamais eu autant d'argent que maintenant, comme toi probable-ment. Si tu perds ton temps, tu dépenseras bêtement ton avoir et tu croupiras à nouveau dans la misère. Tu n'auras plus la

chance de trouver un emploi temporaire aussi rémunérateur. A ta place je rejoindrais ma femme et mon enfant.

— Ne perds pas ton temps avec moi, lui dis-je. Je ne les rechercherai pas avant d'avoir réussi, d'être riche !

Mon interlocuteur fit signe de parler doucement, puis me proposa :

— Si nous nous associons ? Nous nous connaissons depuis six mois, nous pouvons nous faire confiance. Tu viens de quitter la campagne, tu n'as pas perdu l'habitude de la brousse. Nous rassemblerons nos avoirs, achèterons quelques vaches, un taureau reproducteur, des moutons... hein, avec l'indépendance peut-être que nous nous en sortirons. Et puis, nous n'avons que l'embarras du choix pour installer notre hameau dans un coin de brousse. Je te parie que dans un an nous serons capables de faire vivre royalement nos familles...

— Et si ? fis-je sceptique.

— Il n'y aura pas de si. C'est une question de vie ou de mort je te dis. J'ai deux femmes et cinq enfants qui ne comptent que sur moi pour vivre. C'est pourquoi je me trouvais à Porte Océane. Je me privais de nourriture, de logis, de vêtement pour leur envoyer le peu que je gagnais, et je puis t'assurer que mes mandats étaient insuffisants. J'ai un ami qui a vécu la même vie que toi et moi, pendant plusieurs années. Il désire également fonder une communauté avec nous. Plus tard, nous pourrions avoir un hameau prospère. Ne te laisse pas entraîner par les mirages de la ville, tu n'auras que des désillusions comme nous.

Autant prêcher dans le désert. Je laissai mon interlocuteur me parler. Le troisième nous avait rejoint. Il s'acharna à son tour à me convaincre. Je restais inébranlable. Je touchais mon portefeuille bien garni pour une fois, pensais au vieux fusil que le chasseur nous avait laissé, aux panthères que j'abattrais, à tout l'argent que je pourrais gagner grâce à la chasse, comme le toubab. Je murmurai rêveur : « seulement la tête... »

— Que dis-tu ? demandèrent mes deux compagnons.

— « Seulement la tête... jamais le ventre de la bête. »

Ils me regardèrent avec une lueur de regret, de déception dans les yeux, puis me tendirent la main en disant :

— Nous aurions été heureux de travailler avec toi, et puis tu as quelque chose que nous n'avons pas et qui aurait facilité la bonne marche de notre future communauté : tu sais lire, écrire, compter...

— Un peu, un tout petit peu, rectifiai-je.

— C'est tout de même mieux que rien. En tout cas, tu n'es pas raisonnable, ne laisse jamais la proie pour l'ombre...

— Je veux encore risquer une aventure. Le toubab a risqué, il a réussi, pourquoi pas moi ?

— Personne n'est prophète en son pays. Bohi Di, le toubab, lui, venait de loin, quelque chose que nous ignorons le stimulait. Dès qu'il a réuni assez de peaux et capturé sa panthère noire, il a déguerpi avant qu'il ne soit trop tard. Si tu restes avec ces inconnus que nous avons rencontrés en pleine forêt, tu prendras un risque inutile et dangereux.

— Je reste, et puis le fusil... c'est moi qui l'ai !

Ce fut tout. Mes compagnons ne perdirent plus de temps. Ils partirent. Je ne devais plus les revoir. A peine m'avaient-ils quitté, que les hommes, que nous avions rencontrés dans la brousse, se présentèrent à moi.

— Nous te laissons le fusil, me dit l'un d'eux.

— Me laisser le fusil ? Mais pourquoi ? Il m'appartient !

— Tu es un vrai campagnard. Il faut un permis pour posséder un fusil. Les toubabs interdisent aux indigènes d'en posséder, à moins que tu nous engages comme salariés...

— Vous êtes des chasseurs ?

— Non, mais comme tu n'as pas de permis, nous serons associés. Après tout, tu n'as pas de preuve qui démontre ton droit de propriété. Pas de permis, pas de droit de propriété.

— Mais tout de même ! Enfin j'accepte, mais...

Les inconnus, s'apercevant de mes hésitations, poursuivirent leur approche.

— Evidemment comme nous sommes en groupe, tu rembourseras notre part à chacun. L'arme sera ta propriété et comme le toubab, tu deviendras notre employeur.

— Je n'y tiens pas. Je n'ai pas l'âme, ni la capacité d'un patron. Nous travaillerons ensemble, à parts égales...

— Tu es notre employeur, que tu le veuilles ou non !

— Je te dis que nous sommes associés, que voulez-vous de plus ?

— Tu es complètement naïf. Tu as six mois de salaire sur toi et des primes. Nous rien, fauchés ! Nous n'avons même pas de quoi manger. Arme pour arme, nous préférons l'argent. Voyons, ne te fais pas prier, dit le nommé Halouma.

A contrecœur je cédai à la proposition. Je payai à chacun des hommes une part du prix du fusil qui ne leur appartenait en aucune façon. Comme il se doit, ils se déclarèrent mes obligés. Je ne pouvais plus reculer. J'étais seul contre un groupe de rapaces. En outre ils m'empêchèrent de prendre mon train pour Porte Océane et m'entraînèrent avec eux. Le crépuscule allait tomber lorsqu'un de mes compagnons nous proposa de passer la nuit dans un village des environs. Il disait y avoir des amis. Comme toujours, je payai à manger pour tous. Pendant la nuit, je me levai pour déguerpier. Peine perdue. Mes « employés » veillaient.

— Où vas-tu, Grand Chef, me demanda le nommé Halouma. Tu es notre seul espoir, si tu nous abandonnes, que deviendrons-nous ?

— Le cadet de mes soucis. Dans tous les cas, vous n'avez pas l'air misérables, tas d'escrocs !

L'un d'eux se mit à me traiter de « faux frère »

— Si tu veux partir, tu le peux. Nous ne te retenons pas, mais...

— Mais quoi ? J'ai l'intention d'aller à Porte Océane et j'irai.

Ils me dévisagèrent, silencieux. Je sentais un complot se tramer contre moi. Je me mis debout et voulus m'en aller.

— Accompagne-le, dit le nommé Halouma à un de ses valets.

Lorsque je me trouvai au dehors, je fis semblant d'aller au petit coin. Pendant ce temps, je déchirai une partie de ma chemise. J'obtins une large bande, j'y mis mon argent et je l'attachai autour de ma poitrine sous mes vêtements. « Il faudra me tuer pour me le voler », me dis-je. Aussi surprenant que ce soit, mes compagnons ne tentèrent pas de me dérober mes économies.

Dès le matin ils me proposèrent d'aller à la chasse.

— Les fauves sortent tôt le matin.

— Je m'en fous. Je vous demande de me laisser en paix, est-ce si difficile ?

— Dans ton cas oui, dit Halouma, tu dois nous suivre que tu le veuilles ou non.

Je ne connaissais pas le village où j'avais passé la nuit. Comme par hasard ils m'entraînèrent dans un passage où se trouvait un bureau de la garde territoriale. L'agent me héla :

— Hé, là-bas, l'individu au fusil !

La sueur me perlait au front. Mes compagnons m'encourageaient : « Te laisse pas faire, Grand Chef. » Ce que je fis, naïvement. L'agent s'énerva et exigea mes papiers :

— Je n'en ai pas !

— Le permis de port d'armes ?

— Je n'en ai pas.

— Le permis de chasse ?

— Rien.

— La carte d'identité ?

— Non plus.

Mes compagnons m'avaient abandonné. L'agent entra dans une fureur immodérée. Il me harcelait de questions, puis il cria :

— Tu as volé ce fusil !

— Non, Monsieur, je ne l'ai pas volé, je l'ai reçu de mon employeur, un chasseur !

— La facture, tu as la facture ?

— Facture ? Au nom de Dieu miséricordieux. Je l'ai reçu ce fusil. Il est vieux, vous le voyez bien. J'ai des témoins.

Je parlais à un mur. L'agent était borné à en perdre la raison. Il répéta en appuyant sur tous les mots :

— Pas de carte d'identité ! Pas de facture ! Pas de permis de port d'arme ! Pas de permis de chasse ! Un visa pour les travaux forcés ! Tu t'en sortiras avec dix ans, pas moins ! L'indépendance te trouvera au cachot !

On m'aurait annoncé ma mort que cela ne m'aurait pas fait autant d'effet. Dix ans de prison !

— Je paierai tout ce que vous voudrez. Je ne savais rien de toutes ces formalités. Dix ans ! Je paierai ce que bon vous semblera, mon général.

— Campagnard ?

— Ben oui, oui, enfin j'ai habité Porte Océane pendant un an. Je vous assure, mais je paierai ce que vous voulez, au non de Dieu.

Il fit semblant de ne pas m'écouter, jouait au penseur, au responsable devant un cas de conscience.

— Campagnard, campagnard. Encore plus grave. Tu es l'un de ces pouilleux qui empestent nos villes. Nous mettrons de l'ordre après l'indépendance et ce n'est pas Monchon qui commandera.

Je m'appuyais contre le mur. Je ne connaissais pas Monchon, je ne savais rien des personnalités indigènes. L'agent se retira dans un autre local. Il appela mes compagnons, un à un. J'aurais tout donné pour savoir ce qu'ils fomentaient derrière mon dos. Je ne tentai pas de le deviner. Il revint vers moi.

— Tes camarades ont plaidé en ta faveur, mais pour ne pas aller en prison il faut payer.

Je me précipitai pour marmonner : « oui, ce que vous vous voudrez ! » Il m'enleva mes dernières illusions :

— Attention, attention, le fusil est confisqué. C'est la loi !

L'agent, tapeur patenté, légalisé, se mit à son tour à me presser comme un citron. Il me fixa un prix pour la carte d'identité. Je « payai ». Il me donna un papier sur lequel était inscrit mon nom, mon prénom, ma date de naissance, le lieu de naissance. Je lui fis remarquer qu'il n'y avait pas de tampon sur la feuille. « Ma signature suffit ! », dit-il. J'empochai ladite carte d'identité. Je payai les permis de port d'arme, de chasse, l'amende pour la facture alors que mon fusil était confisqué. Je tentai un timide essai pour le récupérer. L'agent fit savoir que j'avais payé pour ne pas aller en prison. Je fus contraint de montrer ma reconnaissance en donnant des pots-de-vin au policier, à sa femme, à ses enfants, à ses beaux-parents. Je maudissais l'honorable homme de loi. Il me dit : « Tu n'as pas intérêt à parler de cette affaire ! » Je n'en avais pas l'intention.

Une heure plus tard mes compagnons sortaient du bureau. Ils avaient de l'argent en poche. « Mon argent », me dis-je. Une journée avait suffi pour que près de la moitié du prix de six mois d'efforts s'envole en fumée. Je ne parvenais pas à réaliser ma situation. « Si j'avais su. » Mes compagnons se moquaient de moi.

— Alors grand patron que décides-tu ? Nous ne pouvons chasser les panthères avec nos ongles. Si tu rachetais ton fusil ?

— Non, non et non. Je suis naïf peut-être, mais pas bête.

— Tu veux nous mettre en chômage ? Tu as accepté de nous employer. Tu n'as pas intérêt à nous abandonner. Tu es trop jeune pour te jouer de nous, menaça Halouma.

— Je vous croyais des amis, rétorquai-je.

— Tu es complètement naïf.

— Belle mentalité. Vous n'avez pas intérêt à me prendre pour un idiot !

Mes compagnons éclatèrent d'un rire mesquin. Révolté, je voulus frapper Halouma. Il m'arrêta à temps et murmura : « Ne fais jamais ça, tu t'en mordrais les doigts. »

Je m'étais éloigné de mes commensaux. Plus rien ne m'intéressait à part rejoindre Porte Océane. Je crus pendant un moment que mes parasites allaient me laisser partir. Il n'en fut pas ainsi. Je n'étais pas encore ruiné, l'odeur de l'argent les attirait comme des fleurs les abeilles, et j'en avais encore un peu.

Il commençait à faire chaud, une de ces chaleurs lourdes et poisseuses qui précèdent l'hivernage sous les tropiques. J'avais une envie folle de me baigner. A mesure que la température montait, je sentais dans l'air une odeur de charogne, j'avais la nausée, je cueillis un citron que je suçai goulûment.

— Tu devrais manger, me proposa un des escrocs.

— Et quoi encore ? Des clous !

— Il faut bien que nous mangions. Quand il y en a pour un, il y en a pour neuf !

— Je sais que vous étiez de connivence avec le flic. Vous me faites pitié. Ce n'est pas pour rien que nous crevons de misère dans nos pays. Nous passons notre temps à nous nuire les uns les autres. Impossible de se faire tranquillement une place au

soleil. Je parie que cela vous faisait mal au cœur que j'aie un fusil et un peu d'argent. Vous vous êtes acharnés sur moi comme des hyènes sur un cadavre.

J'aurais souhaité leur colère, leur indignation, leur disparition. Il n'en fut rien. Ils se taisaient. Lorsque l'un d'eux se décida à parler, ce fut encore pour jouer au griot :

— Tu es le plus gentil des êtres que nous ayions jamais rencontrés sur notre triste chemin ; oui, oui, nous ne sommes que des malfaisants, des démons, alors que toi, tu es un saint, un bon type, généreux. Que le ciel te soit favorable.

Le sang me monta à la tête. Je leur criai :

— Dites plutôt que je suis un con !

— Oh, ne sois pas grossier cela ne te va pas !

Ils étaient décidément plus reptiles que je ne le croyais. Je décidai de les semer et de rejoindre Porte Océane coûte que coûte. Je tentai l'aventure. A peine étais-je sorti du village, qu'ils firent un cercle autour de moi, m'empêchant de marcher. Le nommé Halouma me dit :

« A ta place je resterais. Maître nous a donné l'ordre de te retenir au village. »

— Quel Maître ? demandai-je surpris.

— Jamais de questions. Mauvais pour la santé. Et puis tu connais notre cachette.

— Cachette ? Quelle cachette ?

Je m'évertuais à défaire l'imbroglio :

— Le mont Koulouma où vous avez capturé la panthère noire. Sans elle, nous nous serions contentés de vous observer à distance. Maître s'inquiète, admettons que tu rencontres l'un de nous à Porte Océane, que tu parles. Que se passera-t-il ?

— Je ne dirai rien.

Ils prétendirent ne pas me croire et m'obligèrent à obéir à l'ordre établi. Un ordre auquel je ne comprenais rien du tout. Je devinais si bien la mentalité de mes compagnons que je ne discutai plus. Toutefois je m'informai de mes deux amis qui nous avaient quittés. Halouma me répondit :

— Des sages, ceux-là, des sages. Ils ne sont pas retournés à Porte Océane. Ils ont pris le train pour rejoindre l'hinterland.

Ils ne sont plus dangereux pour nous. Mais toi, c'est autre chose. Et puis il paraît que tu sais lire et écrire, pour un miteux de ton genre ! C'est dangereux de te laisser courir.

Quelque chose m'échappait dans ce jeu. La jungle m'aurait moins inquiété que cette racaille. Je pensai à ma femme Amiatou, à ma petite fille Toumbie, à Wali Wali et à tous ceux que j'avais connus dans ma courte existence. De guerre lasse, je me décidai à suivre mes assaillants. En fait, j'étais décidé à leur tenir tête. « Une nouvelle façon de vivre, rien qu'une nouvelle », m'étais-je dit.

Comme un malfaiteur, le policier local m'obligea à me présenter trois fois par jour à son bureau. J'étais surveillé à tout moment par mes gardes. Lorsque l'idée me prit de leur demander la raison exacte de l'intérêt qu'ils me portaient, le nommé Halouma répondit : « T'as qu'à suivre, c'est tout. » C'est ce que je fis. Je ne cherchai plus à comprendre ma situation. Par contre, je ne leur donnai plus un sou de ce qui restait de mes économies. Ils me firent sentir leur déception. C'était le cadet de mes soucis. Bien que prisonnier étroitement surveillé, j'avais la permission de me rendre au village voisin. Je pris l'habitude de fréquenter le marché. J'aime les marchés des Marigots du Sud. Il me semble qu'ils réunissent en eux tous les espoirs du cercle des tropiques. Chacun y vient pour trouver une sortie à son interminable tunnel. Les illusions s'y chevauchent par milliers. Et pourtant à chaque crépuscule, les rêves se réduisent en fumée. On revient le lendemain. Ce qui m'attirait dans le marché de ce village oublié, c'était son apparente activité, ses murmures qui entretenaient en moi le feu de l'espoir. Au début je prenais place auprès des vendeurs, mi-colporteurs, mi-camelots, qui ceinturaient la petite place, mirage de profits. Ils arrivaient à l'aube, s'installaient devant leurs marchandises, un mélange d'articles de droguerie, de produits alimentaires, de vêtements et parfois de viandes faisandées, juste bonnes pour les charognards. Tout ce bazar était fréquenté du matin au soir par une légion de mouches que les vendeurs ne se donnaient plus la peine de chasser. Et pourtant ils n'étaient pas tristes. Il y avait dans leurs yeux une lueur d'espoir. Il suffisait qu'un client s'arrête, qu'il marchande, qu'une

denrée s'enlève pour qu'on entende : « Dieu l'a voulu [...] » A force de voir les autres devant leurs marchandises, j'eus l'idée de me faire colporteur. J'employai une petite partie de mon argent à l'achat d'une série d'articles : cigarettes, aiguilles, papiers, enveloppes, sandales et toutes sortes de marchandises non périssables. Pendant une semaine, je m'évertuai à vendre mes produits, je n'y parvins pas. Mes parasites avaient trouvé un nouveau moyen de me désarmer. Ils s'installaient en cercle compact autour de moi, empêchant les clients de s'approcher. Dégouté je vendis mes articles à perte et continuai tout de même à fréquenter le marché.

Un jour que je m'évertuais à tuer le temps, j'aperçus une jeune fille. Je la suivis. En quelques secondes, elle m'avait fait oublier tous mes ennuis. Plus rien ne comptait pour moi. Elle avait emprunté une allée bordée de marchands qui la héraient sans cesse. Parfois elle s'arrêtait, regardait les produits, puis reprenait son chemin, grande, fine et svelte, la hanche harmonieuse et la démarche souple. Je la vis marchander, acheter du riz, des poissons secs, un ananas. Son sac était rempli. Un petit garçon se se proposa de l'aider ; elle refusa, mais donna une pièce de monnaie à l'enfant. J'étais de plus en plus attiré par elle. Je la suivais de près, de temps en temps je m'arrangeais pour la frôler.

Ses cheveux frissaient autour d'une frimousse candide qu'un sourire illuminait à tout moment. Je ne voulais pas la perdre dans la foule. Je me mis à son niveau, lui souris. Elle ne semblait pas faire attention à moi. Je me manifestai, lui dis bonjour. Ma gorge était sèche, aussi sèche que celle d'un naufragé du désert. J'avais peur de la brusquer, de l'indigner, de me faire renvoyer. Je lui proposai de l'aider, je lui offris mes services, quémandai ses faveurs les plus minimes. Cela servit à quelque chose car elle me jeta un coup d'œil en disant : « Que me voulez-vous ? » J'hésitai, décontenancé. Bêtement je murmurai : « Secours poids lourds... » Elle eut un sourire. Je fus encore plus enflammé. En bon étalon je me cabrais intérieurement, pris d'une stupide fierté de mâle je lui dis : « Je vous aime ! » Elle fut si surprise qu'elle ne put que répondre : « Vous au moins, vous n'y allez pas par quatre chemins ! »

Je croyais déjà à ma bonne étoile. Ma langue se déliait, se rôdait, se lubrifiait. Je l'inondais de paroles. Elle parut excédée. « Laissez-moi en paix », dit-elle d'un ton dédaigneux. Pourtant j'eus l'impression qu'elle prenait la fuite. Je me laissai entraîner dans son sillage. Des idées me trottaient dans la tête. Je la surveillais à distance. Elle quitta le marché, prit une rue, puis une autre. Les bruits s'estompèrent. Je la suivais toujours. Bientôt nous arrivâmes à la sortie du village. Brusquement elle s'arrêta, je n'osais plus avancer. J'attendais que le tonnerre me frappe ou qu'une lueur d'espoir m'appelle. Elle me regarda, silencieuse, réprobatrice. Sans un mot elle reprit son chemin. Comme son ombre, je la suivis, la vis entrer chez elle. Victoire, je ne pouvais plus la perdre. Je me berçais d'illusions, lorsqu'une femme sortit de la maison en criant. A la vue de son chien et des pierres qu'elle lançait dans ma direction, je compris que j'étais l'animal indésirable. Je pris la fuite. Pas pour longtemps, je revins quelques heures plus tard pour monter la garde. Pendant plusieurs jours, ma belle inconnue ne quitta pas la concession. Je m'étais découvert une âme de voyeur et de surveillant, et j'en fus récompensé. La patience, la persévérance payèrent leur prix. Je l'aperçus enfin. Je courus après elle. Je lui dis, tout haletant :

— Ce n'est pas gentil. Quel mal y a-t-il d'avoir de la sympathie pour vous ?

Elle ne répondit pas. Peut-être me considérait-elle comme un idiot. Je lui dis précipitamment :

— Mon nom est Bohi Di, et toi ?

— Mayalan, dit-elle.

J'en profitai pour l'accompagner. Nous prîmes le chemin de la rivière. Pour me rendre utile je l'aidai à essorer le linge. Nous bavardions de tout et de rien. Le temps passait trop vite. Je ne cessai de la regarder et de lui dire : « Tu es gentille de me parler. » J'espérais l'avoir à l'usure.

Il lui arrivait désormais de s'attarder à la rivière, au marché, dans ses promenades. Pour entrer dans les bonnes grâces de ses parents, je me mis, comme cela était de coutume, à leur faire des cadeaux. La ruine me guettait, mais je me disais : « S'il faut

perdre mes économies, autant les consacrer à Mayalan. » Les parents ne me chassèrent pas. Je fus admis dans la concession. Mayalan était éperdument amoureuse de moi. Les parents ne la laissaient plus sortir seule, un membre de la famille l'accompagnait toujours. Pour pouvoir courtiser ma belle il me fallut faire des cadeaux aux oncles, aux tantes, aux sœurs, aux frères, aux cousins. Les parents de Mayalan n'en finissaient pas d'assécher mon portefeuille. Des semaines passèrent, ma poche se vida, je me retrouvai sur la paille. Je n'avais plus de cadeaux à offrir.

Un jour un notable de Porte Océane, déjà l'époux d'une dizaine de femmes, était venu en visite chez Mayalan. Il était riche, il avait apporté une bicyclette au père, des moutons, une vache, des vêtements et d'innombrables cadeaux aux membres de la famille. Je n'y comprenais rien. Du moins je me refusais à comprendre.

J'avais mal et Mayalan en était la cause. J'avais rêvé de son amour, touché son corps, je l'avais possédée, je l'avais sentie contre moi. Je voulais tout sacrifier pour elle. Il est vrai que je n'avais rien à lui sacrifier... Abattu, fauché, plus rien ne me restait. Plus de Mayalan, plus d'économies. Je me retrouvais à la merci de mes gardiens. Mayalan était à nouveau séquestrée par ses parents. Je ne renonçai pas à guetter et je priais le ciel que l'union ne se fasse pas et pourtant les préparatifs se poursuivaient.

Un air de fête planait sur la concession. Un jour le mariage eut lieu. Pendant toute la journée, caché dans le feuillage d'un manguier, j'assistai aux cérémonies. A la tombée de la nuit, le couple se retira. Je comptais les secondes, les minutes, les heures. A l'aube deux vieilles femmes montrèrent aux invités un pagne blanc tâché. La tâche de la virginité consommée de Mayalan ; ce qui me rendit perplexe. Ce fut alors que la fête commença. Elle dura pendant plusieurs jours. Après avoir goûté au fruit, le mari était parti pour Porte Océane. On disait que sa femme resterait chez ses parents. Il se proposait d'y construire une maison pour elle. Il y viendrait... de temps en temps. Mayalan sa onzième épouse devant Dieu et devant les hommes attendrait comme les autres concubines.

Je ne désespérais pas. Moi aussi j'attendais. Je continuais à guetter. Une nuit alors que les premières pluies de l'hivernage s'acharnaient sur la nature, elle vint me rejoindre...

Un matin, mes gardiens me réveillèrent. Je n'étais pas seul. Mayalan était avec moi. Halouma était entré. Ne me donnant pas le temps de comprendre, il m'annonça que nous devions partir. Ma première réaction fut de refuser. Au bout de quelques mois au village, je m'étais créé des habitudes, des occupations. Bien que n'ignorant pas la surveillance de mes sbires, j'avais participé, comme si de rien n'était, aux travaux des champs. Mes gardiens m'avaient libéré de leur présence encombrante. De mon côté j'avais fini par les oublier. Le mari polygame de Mayalan venait très peu chez sa femme, il devait être très occupé auprès de ses autres concubines et par ses affaires. Mes relations amoureuses avec Mayalan m'avaient peu à peu paru normales. Parfois j'avais du mal à croire que ce n'était pas moi le mari. Mayalan ne voyait le vrai que deux ou trois fois par mois, alors que je demeurais avec elle le reste du temps.

Au bout d'un trimestre — que Dieu me pardonne — quelque chose avait changé dans sa ligne : un ventre un peu bedonnant. Un enfant — que Dieu me pardonne ! Le mari, ignorant tout de mon existence, organisa une fête. Lorsque le lendemain Mayalan m'apprit la joie de son époux pour la prochaine naissance de son vingt-sixième enfant, j'eus un serrement de cœur. Je n'étais pas fier de moi. Pour une fois je pensai à Amiatou et à ma petite fille Toumbie, mais... Dieu l'a voulu ! J'avais pris peu à peu la résolution de m'installer définitivement dans le village. Malheureusement j'avais oublié que je n'étais qu'un pion sur un invisible échiquier et l'idée d'être un objet me poussa à la révolte. Je refusai de suivre mes sbires. Halouma avait serré les dents. Il me cria : « Tu n'as pas intérêt ! Messie-koï ne recule devant rien ! » Je me retrouvai encore une fois dans le piège. Je fis signe à Mayalan de se retirer. Elle ne discuta pas, tout en pleurant, elle demanda ce qu'on allait faire de moi. Je ne le savais pas moi-même. Après le départ de mon amie, je fis face à mes adversaires. Jouant le tout pour le tout, je leur dis que nous

n'étions pas liés par un contrat. L'individu Halouma ignore ma résistance. Il murmura : « Quand tu as dépensé tout ton argent, ton maître t'a avancé des sous. Ce n'était pas pour tes beaux yeux. Ta vie de farniente dans ce bled, ce n'était qu'une attente. Il est temps de rembourser. » Des inconnus se présentèrent, des humains à face de fauve. Je n'insistai plus. J'avais commis des bêtises, je devais payer. C'est ainsi que je partis à nouveau pour l'aventure.

Le mois d'août aux Marigots du Sud est synonyme de pluies, de torrents, d'averses continues. Nous avons quitté le village encore endormi. L'agent local qui surveillait notre passage derrière sa fenêtre fit un geste de salut à Halouma. Mayalan m'attendait sous la pluie. Elle se jeta dans mes bras en pleurant. Je ne pus que l'encourager et lui promettre de revenir. En vérité, je ressemblais à un malheureux bœuf fatigué qu'on transportait à l'abattoir. Un silence inquiétant régnait sur notre groupe. Halouma lui-même se déplaçait comme un somnambule. Nous marchâmes pendant toute la matinée. La pluie ne cessait de tomber. J'ignorais où l'on nous menait. L'horizon était proche, rongé par le mauvais temps. J'avançais vers l'infini. Lorsque nous arrivâmes à notre ancien campement de chasse, je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à Halouma. Il me regarda, sans rien dire. Pendant longtemps encore, nous avançâmes dans la forêt. Au début de l'après-midi, il y eut une accalmie. Le ciel s'était apparemment éclairci, mais l'humidité et les gouttes d'eau prolongeaient le règne de l'hivernage. Nous arrivâmes au bord d'un marigot qui avait débordé de son lit. Un guide nous attendait. Avec une prudence féline, l'inconnu nous fit longer puis traverser le cours d'eau. Nous nous enfonçâmes peu à peu dans la brousse inondée.

J'ai oublié bien des détails de mon aventure. Ce qui reste gravé dans mon esprit, c'est la tactique savamment mise au point par celui que tout le monde appelait « Messie-koï » ou « Maître ». Je n'ai jamais pu me résoudre à l'appeler ainsi, je ne le pouvais pas car je n'avais pas choisi ma servitude et ne comptais pas m'y soumettre. Mais, d'accord ou non, je devais participer à ce congrès unique dans sa conception, auquel on

nous conviait. L'aspect des participants n'avait rien de rassurant pour ma modeste sécurité. Mes compagnons répandaient la peste autour d'eux tellement ils étaient sales. Je me bouchais le nez.

Le Maître ne se décidait pas à se montrer au milieu de notre cour des miracles. Il se faisait attendre, désirer. Il prenait son temps comme tout chef qui n'a rien d'autre à offrir que du bluff. Nous menions une vie d'animaux sauvages. On nous affamait pour mieux nous dominer. Les lieutenants du Messie-koï passaient leur temps à nous faire miroiter les avantages que nous concéderait le chef si nous nous montrions dévoués à sa cause. Je ne parvenais pas à deviner ce qu'on voulait de nous et j'étais décidé à m'informer. J'en avais le droit ! Pour voir clair dans la situation, je fis comprendre à l'un des responsables que je n'avais plus l'intention de rester, que j'étais libre de choisir. Il éclata d'un rire sonore et me dit : « Bohi Di, méfie-toi. Si tu tentes quoi que ce soit contre le Messie-koï, tu sortiras les pieds en avant de cette forêt. Et si, plus tard, tu fais mine de le reconnaître, qui que tu sois, tu seras tué. » Je ne me le fis pas dire deux fois, je n'avais plus qu'à me tenir dans mes petits souliers. Je ne parlais à personne, j'en souffrais d'ailleurs. Je tenais à garder ma liberté d'action. Notre employeur fantôme nous donna la possibilité de prendre profondément conscience de sa force, de son ascendant sur nous. Il paraissait y avoir réussi, car, jour après jour, je constatais une mutation dans la mentalité du groupe. Il apparaissait comme le sauveur que tout le pays attendait. Nous avons tant de divinités dans notre univers de déshérités, qu'une stupide légende suffit à faire un dieu de n'importe quel imposteur. La logique y paraîtrait absurdité. Au bout de plusieurs semaines d'attente en pleine forêt, de bourrage de crânes, à coups de promesses mirobolantes, ce n'était plus un vulgaire être humain que nous espérions voir, mais une divinité personnifiée. Le jour où on nous apprit la date de son apparition, la partie était gagnée pour lui : nous étions devenus ses adeptes.

Une nuit, enfin, notre attente prit fin. Notre employeur se présenta à nous. Il avait tout mis en œuvre pour nous faire sentir sa grandeur, sa puissance écrasantes. Il me parut pourtant insignifiant. Dans le milieu où nous étions son complet-veston bien

coupé paraissait insolite. Il cachait ses yeux derrière de grosses lunettes noires. Mû par une curiosité puérile, je m'étais tenu pendant toute la durée de sa harangue au premier rang pour pouvoir mieux le dévisager. Son homélie m'avait donné la chair de poule. Je sentais, après l'avoir entendue, que je serais entraîné malgré moi dans une histoire qui ne me concernait pas. Au fond de moi-même, je me sentais lésé, mystifié, trompé, mais il fallait marcher. Il ne donnait d'ailleurs pas le choix : « Ceux qui sont présents ici suivront mes ordres ou ils mourront ! »

Notre séminaire aux racailles prit fin le lendemain matin. Nous avions reçu nos consignes. Il était question d'agir méthodiquement. Le « Maître » avait des boucs émissaires, qu'il se proposait d'« anéantir ». Leurs noms ne nous furent pas révélés. Il nous ordonnait d'être prêts à frapper, à tout moment et partout où le besoin s'en ferait sentir. Nous devions apparaître aux yeux de la population comme les artisans de la libération. C'était à nous de faire naître notre légende et de la renforcer, au nom de la dignité. Ce qui me torturait, c'est que le Maître n'avait pas défini ses objectifs. Toutefois il sous-entendait un combat acharné, contre tous les opposants indigènes à la veille de l'indépendance. Il promettait la liberté comme on aurait promis des bonbons aux enfants. Pour mieux nous tenir à sa merci, il avait exigé des gouttes de notre sang. Il les avait collectées dans unealebasse qu'il avait enterrée sous un baobab. « Le sang qui trahira sera bu par les esprits », avait-il annoncé. En somme, la mort devenait notre compagne. Seule l'obéissance pouvait nous délivrer de la colère des démiurges, amis du Maître.

L'employeur avait sa manière de nous encourager. Il nous traitait vertement de racailles, de râtés, de misérables auxquels il avait donné le moyen de prendre leur revanche sur la société. Au fond de moi-même, je me mis à haïr notre charlatan. Une loi du milieu nous enchaînait, nous demeurions les tristes prisonniers les uns des autres.

Depuis notre réunion au mont Koulouma, des faits insolites mettaient les habitants des Marigots du Sud en émoi. Le commissaire Sept-Saint Siss en perdait le sommeil. On parlait d'épidé-

mies, de peur grégaire due à la menace de l' « Annonceur » de la fin du monde. On avançait également les effets de la misère sur la population. Sept-Saint Siss n'en croyait rien. Il avait besoin d'une explication plus rationnelle.

Pendant plusieurs semaines, chaque vendredi après-midi, le commissaire s'attendait à de mauvaises nouvelles. Il avait pris l'habitude de se tenir à sa fenêtre. Il allumait sa pipe, méditait en tirant des bouffées. Toutes sortes d'explications lui passaient par la tête, aucune ne lui donnait satisfaction. Un vendredi, peu avant qu'il ne se perde, comme d'habitude, en calculs et en hypothèses sur l'origine des troubles, un inspecteur entra dans son bureau en annonçant : « Hindouya est en transe ! » Sept-Saint Siss s'arracha de son fauteuil et courut vers la salle des communications. Il se précipita sur les écouteurs. Le correspondant commentait le déroulement des événements. Le service d'ordre était débordé. Les bagarres avaient éclaté. Les gens fuyaient sans raison de la place du marché et se répandaient à travers la ville. Des groupes s'étaient formés ; ils saccageaient les fonds de commerce, mettaient à sac les magasins, incendiaient les maisons des notables.

Une heure plus tard, le calme le plus absolu était retombé sur la ville sinistrée. En quelques semaines, une dizaine de grandes villes avaient été victimes de la « folie des marchés ». Le plus inquiétant était que la tornade de la peur s'approchait ville après ville de Porte Océane. Le premier incident avait débuté à Diougou, centre urbain situé à plus d'un millier de kilomètres de la capitale, puis ce furent successivement San-Lé, Maonkono, Daoulasso, Baunad, Tchibangui, Habanné, Niangara, Moundou, Kédougou-Yan, Hindouya...

Je m'inquiétais pour ma famille. Je n'avais plus de nouvelles d'elle. On disait déjà que Porte Océane serait réduite en cendres. La ville vivait dans la hantise de la catastrophe. Beaucoup de citadins s'étaient réfugiés dans la campagne. De son côté, Sept-Saint Siss avait pris ses précautions. D'après les nouvelles qu'il avait reçues des responsables régionaux, il avait organisé un plan de résistance contre la « folie des marchés ». On racontait que le commissaire devenait irascible à force de tourner en rond dans

son bureau. Sur la carte des Marigots du Sud, il avait encadré de rouge les villes sinistrées pour établir méthodiquement l'itinéraire de la « folie des marchés ». Elle allait d'est en ouest, puis se déplaçait promptement vers le nord, d'où elle fonçait en diagonale sur la ville située le plus au sud. Et le processus recommençait. A chaque trouble dans les villes, plusieurs familles portaient le deuil. Ce qui intriguait les autorités, c'est qu'aucun responsable militaire, administratif ou de la sécurité n'était arrivé à déterminer la cause du phénomène. Selon toute probabilité on prévoyait Porte Océane comme prochaine victime. Dès le début de la semaine, la police territoriale avait pris place autour du grand marché de la capitale. Les agents de la gendarmerie contrôlaient les entrées et sorties. Porte Océane était mise en quarantaine. Une atmosphère de suspicion régnait sur la population.

Pendant que je misais tous mes espoirs sur la vigilance des autorités publiques contre le danger qui menaçait Porte Océane, Halouma vint me sortir de mon refuge. Dès la nuit de jeudi à vendredi, je me retrouvai en compagnie d'une centaine de « milices » du mont Koulouma. Je ne tardai pas à comprendre l'objet de notre réunion. Halouma et certains autres lieutenants du Messie-koï avaient reçu des consignes. Nous nous étions rassemblés dans un cimetière abandonné de la ville. On donna à chacun de nous une charrette remplie de fruits. J'étais chargé de vendre des papayes et du riz sur le marché de Porte Océane, d'autres des maniocs, des ignames, des avocats, des tomates, des mangues, des bananes...

Nous nous installâmes sur la place à l'aube. Répartis aux différents points du marché, chacun avait son carré. Seul Halouma servait de passerelle entre nous. Au lever du jour, alors que l'emplacement grouillait déjà de monde et que les clients venaient en masse, les policiers, les soldats et les gendarmes prirent place. Des patrouilles circulaient parmi les vendeurs et les acheteurs. De mon côté j'avais déchargé les paniers de fruits de la charrette et une caisse qui contenait du riz. Un policier avait fouillé dans mes marchandises. Il n'y avait rien trouvé de condamnable. La journée avançait, je vendais tant bien que mal mes papayes

et mon riz. A intervalles réguliers, Halouma faisait sa tournée. Au début de l'après-midi, il donna l'ordre de liquider les stocks. Il allait être quatorze heures. Le marché semblait endormi. Les marchands somnolaient, trouvant leur plaisir dans une sieste aux rêves délirants où la vie en rose se mêlait aux cauchemars. Les agents de la sécurité avaient relâché leur attention. Une atmosphère d'euphorie régnait sur la place du marché. Halouma faisait sa dernière tournée. « Dans un quart d'heure, tu retires le fond de la caisse qui contient le riz et tu disparais [...]. Rendez-vous au cimetière, après le crépuscule », me glissa-t-il en passant. Je répétais la consigne tout en me posant des questions sur les conséquences de mon geste.

A l'heure dite, je retirai le fond de la caisse et quittai rapidement le marché. Derrière nous des cris de panique s'élevèrent. Ce fut la poudrière. Pour une raison inconnue, les occupants du marché de Porte Océane se mirent en branle. La masse, prise soudain d'une frayeur rouge, entraînait en transe. Violente. Elle se répandait dans la ville. On avait l'impression que la terreur avait saisi le monde aux tripes. Chose étonnante, les fuyards suivaient inconsciemment des groupes de meneurs qui les manipulaient à une vitesse stupéfiante. La foule déchaînée détruisait tout, mettait à sac les boutiques, brûlait les maisons. Ce qui me parut étonnant, c'est que tout paraissait orchestré, dirigé, canalisé vers des objectifs déterminés d'avance. Soldats, gendarmes, policiers s'acharnaient à dominer la furie de la masse. Rien n'y fit. Je passais en courant devant une maison en feu, lorsque je reconnus des lieutenants du Messie-koï que je n'avais plus revus depuis notre séparation au mont Koulouma. Je me dirigeai vers eux. « Oublie-nous », me cria l'un d'eux. Ils s'éloignèrent dans une autre direction, entraînant derrière eux des êtres affolés. Les adeptes du mont Koulouma ressemblaient à des locomotives qui entraînaient leurs convois vers l'abîme à une vitesse folle. Je fuyais vers je ne sais où, lorsqu'un policier me happa au passage. A peine avais-je aperçu son uniforme que je me mis à me défendre : « Je n'ai rien fait, je n'ai rien fait, au nom de Dieu ! » Je reçus un coup sur la tête : « Toi tu as quelque chose à avouer !... »

On m'achemina avec des centaines d'autres vers le commissariat. La « folie du marché » de Porte Océane avait passé comme un ouragan. Elle ne laissait que désastre derrière elle. Déjà le calme était revenu. Une colère sourde couvait, mais personne n'osait la manifester. La peur s'installait après la tornade.

« *All pity chok'd with custom of feel deeds!* » marmonnait Sept-Saint Siss en contemplant les suspects rassemblés dans la cour de la prison de Porte Océane. Depuis plusieurs heures, policiers, gendarmes, militaires interrogeaient les prévenus. Personne ne donna de réponse satisfaisante. « Je ne sais rien, j'ai vu des gens courir, j'ai eu peur, j'ai fui » étaient les seuls renseignements que l'on put obtenir.

Sept-Saint Siss était déchaîné. Il s'approcha de notre groupe, s'adressa à un pauvre hère :

— Tu vas parler, oui ? Pourquoi tu cassais les boutiques, volais, incendiais les maisons ?

— Je ne sais pas. Je ne me souviens de rien. Je ne crois pas avoir volé, ni incendié. C'est comme si j'avais rêvé.

— Tu veux passer ta vie en prison ?

— Non, Monsieur, non, tout le monde cassait, pillait. C'est la faute à la peur, au soleil. Je n'y suis pour rien. Dieu a voulu que la folie se répande sur les marchés de notre pays pour nous rappeler qu'Il existe. Je suis innocent. Seul Dieu l'a voulu...

— Eh bien, Dieu vous condamnera à la prison ou aux travaux forcés pour vos délits, dit Sept-Saint Siss.

— C'est la volonté de Dieu, psalmodiai-je, moi aussi.

La cour de la prison de Porte Océane continuait à se remplir de nouveaux détenus. Nous étions tous enchaînés les uns aux autres. Aucun de nous ne parvenait à expliquer l'origine de la folie sur le marché de la ville. Dans une nouvelle caravane de prisonniers je reconnus Halouma. Il était bien arrangé. On aurait dit qu'il avait été battu. Il avait des blessures sur tout le corps, une de ses jambes saignait abondamment malgré un bandage de fortune. On disait qu'une balle lui avait traversé la cuisse. J'eus soudain peur d'être reconnu par lui. Quand il passa à mon niveau, il me jeta un coup d'œil rapide. Mon cœur se mit à battre. Je le regardais à la dérobée, surveillant ses gestes. Je

m'attendais à le voir me montrer du doigt. Il n'en fit rien. Il passa sans rien dire, sans rien manifester de suspect pour ma sécurité. J'avais cru que mon cerveau allait éclater, j'étais pris d'un horrible mal de tête. Dans l'après-midi, des agents de la sécurité arrivèrent au commissariat avec plus d'une douzaine de boas morts. Dans la foule des détenus, des cris de panique s'élevèrent :

— Les serpents du marché !

Je me sentis soudain responsable de quelque chose. Je chassais cette idée de ma tête, tentai de me rassurer : je ne pouvais avoir aucun rapport avec ces bêtes. Je n'eus pas le temps de me leurrer. En effet, les agents venaient de décharger quelques-unes des caisses à double fond que Halouma nous avait fait charger le matin dans nos charrettes. La sueur perlait sur mon front. J'avais passé une partie de la journée couvant un boa, j'avais vendu le riz qui cachait sa présence. C'était donc cela : « retirer le fond de la caisse et déguerpir ». Je n'eus pas le courage de mener mon raisonnement jusqu'au bout. Tout se mêlait dans ma tête. Si j'avais été plus vieux et moins bien portant, mon cœur aurait claqué, il battait le tam-tam.

On prétendait dans la foule que les serpents avaient envahi le marché par miracle, seul Satan pouvait les y avoir créés d'une seconde à l'autre. « Le mal habite la ville » marmonnaient les vieux. Le commissaire Sept-Saint Siss avait mis fin aux propos insensés en rétablissant le silence. Il annonça que les boas avaient été bel et bien transportés sur la place du marché et ajouta que les agents de la sécurité avaient pu arrêter trois individus qui s'apprétaient à se sauver du lieu de leurs forfaits. Pour étayer ses dires, il fit ouvrir un « panier à salade », trois prisonniers y étaient étendus sur le sol, bâillonnés à perdre haleine. On les fit sortir dans la cour. La foule faillit les piétiner.

La cour de la prison devenait un refuge de mouches. Il était impossible de bouger. Il faisait une chaleur insupportable. Mon voisin me rabâchait les oreilles avec son honneur perdu. Il voulait que je le rassure, que je lui dise qu'il était innocent. Je ne pus que lui répondre : « Dieu jugera, il connaît les innocents. » Il ponctua mes paroles d'une série de signes de croix. Je

ne sais pas pourquoi, mais je lui demandai de m'associer à sa prière. « J'en ai besoin », ajoutai-je. Il me regarda avec de grands yeux soupçonneux. « Si tu as commis un forfait, repens-toi intérieurement, ce sera ta confession. » Je me disais que cela ne suffirait pas. Je priai tout de même, car je n'avais été qu'un instrument dans les mains d'un puissant. J'en avais la triste certitude.

Le soleil était à son déclin lorsque le commissaire Sept-Saint Siss fit sortir Halouma dans la cour. Il était presque défiguré par les coups et la fatigue. On le fit asseoir, puis le directeur de la police fit signe à ses agents de nous faire défiler devant le témoin. J'avais comme un condamné à mort vers le gibet. Je voyais Halouma faire « oui » ou « non » de la tête. Ceux qui étaient désignés comme activistes protestaient vainement et criaient leur innocence, mais ils étaient dirigés vers les cachots. Les autres quittaient les lieux. Prévenu après prévenu, j'approchais du moment fatal. Mon voisin aux signes de croix arriva au niveau de Halouma, celui-ci murmura « non » en accompagnant ce mot d'un balancement de tête. Le voisin me jeta un coup d'œil et me dit : « J'étais certain que justice serait faite [...]. Bonne chance. » Moi j'étais sûr d'être pris à l'hameçon. Lorsque j'arrivai en face de Halouma et des agents de la sécurité, j'étais saturé d'angoisse. J'avais l'impression qu'on me donnait des coups de pilon dans la nuque. Halouma me jeta un regard éclair et baissa la tête. Il hésitait, cela se sentait. « Tu vas parler, oui ou non ? » tonna un brigadier. Halouma ne répondit pas ; il gardait la tête baissée. « Qui ne dit rien, consent », annonça Sept-Saint Siss. On m'amena dans une des nombreuses cellules de la prison.

Pendant les jours qui allaient suivre notre inculpation, je découvris, heure après heure, l'abîme au bord duquel j'évoluais depuis mon arrivée à Porte Océane. La plupart des notables de la ville et de l'hinterland, suspects d'une quelconque attitude hostile à l'égard des autorités, avaient été convoqués. Sur le grand nombre de personnes interpellées lors de la « folie des marchés », des dizaines de suspects avaient été maintenus en détention préventive. Je faisais partie de cette inquiétante mino-

rité. Je me demandais ce que j'avais consciemment bien pu faire de mal, lorsqu'un inspecteur et quelques agents de police vinrent ouvrir les cellules. Cela m'était devenu familier depuis le premier jour de mon arrestation. Nous suivîmes les gardiens sans rien comprendre. Dans le hall du commissariat central, nous nous mîmes en rang, le dos au mur. En face de nous Sept-Saint Siss, trônant derrière un bureau, fit signe à un inspecteur, qui répéta l'ordre. Une porte s'ouvrit. Un homme élégant au crâne rasé apparut. Arrivé au niveau de Halouma, il s'arrêta, puis se précipita sur lui comme s'il voulait le malmener. Un policier s'interposa. Le nouveau venu s'excusa :

— Il m'a fait trop de mal, Monsieur le commissaire.

— Je vous comprends, Monsieur Baré Koulé, mais tout de même, cet homme est sous la protection de la loi.

« Cette voix, cette voix... Je l'ai déjà entendue », me dis-je. Je cherchais où j'avais entendu l'intonation qui venait de me bouleverser. Des situations, des lieux, des visages défilèrent sous mon crâne. Je n'arrivais pas à me faire une idée juste. Et pourtant j'aurais donné ma tête à couper que j'avais déjà rencontré ce « monsieur ». J'eus une lueur : « Le mont Koulouma ». Le Maître aux lunettes noires avait cette voix, le Messie-koï ! Mais il avait des cheveux, une barbe et des lunettes noires. Je ne pouvais jurer de rien. Ce pouvait ne pas être lui. Et puis, il semblait ne pas connaître Halouma, le coordonnateur et responsable de ses milices. « Je me trompe », me dis-je.

— Reconnaissez-vous vos agresseurs, Monsieur Baré Koulé ? demanda le commissaire Sept-Saint Siss.

— J'en reconnais un seul, celui qui semblait mener les opérations.

— Lequel ?

— Celui-là même que j'ai blessé d'un coup de fusil pour protéger ma famille et moi-même... Je suis rentré de l'étranger le jour des troubles. Heureusement que j'étais présent pour protéger les miens.

Halouma baissa la tête. Le commissaire regarda la blessure.

— Bien, bien, pourvu que vous ne prononciez pas ces mots à la légère. En êtes-vous certain ?

— Quand on a eu sa maison incendiée, sa voiture détruite, un de ses enfants blessé, et qu'on a été obligé de tirer sur les assaillants, on ne peut se tromper. Et puis, comme chef du Parti Social de l'Espoir, j'ai des ennemis...

— Ce type pouvait être un simple passant, dit le commissaire.

— Un passant qui donne des ordres à des dizaines de vandales et de tueurs. Cela me paraît surprenant. Je réclame la justice pour toutes les victimes que je représente ici. Je défends l'intérêt de ma terre natale. Je m'en montrerai digne jusqu'à ce que justice soit faite.

Le silence se fit dans la salle. Je ne pus m'empêcher de dévisager Baré Koulé. Malgré le démenti des événements, je ne pouvais le dissocier de notre « Maître » du mont Koulouma. Quelque chose me disait que je n'avais pas tort. Il est vrai que je n'étais pas libre d'émettre une opinion autre que celle recommandée par mes compagnons de cellule. « Tu feras comme nous, ou nous te crèverons !... » m'avaient-ils menacé.

Les notables amassés dans la salle avaient l'air fatigué, découragé. Quelques-uns parmi eux protestaient. Sept-Saint Siss faisait la sourde oreille. Il continua à discuter avec ses collaborateurs puis ordonna de faire défiler les suspects. Ces derniers avancèrent les uns après les autres. Ils défilèrent devant nous. Auparavant un inspecteur nous avait mis en garde contre toute erreur. Nous ne devions pas nous tromper sur l'identité du chef, du « maître ». J'aurais voulu dire que j'étais étranger à toute cette mascarade, que je ne connaissais personne, à part le notable, chef de parti qui avait maltraité Halouma à son arrivée. J'étais presque sûr qu'il était notre employeur du mont Koulouma. Comme si on se méfiait de moi, on me mit au bout de la rangée.

Les notables passaient devant nous. Halouma désigna l'un d'eux. Sept-Saint Siss, surpris, lui dit : « Pas de bêtises, surtout pas Monchon ! » Toutes les têtes se tournèrent vers l'intéressé. La plupart des notables s'étaient ligüés pour traiter le témoin à charge de menteur. Mais Halouma n'en démordit pas, il jura au nom de tout le monde que l'homme désigné était bien le chef, l'instigateur, le responsable principal de la « folie des marchés » aux Marigots du Sud.

— Tu mens, dit l'accusé d'une voix calme.

— C'est vous qui avez organisé les événements, c'est vous qui nous avez payés. C'est vous qui nous disiez que plus vite les toubabs s'en iraient, mieux ça irait pour le peuple. Nous devions inquiéter les toubabs, la population indigène, et accélérer ainsi notre marche vers l'indépendance. Souvenez-vous. Ne m'abandonnez pas !

L'homme regardait Halouma sans rien dire, suffoqué par ses propos. Ses yeux s'écarquillaient à mesure que son accusateur inventait des faits. Il jeta un coup d'œil au commissaire Sept-Saint Siss, puis déclara :

— Je n'ai jamais vu ce type, et pourtant je connais la plupart des habitants qui sont en relation avec le « Club des Travailleurs ».

— C'est juste, témoigna un nommé Benn Na, aucun des membres de notre comité n'a jamais rencontré cet homme.

Monchon gardait tout son sang-froid. Il dit à ses amis que la vérité éclaterait tôt ou tard. Puis il s'adressa à l'assistance et répéta encore :

— Je vous dis que je n'ai jamais rencontré cet homme. Je peux le jurer sur le Coran et sur ma famille.

— Lui, vous a reconnu !... coupa Sept-Saint Siss.

— Vous n'allez tout de même pas...

— L'instruction judiciaire éclaircira l'affaire. Il faudra apporter les preuves de votre innocence, Monsieur Monchon. Espérons que tout s'éclaircisse.

Après Halouma, ce fut mon tour. On fit passer le présumé coupable devant chacun de nous. Chaque fois il fut désigné comme le responsable de la « folie des marchés ». Lorsqu'on parvint à mon niveau, je regardai longuement Monchon, je n'osais rien dire.

— Parle, la loi te protège ! dit l'inspecteur.

Je n'osais pas. Je sentais les yeux converger sur moi. Je surveillais les gestes de Baré Koulé. Ses doigts remuaient, il semblait nerveux. Je le regardais fixement. Soudain il cria :

— C'est Monchon qu'il faut dévisager !

J'étais sûr que Monchon n'était pas le Messie-koï du mont

Koulouma. J'en étais certain. Je fermai les yeux comme pour me sauver de la menace qui planait sur moi et je répondis :

— Je n'ai jamais entendu parler, ni rencontré cet homme avant aujourd'hui.

— Répète, me dit Sept-Saint Siss.

— Je ne le connais pas.

— C'est faux, tu es l'un de ses lieutenants, me cria Halouma.

— Pas dans cette vie, je crois en Dieu !

— Dieu n'a rien à voir ici ! — m'interrompit un inspecteur.

— Ne blasphémez pas ! cria le commissaire dans le hourvari.

Je gardais la tête baissée. Je voulais être seul. Les agents continuaient à me harceler. On m'accusait d'être complice. On me posait des questions. Ma situation se compliquait. Je n'avais aucun argument contre mes tortionnaires, ni aucun moyen d'échapper au courroux de Baré Koulé, car je le considérais comme le responsable, sans oser le dire. Je m'apprêtais à recevoir des coups, mais à en supporter le moins possible. J'étais comme perdu dans un cauchemar, lorsqu'une voix me cria dans l'oreille.

— Quel âge as-tu ?

— Je n'ai rien fait. Et puis je ne suis pas sourd.

— Je demande ton âge, ton domicile, tes moyens de subsistance.

— J'ignore mon âge. Je n'ai pas de travail défini.

— Quoi défini ?

— Je ne sais pas. Je vis comme ça, au jour le jour, comme la plupart des nôtres.

— Tu es chômeur, vagabond, voleur, vandale, assassin et...

— Je ne cherche qu'à vivre, je ne demande pas mieux que de travailler.

Le policier que j'avais contredit allait lever la main pour me frapper lorsque le commissaire le remit au pas. En fait, je ne me défendais pas, je n'en voyais pas l'utilité.

On fit défiler quelques notables. Plusieurs furent reconnus par mes compagnons. Moi, je répondais chaque fois que je ne les connaissais pas. Peu à peu, on ne s'occupa plus de mon avis. Je fus ignoré. Je ne demandais pas mieux. En fin de journée,

plusieurs notables avaient été libérés. Monchon et quelques autres étaient écroués. Comme si on craignait les représailles de mes anciens compagnons de cellule, on me mit dans le groupe des notables. Monchon et ses amis m'avaient témoigné leur sympathie.

Tout un mois s'écoula. J'ignorais toujours ce qu'on allait faire de nous. Faute de preuves, la plupart des notables incarcérés avaient été relâchés. Seuls Halouma et ses complices, Monchon et moi fûmes gardés en détention préventive. Le juge d'instruction avait interrogé Monchon à plusieurs reprises. Le magistrat était d'une politesse rassurante. Patiemment il rassemblait les pièces du dossier, s'attardait sur quelques passages des dépositions, posait et reposait des questions sans jamais élever la voix, et sans jamais interrompre l'accusé dans ses explications, notait tout ce qui se disait, demandait des éclaircissements, revenait avec obstination sur les points essentiels de l'instruction, sur les présences successives de Monchon dans la plupart des villes sinistrées.

— Etiez-vous dans ces villes ? demanda-t-il à nouveau.

— C'est-à-dire que...

— Répondez aux questions s'il vous plaît, vous vous expliquerez plus tard.

— Oui, je n'ai jamais contesté cette partie de l'instruction. Le Club des Travailleurs a des comités d'ouvriers et de salariés agricoles dans chaque région des Marigots du Sud.

— Avez-vous visité Niangara, Moundou, Kédougou-Yan, lors des événements ? On y a remarqué votre présence.

— Je n'y étais pas lors des événements. Des témoins, la plupart des inconnus, ont confirmé cette partie de ma déposition. Je vous dis la vérité.

— Je souhaiterais que vous me parliez à nouveau de votre emploi du temps pendant la période de la « folie des marchés ». Réfléchissez.

Monchon se prêta avec résignation à cette nouvelle demande du juge. Lorsqu'il termina son exposé, le magistrat nota quelques remarques sur ses feuilles, puis fit signer la déposition définitive par le prévenu. Avant de s'en aller il annonça :

— Pour ma part, l'instruction est terminée.

Dès son retour dans sa cellule, Monchon se replongea, comme c'était son habitude, dans le travail. Il lui arrivait de passer des heures sans lever la tête. Il est vrai qu'il m'avait donné le goût de l'étude. Je me demandais parfois où je trouvais le courage de m'instruire, d'espérer, alors que toutes mes illusions s'effritaient. Il ne fallait pas que je pense à l'avenir, ni à ma vie. La folie se serait emparée de moi. Il fallait attendre, attendre patiemment...

\* \* \*

Le temps égrenait ses jours. Depuis la dernière visite du juge d'instruction, nous étions pétris d'incertitude. Nous ignorions le sort qui allait nous être réservé. L'avocat nous avait appris que le magistrat n'avait pas donné le feu vert au procureur général pour notre comparution devant le tribunal. Il considérait Monchon comme innocent des faits dont on l'accusait. Sans aucune explication précise, nous fûmes transférés à la prison militaire de la gendarmerie territoriale. Contrairement au juge d'instruction, les nouveaux enquêteurs exigeaient des aveux de Monchon pendant que Halouma et ses acolytes continuaient de l'accuser comme le seul chef, le responsable des incidents sanglants de la « folie des marchés ». J'avais été si indigné en entendant sans cesse ces allégations qu'un matin, je profitai de la distraction de nos prévôts pour corriger Halouma. Après notre brève rencontre, il avait une dent en moins et deux autres inutilisables pour plusieurs semaines. Je fus mis aux corvées de latrines. Ce fut le pire moment de mon passage en prison. A force de travailler dans les détrit, je fus mis en quarantaine. Pour la première fois, je ressentais le poids insupportable de la solitude. Il n'était pas rare qu'un gardien en mal de pouvoir, donne des coups de fouet aux prisonniers pour se prouver sa propre importance. Dans mes moments les plus difficiles, je regrettais ma vie de vagabond. Je regrettais de ne plus pouvoir surprendre la naissance du jour aux premiers chants du coq, ni de contempler à mon gré les déplacements des nuages dans le ciel lumineux des Marigots du Sud, de ne plus pouvoir dire bonjour au premier

passant de la journée et me dire que je ne suis pas seul sur la terre. Je ne guettais plus la douce et lente apparition de la lune à la tombée du crépuscule, je ne pouvais plus me laisser bercer par les bruissements des arbres, ni sentir la caresse du vent sur ma figure. J'étais malheureux d'avoir perdu la seule chose qui était ma joie de vivre — la liberté —. Je ne cessais de me demander pourquoi je devais passer mes journées dans la crotte de la caserne. Et le temps passait, notre détention me semblait ne plus avoir de fin.

Un jour les gardiens vinrent nous sortir de nos cellules. On nous mena vers les douches. Après nos ablutions, un soldat nous annonça que « le capitaine de gendarmerie Kerke et le colonel Figueira attendaient les prisonniers ».

Le tandem Kerke et Figueira avait quelque chose d'inquiétant. Autant le premier était taillé dans le roc, massif et lourd, autant le deuxième ressemblait à un jour sans riz, une planche à repasser, sec, le regard fouineur. Dès notre entrée dans le local, Kerke surprit Monchon par son ton agressif.

— Vous avez un fils nommé Malekê ?

— Je me demande ce qu'il vient faire dans ce procès.

— Il est docteur en médecine, pour un...

Monchon l'interrompit en lui demandant où il voulait en venir. Kerke fit celui qui n'a pas entendu.

— A-t-il des accointances avec les communistes ?

— Je vous laisse maître de votre opinion. Cependant, capitaine, je vous demande de laisser Malekê en dehors de cette affaire. Ne le provoquez pas. Il vous le fera regretter. Je connais assez mon fils pour vous en avertir.

— La loi garantit les droits, même des gens de votre catégorie.

— En attendant depuis plusieurs mois, vous me maintenez en détention préventive, sans me donner la possibilité de prouver mon innocence.

Le colonel Figueira qui n'avait rien dit jusqu'à cette dernière protestation jouait avec ses lunettes et tapait de manière régulière et de plus en plus vite sur la table. Peu de temps après, on introduisit Halouma et les autres détenus. Les interrogatoires

reprirent leur train. Le nouveau venu et ses acolytes s'acharnèrent à nouveau sur Monchon. Kerke jubilait la figure épanouie. Il murmura, un sourire au coin des lèvres :

— Monsieur Monchon n'a plus d'arguments. Vos illusions de futur chef d'Etat s'envolent...

— Je n'ai jamais eu cette ambition, ce que je défends c'est notre liberté de travailleurs et d'indigènes.

Figueira ouvrit un dossier, relut les dépositions des différents témoins. Monchon rappela la position du juge d'instruction qui avait conclu sur un « non-lieu ». Une discussion s'engagea. Les acolytes de Halouma et moi étions comme des figurants engagés pour entraîner la chute du personnage principal, mais je ne cessais de répéter ma litanie : « Je suis certain que Monchon n'était pas au Mont Koulouma. » On m'accusa de corruption. « Tu as été payé pour disculper le chef », dit Halouma. J'avais beau crier que ce n'était pas vrai, on ne m'écouta pas. Au contraire, le capitaine me dit, menaçant :

— Le faux témoignage, dans cette affaire, te mènera devant le peloton d'exécution ou aux travaux forcés. Je te vois en prison après l'indépendance, tu en crèveras.

Je ne savais plus ce que je devais faire, ni penser. Je me contentai de baisser la tête et d'attendre. Le colonel Figueira prétendit que la Direction de la Sûreté territoriale avait rassemblé plus de trente mille pièces à conviction sur les activités de Monchon. Que les services du gouvernement avaient besoin d'un complément d'information pour avoir tous les éléments nécessaires à la poursuite du verdict.

— A quoi bon, puisque vous prétendez tout savoir. A défaut de connaître vous fabriquez des aveux.

L'officier fit semblant de n'avoir pas entendu. Il fronça les sourcils.

— Vous avez du plomb dans l'aile cette fois-ci !

Monchon haussa les épaules. Figueira se mit à énumérer les chefs d'accusation et à exiger des éclaircissements.

— Avouez que vous prépariez la masse à une insurrection ! Vous cherchiez à vous emparer du pouvoir et à transformer le pays en démocratie populaire !

— Je ne préparais rien du tout. Vous le savez bien.

Figueira feuilletait le dossier, s'arrêtait, lisait, puis continuait ses investigations. Soudain, il demanda à Kerke :

— Ce juge d'instruction est de quelle tendance idéologique ?

— Ben, ses instructions ne supposent rien qui vaille !

— C'est le cas de le dire, se démettre d'un tel dossier ! Les accusations sont soi-disant sans fondements. Il faut être... est-il communiste ?

— Il a milité dans un mouvement de jeunesse socialiste.

— Ben, c'est ce que je me disais...

— Dans tous les cas, je ne suis pour rien dans les événements dont on m'accuse, reprit Monchon.

— Mais depuis votre arrestation, les Marigots du Sud sont tranquilles ! Les partis préparent l'indépendance dans le calme !

— Je me dis que ceux qui se sont ligüés contre moi et le Club des Travailleurs ont bien manœuvré, puisque je suis ici.

— Ce n'est pas la première fois que vous faites de la prison pour avoir troublé l'ordre dans ce pays. Vous avez un casier judiciaire bien chargé. Il n'y manquait plus que les délits criminels !

— A quoi bon perdre du temps, répliqua Monchon, puisque vous connaissez le verdict. Si c'est pour démontrer une relation de cause à effet entre mon passé de militant et la « folie des marchés », je ne renie rien de ce que j'ai été et de ce que je suis. Dans ma jeunesse, j'ai milité contre le maintien des travaux forcés aux Marigots du Sud. Je ne le regrette pas. Après le dernier conflit mondial, nous avons revendiqué des garanties sociales, j'ai milité pour notre indépendance, c'est absolument légitime. Je n'ai jamais douté de la mauvaise opinion que les autorités se font de moi, mais je n'y puis rien. J'ai choisi de ne pas les servir. Par contre, je n'aurais jamais imaginé qu'on se servirait d'une parodie de justice pour m'atteindre. Dans tous les cas, je refuse d'endosser les crimes dont on m'accuse. Je ne suis pour rien dans la « folie des marchés ». Adressez-vous à Baré Koulé, cet homme qui a passé des années à me menacer de mort lors de ses campagnes électorales.

— Question de point de vue, dit Kerke. A peine civilisés, vous vous croyez Robespierre et César réunis...

— Vous avez peur de la faiblesse de ceux que je représente ici. En m'éliminant, vous espérez les réduire à votre merci. Ce ne sera que partie remise. Une fois qu'apparaît l'idée de liberté, elle ne s'éteindra plus, que ce soit avec vous ou avec les futurs dirigeants indigènes.

— Illusion ! Vous n'êtes pas capables de vous diriger, à moins de vendre votre pays aux communistes ! L'indépendance ne sera qu'un mythe, vous m'entendez, un mythe ! Que vous le vouliez ou non, nous resterons ici.

— Je me demande pourquoi on ramène toujours nos problèmes de misérables à des luttes d'influence et d'idéologie. Je suis fatigué de vos mesquineries, de vos injustices, de vos préjugés, de votre mépris, de votre égoïste acharnement à nous dépouiller. J'enrage de vos hypocrisies. Vous voulez nos bras, nos sueurs, notre sang, vous les aurez, mais vous en crèverez tôt ou tard si vous ne tendez pas une main secourable. Faites de moi ce que vous voulez.

Les semaines se suivaient. Les accusations se multipliaient contre Monchon. Il ne se défendait plus, ne disait plus rien lors des confrontations. Nous attendions notre comparution devant la cour d'assises. Depuis quelque temps des manifestations en faveur de Monchon se multipliaient dans la ville, des grèves-surprises étaient déclenchées. Les travailleurs indigènes réclamaient sa libération. Son défenseur, Maître Almamy, jeune avocat indigène, se démenait pour élargir son champ d'action. Lui aussi avait la conviction que Baré Koulé et celui qui se faisait appeler Messie-koï au mont Koulouma ne faisaient qu'un seul et même individu. Je ne m'étais donc pas trompé. Quelques lettres anonymes firent converger les soupçons sur Baré Koulé, mais les autorités les considéraient comme nulles et non avenues. Monchon ne cachait pas son scepticisme quant à l'objectivité des autorités à son égard. Blasé, il avait dit à Maître Almamy :

— Nous luttons contre tout un système d'intérêts. Je suis fatigué de cette vie de nègre. J'ai le pressentiment que seule ma

disparition est en mesure de rassurer les futurs responsables indigènes et leurs amis.

— On est toujours moins seul qu'on ne le croit. Les langues peuvent se délier encore. Personne n'aurait pu croire que vous aviez la sympathie du juge d'instruction toubab. Pourtant il a douté de votre culpabilité, confondu des témoins !

— Maître, je crains que votre entreprise ne soit vouée à l'échec.

\* \* \*

Très tôt, ce matin-là, les gardiens vinrent nous réveiller. Monchon avait déjà fait sa toilette. Il semblait calme. Il portait un costume de toile claire et une cravate qui semblait le gêner, mais son avocat la lui avait conseillée. Dès que nous fûmes prêts, on nous fit monter dans une fourgonnette. Elle prit une rue bordée par les bâtiments du pénitencier. Peu d'habitants de Porte Océane osaient emprunter cette voie. On disait qu'elle jetait le mauvais sort. La camionnette noire, plus proche du corbillard que d'un transport en commun avait abordé une des artères principales de Porte Océane. Elle roulait vite. Nous passâmes devant le marché qui grouillait déjà de monde. Nous arrivions au niveau de la résidence du gouverneur lorsque le chauffeur emprunta une rue bordée de manguiers et de flamboyants. La voie était pleine de monde. La foule se déchaîna dès notre apparition. Des « Vive Monchon » s'élevaient de tous côtés. Le conducteur déclencha les sirènes, le véhicule circulait au pas pendant que les agents de police essayaient de dégager le passage. Mètre après mètre, la fourgonnette nous mena dans l'enceinte du parquet. Le portail se referma derrière nous.

A notre entrée dans la salle d'audience, il y eut une vague de murmures. Je reconnus dans le public l'épouse de Monchon et sa famille. Les bancs grinçaient, les raclements de gorge préparaient le silence. Nous étions entrés les uns derrière les autres dans le box des accusés. Monchon fut placé au centre du groupe. Deux agents l'encadraient. Auprès de l'un d'eux Halouma avait pris place. J'étais installé au premier rang dans l'un des coins du box. Maître Almamy fit un signe amical à Monchon. Quant

à moi, je ne parvins pas à reconnaître mon avocat, je ne l'avais rencontré qu'une fois, quelques mois plus tôt. Pendant que je cherchais des visages connus dans la foule, une voix annonça : « Messieurs, la Cour. » Un grondement de pieds et de chaises répondit à cette annonce. Le président entra dans la salle d'audience, suivi de ses deux assesseurs et du procureur général. J'étais d'abord émerveillé par les robes de laine rouge, aux manches larges, aux revers de soie, et à l'épitoge bordée d'hermine des magistrats, mais soudain un sentiment de gêne me prit, j'eus l'impression que ces vêtements avaient été teints dans le sang. Le spectre de la mort m'apparut, menaçant.

Dès le début de la session, les incidents se multiplièrent. Maître Almamy, défenseur de Monchon, dénonça les vices de procédure. Il récusait quelques jurés. Le président, d'abord étonné, s'indigna, puis fit savoir au défenseur que le tirage au sort avait été fait en sa présence, il aurait pu se manifester plus tôt. Le procureur général se déchaîna encore pendant quelques minutes, rappelait que sous la foi du serment, les membres du jury s'étaient engagés à respecter les principes du pouvoir judiciaire. Maître Almamy, quelque peu ironique, répliqua que beaucoup d'hommes et de femmes, bien qu'unis par les liens sacrés du mariage en enfreignent parfois les impératifs moraux et religieux. Cette remarque fit rire le public. Les seuls qui faisaient grise mine étaient comme on pouvait s'y attendre le procureur général, Kerke et Figueira.

— Vous nous faites perdre du temps. La requête est rejetée, dit le président.

— Il aurait mieux valu constituer une cour sommaire, car je ne vois plus ce que j'ai à faire ici, protesta l'avocat.

— La session est conforme au code pénal, intervint le procureur général.

— Je regrette, elle est conforme à la loi du lynch, si ce n'est des pogroms, nous savons ce que cela donne.

On vida le public, on nous renvoya dans les antichambres barricadées pendant que la cour, les jurés et les avocats des deux parties allaient se concerter. A notre retour dans la salle d'audience, plusieurs des jurés titulaires avaient été remplacés par

des suppléants. Pendant toute une partie de l'après-midi le président lut l'acte d'accusation. A mesure que le temps passait et que j'écoutais l'énumération des chefs d'inculpation, j'avais l'insupportable impression d'être l'un des hommes les plus abjects de la terre. Cependant, je ne parvenais pas à me sentir coupable. D'incident en incident, il fallut attendre la deuxième audience pour nous entendre demander : « Coupable ou non coupable. » « Non coupable », avions-nous répondu. Il est vrai que les raisons qui nous poussaient à plaider notre innocence étaient différentes : Halouma prétendait avoir obéi malgré lui à Monchon, ses acolytes s'intitulaient « chômeurs ». Ils déclaraient avoir agi par désespoir de pauvres hères et qu'ils n'avaient fait que respecter les conditions imposées par leur employeur. Le président fit remarquer l'absurdité de leur réponse.

Lorsque vint mon tour, je me mis debout, les jambes endolories, le corps en sueur, vidé. On me fit dire mon nom, mon âge, lieu de naissance, noms et prénoms de mes parents, de ma femme et de mon enfant. C'est à peine si on ne me demanda pas comment je faisais l'amour avec ma femme. Je déclarai que je plaidais « non coupable ». Je repris ma place. Puis ce fut le tour de Monchon. Il avait commencé par évoquer l'illégalité de son arrestation. On lui intima l'ordre de ne répondre qu'aux questions du président de la cour.

— Coupable ou non coupable ?

— Non coupable, répondit Monchon.

A ce moment quelqu'un cria dans la salle : « Il dit la vérité, arrêtez Baré Koulé, le seul coupable. » Des murmures, puis des chants favorables à Monchon perturbèrent l'atmosphère déjà insoutenable du prétoire. Le président martelait son pupitre, réclamant le silence. Les perturbateurs furent exclus. Maître Almamy en profita pour exiger une instruction en bonne et due forme contre Baré Koulé. Il disait n'avoir aucune illusion sur la prise en considération de sa requête. Elle fut en effet rejetée.

A la troisième audience, Baré Koulé vint déposer comme témoin de la partie civile. Parlant de Halouma qu'il avait blessé d'un coup de fusil lors des incidents, il prétendit n'avoir agi qu'en état de légitime défense, et qu'après réflexion il n'en voulait à

aucun des accusés. Emphatique, il avait ajouté : « Ces pauvres déracinés des campagnes, humiliés et écorchés par la vie, ne cherchent qu'à survivre. Ils sont souvent prêts à accepter n'importe quelle sale besogne. » Le président reniflait. Il demanda si à la place des accusés il aurait accepté de « telles besognes ». Il y eut un silence. Baré Koulé s'appuya sur la barre des témoins comme s'il tentait de reprendre son souffle. Il leva la tête, l'air digne.

— A leur place, je crois que j'aurais été tenté, mais je ne suis pas à leur place.

Maître Almamy intervint :

— Interrogez donc Monsieur Baré Koulé sur son passé d'escroc, de mouchard, de failli, de contrebandier. Comment au lendemain de la guerre il a été engagé comme chef de service des matériels de transport de la Corporation fruitière des planteurs, et comment il a pu créer une société de transports en commun.

Les protestations du témoin se perdirent dans le tumulte. Une voix émergea : « Baré Koulé, répugnant valet des corporations ! » Maître Almamy, servi par les clameurs défavorables du public à l'égard du témoin, déclara sur un ton ironique :

— L'honorable Baré Koulé est mal placé pour déposer dans ce prétoire, c'est lui qui devrait être à la place de mon client. Heureusement pour lui, il a des relations qui sont même prêtes à faire assassiner ses adversaires pour lui ouvrir le chemin du pouvoir !

— Je ne permettrai pas ! cria Baré Koulé.

— Maître, personne ne vous empêche de défendre votre client, mais vous n'avez pas le droit de porter des jugements sur la moralité du témoin, intervint le procureur.

— Il est libre de me faire un procès en diffamation. Messieurs les jurés apprécieront !

Le public, d'abord médusé par l'intervention du défenseur, éclata de rire, lorsque Baré Koulé suant, s'écria :

— Mais enfin, qu'est-ce que cet avocat me veut ? Je fais ce qu'on m'a demandé de faire... enfin je veux dire que...

— Qui vous a demandé de vous acharner sur mon client ?

Qui vous a ordonné de faire votre sale besogne ? Qui vous protège, paye vos campagnes électorales et vos tueurs ? Il est vrai que les monopoles financiers entreront dans leurs frais après l'indépendance.

Baré Koulé désespéré regardait à droite et à gauche. Il sortit son mouchoir et s'épongea le front. Avant qu'il ait pu mettre de l'ordre dans son esprit, l'avocat en profita pour asséner :

— Racontez donc que vous êtes soutenu pour perdre Monchon. Parlez-nous du syndicat bidon, le Parti Social de l'Espoir, que vous dirigez depuis deux ans. Racontez que vos maîtres vous ont fabriqué pour garantir leurs intérêts après l'indépendance. Les jurés seront intéressés par vos déclarations. Dites surtout que les corporations financent le Parti Social de l'Espoir que vous avez créé et auquel les indigènes adhèrent pour avoir une chance de travailler aux conditions imposées par les employeurs. Nous constatons que l'arrestation de Monchon vous sert au plus haut point.

Pendant que Maître Almamy attaquait le témoin, le président martelait le pupitre avec rage. De son côté le procureur général intervenait énergiquement pour mettre fin aux propos du défenseur. Maître Almamy s'était approché des jurés pour mieux se faire entendre. Soudain une voix aiguë s'éleva dans le public :

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Pourquoi ne les a-t-on pas tous laissés dans leur jungle ? Tas de macaques !

Un silence pesant succéda au tumulte. Maître Almamy, d'abord surpris, jeta un regard sur le public, puis sur la cour. Le silence persistait. L'avocat général lui-même, embarrassé, avait croisé les bras et regardait le président de la cour. L'avocat haussa les épaules et relança l'audience, d'une voix cassée :

— Chacun a ses opinions, Monsieur.

Maître Almamy, servi par l'incident qui venait d'embarrasser la cour et le jury, en profita pour critiquer violemment les oppressions sociales, politiques, idéologiques... Le président tenta de le freiner :

— Maître, nous ne sommes pas à Hyde Park, ni à la tribune du Palais des Nations ! La cour rendra une justice équitable.

— Une justice équitable, après le renvoi d'un juge d'instruc-

tion civil qui, après plusieurs mois d'investigations, avait abouti à un non-lieu. Je voudrais que le procureur de la République me fasse comprendre les raisons qui ont permis de choisir des juges d'instruction militaires pour mener la seconde instruction de ce procès. Je ne vois aucune relation entre la conclusion du magistrat civil et celle des militaires...

— Ne faisons pas de procès d'intention, intervint l'avocat général.

Le public devenait de plus en plus bruyant. Les jurés s'indignaient, doutaient, sympathisaient, désapprouvaient, tenaient des conciliabules. L'un d'eux demanda la parole. Il annonça n'être plus en mesure de faire partie du jury.

Après cette première défection, d'autres jurés se levèrent pour exprimer leur désapprobation. De démission en démission, il n'y eut bientôt plus que le tiers de l'effectif du jury dans le box. Le procureur général fit venir Kerke et Figueira à la barre pour effacer le doute et convaincre les jurés. Les deux officiers, sous la foi du serment, déclarèrent avoir mené l'instruction d'une manière objective, démunie de toute partialité. Vaine tentative, le jury demeura sur sa position. Infatigable, Maître Almamy dénonçait les vices de forme de l'instruction, la détention préventive abusive, imposée à son client, les sévices, les contraintes qui avaient accompagné les interrogatoires. Parlant de moi, il dit que « je n'avais jamais cessé de clamer l'innocence de Monchon ». On lui demanda des preuves. Il exhiba des dizaines de lettres anonymes qui dénonçaient Baré Koulé comme l'instigateur de la « folie des marchés ». Des gens criaient dans la salle, chahutant Baré Koulé. Après en avoir pris connaissance, le président transmet les lettres, les unes après les autres, à ses assesseurs, non sans faire remarquer à Maître Almamy qu'au regard de la loi, les preuves fournies n'avaient aucune valeur juridique. Maître Almamy, toujours obstiné, demanda l'audition d'un témoin de première importance. La requête fut accordée. On appela le témoin en question, c'était le directeur de la police.

Le commissaire Sept-Saint Siss entra dans le prétoire, se présenta à la barre, jura de « dire la vérité, rien que la vérité ». Maître Almamy interrogea le témoin.

— Commissaire, je n'ignore pas votre programme déjà chargé, mais pourriez-vous nous exposer les circonstances de l'arrestation de Monchon ? Quelle fut votre réaction, lorsqu'un des accusés désigna Monchon comme le responsable des incidents ?

— J'ai dit « Pas de bêtises, surtout pas Monchon ».

— Comment ? Veuillez m'excuser, je n'ai pas entendu.

— « Pas de bêtises, surtout pas Monchon », j'avais dit...

— Commissaire, pour avoir une telle réaction, il vous fallait une très grande estime pour l'accusé. Une grande connaissance de ses moyens d'action. Vous serait-il possible de nous expliquer vos relations avec Monchon ?

— Des moins normales...

— Ah ? continuez commissaire.

— Les troubles sociaux des Marigots du Sud ont toujours été provoqués par monsieur Monchon, mais ils n'ont jamais dépassé le stade des manifestations bruyantes et des revendications allant jusqu'aux grèves...

— Mon client refusait-il le dialogue avec les autorités ?

— Jamais, enfin, il le recherchait au contraire et savait se faire comprendre.

— Quelles étaient ses relations avec les autorités et les employeurs ?

— Je l'ignore. Mais elles n'étaient pas des plus rassurantes pour la tranquillité du pays.

— Les employeurs ont-ils proféré des menaces contre lui ? N'y a-t-il pas actuellement aux travaux forcés un condamné qui avait failli assassiner Monchon ? Pour qui travaillait-il ?

— Je ne suis pas juge d'instruction. Je me suis contenté de le faire arrêter.

— Vous avez raison. Mais il a été prouvé que cet homme, accusé de tentative d'assassinat sur la personne de mon client, avait été armé et payé par une des corporations.

— On l'a dit.

— Commissaire, depuis combien de temps vivez-vous dans ce territoire ?

— Un quart de siècle et j'aime ce pays. Je n'y admettrai pas de troubles tant que je serai à la tête de la police.

— Et pourtant, malgré les incidents sanglants, votre première réaction fut : « Pas de bêtises, surtout pas Monchon. » Vous lui avez manifesté la plus grande confiance qu'un homme puisse accorder à un autre. Car Monchon a une conscience trop élevée de l'avenir de son pays pour le livrer à la colère des manifestants et des miséreux qui peuplent les Marigots du Sud. Ce procès n'a aucun fondement délictueux, sinon celui de la vengeance de quelques honorables personnes qui ne pardonnent pas à mon client d'avoir porté atteinte à leurs intérêts. En exigeant des garanties sociales, Monchon est devenu gibier. En défiant les coups bas et en arrachant des droits pour les travailleurs indigènes, il a fait sonner son propre glas. Il fallait dès lors qu'il disparaisse, qu'il devienne charogne, afin que les hyènes s'en régalent.

— Objection ! Je demande à Maître Almamy de mettre fin à ses injures.

— Requête accordée, approuva le président.

— Je m'incline. Il y a des choses qu'on ne doit pas dire. La liberté nous en fait défaut. Il est vrai que les entreprises des Marigots du Sud, n'affectent que douze pour cent de leurs frais à leur poste « personnel » du compte exploitation générale, alors que toute entreprise métropolitaine, digne de ce nom, y affecte trente-cinq pour cent environ. C'est une source de revenus supplémentaire si importante qu'elle vaut bien un assassinat...

— Objection !

En vain, le procureur général s'acharna-t-il à détruire l'effet produit par la défense, le courant ne passait plus. En outre, les choses se compliquèrent de minute en minute. Le bâtonnier de l'ordre des avocats, en accord avec ses collègues, avait demandé une troisième instruction du dossier par un magistrat civil. Devant la réticence de la cour, les avocats décidèrent d'unir leurs efforts pour soutenir Maître Almamy et Monchon. Il fallut attendre le deuxième jour après cette requête pour que le président prononce le renvoi de l'audience à une session ultérieure. Les dossiers furent confiés à un juge d'instruction civil, promu d'office par le gouverneur des Marigots du Sud.

Pendant que les juges, les avocats et les autorités se décidaient sur notre sort, Baré Koulé, offensé par les attaques de Maître Almamy, mettait en branle ses partisans et ses milices à Porte Océane.

Pendant que la fourgonnette de la police nous ramenait vers la prison, je pensais aux dernières phrases de Maître Almamy : « Je sens avec effroi que le gouvernement territorial et les corporations sont en train de jouer un jeu dangereux en laissant la voie libre à Baré Koulé, l'un des êtres les plus ambitieux, les plus arrivistes, les plus opportunistes et peut-être les plus cruels que j'aie jamais vus. Vous regretterez votre choix. »

Aussi paradoxal que ce soit, les rues étaient vides pendant toute une partie du parcours. La camionnette cellulaire roulait à vive allure. Nous venions d'aborder l'avenue qui longe l'enceinte des chemins de fer lorsque soudain des centaines de manifestants sautèrent la palissade, faisant irruption dans la rue comme des moustiques au crépuscule. Le chauffeur, surpris, freina. A peine le véhicule avait-il ralenti que des manifestants s'y agrippèrent. La masse déferlait dans l'avenue. Bientôt, le conducteur, pour éviter le risque d'écraser des dizaines de manifestants, s'arrêta. Des cailloux martelaient la fourgonnette, des mains fébriles s'acharnaient à ouvrir les portières, alors que d'autres faisaient tanguer le véhicule. Le brigadier de police cria au chauffeur : « Démarrez, écrasez et passez ! » Le conducteur, hésitant, pétri de peur, murmura : « Je ne peux pas. » Le brigadier fou de rage : « Si tu ne démarres pas, je t'entre dedans, nom de Dieu ! » Le chauffeur obéit, passa en première vitesse, le camion, phares allumés, sirènes hurlantes, se fraya une route.

Derrière nous, la foule se mit en branle, nous poursuivait. La camionnette évita le marché de Porte Océane, prit la corniche, fit des détours avant d'arriver à l'entrée de la prison. Les manifestants nous y attendaient. Contrairement à notre premier arrêt, les gendarmes, les policiers, les soldats étaient en place. Les cris « Vive Monchon » et « A mort, Monchon » s'entrechoquaient. Soudain la foule fit une brèche dans le barrage du service d'ordre, une masse hétéroclite composée de partisans de Baré Koulé et de Monchon forma un mélange détonant. En quel-

ques secondes, le camion fut éventré, des mains nous tirèrent du camion cellulaire, Halouma fut le premier à sortir du véhicule pendant que ses acolytes lui emboîtaient le pas. Décontenancé je regardai Monchon, jetai un coup d'œil sur les gardes qui tiraient en l'air. Il fallut descendre. La foule s'acharnait à renverser le véhicule, pendant que le service d'ordre jouait de la matraque et de la crosse de fusil. A peine nos pieds avaient-ils touché le sol, que Monchon s'effondra. Un manifestant l'avait frappé avec une planche cloutée. Comme si le geste avait été longuement prémédité, un groupe tenta de couvrir l'assassin. J'avais eu le temps de l'agripper au moment où il s'apprêtait à s'enfuir. Soudain des coups s'abattirent sur moi. Un coup violent dans le dos me fit lâcher prise, je m'écroulai. Quand je me réveillai à l'hôpital, on m'apprit que Monchon était mort.

Il me fallut de longs mois d'hôpital pour recouvrer la santé. Pendant ce temps, Maître Almamy, Mellé Houré, Benn Na et Malekê défendaient la mémoire de la victime. A titre posthume, le tribunal se prononça sur un non-lieu. Baré Koulé ne fut jamais inquiété par les autorités. ....

... Mon passé, pendant un moment, s'était fait présent. Le paysage défilait toujours. La nuit se terminait. Déjà l'aube revenait avec ses premières clartés. Au ciel, l'étoile du matin brillait toujours. Je pensais encore à la « folie des marchés », et puis je murmurais « J'ai eu de la chance. » Déjà le train entraît en gare. Je retrouvais les lieux familiers où j'avais souffert, mais qui par la force des choses étaient devenus une partie de moi-même : mon univers. Je pensais à ma petite Toumbie Di, à son regard candide. Je revis l'image d'Amiatou me suppliant de me justifier... Le train s'était arrêté et mes souvenirs aussi. Il fallait que je pense à une nouvelle vie. Quand je sortis de la gare, je ne disposais plus d'assez de temps pour rentrer chez moi. Je devais me rendre immédiatement à mon travail.

\*  
\* \*

Des mois avaient passé depuis mon retour de Hindouya. J'avais refait ma vie. Ce matin-là, nous attendions des bateaux

annoncés depuis plusieurs jours. Comme d'habitude, depuis que je m'occupais de la surveillance de l'entrepôt de l'entreprise Perlagi, j'avais recruté quelques journaliers pour compléter l'effectif permanent du personnel de notre service de manutention. Je venais de terminer l'embauche lorsqu'un responsable de la Corporation fruitière des Marigots du Sud arriva à toute vitesse à l'entrée du port. A peine était-il descendu de voiture qu'il fit installer une table à la porte d'accès aux quais. Un registre ouvert devant lui, il sortit un sifflet pour annoncer sa présence. Des travailleurs affluèrent de tous côtés, secouant le sommeil. Il annonça son intention d'engager quelques centaines de manœuvres pour le chargement du fret de la Corporation fruitière. « A nos conditions, comme d'habitude » se dépêcha-t-il d'ajouter.

Un front compact s'était formé devant la table, empêchant quiconque de s'approcher. Derrière le barrage composé de meneurs (je devais l'apprendre plus tard), une masse de figures anémiques guettait, prête à arracher un lambeau de travail. L'employeur, excédé par le mutisme des gêneurs, demanda :

— Vous vous décidez, oui ou non ?

— Nous voulons savoir ce que vous entendez par « à nos conditions, comme d'habitude ? », dit un colosse qui se trouvait devant lui.

— Ne jouez pas au plus malin... Donnez votre nom ou décampez !

— Patron, vous avez le droit pour vous, mais nous, nous ne décamperons pas !

— Que voulez-vous ?

— Connaître vos conditions.

— Comme d'habitude, ai-je dit. A prendre ou à laisser.

— Eh bien, patron, c'est à laisser !

— Mais dis donc, Mammouth, pour qui te prends-tu ?

— Pour un être humain, patron.

L'employeur énervé fit appel à des agents de police qui s'amenèrent et voulurent s'emparer du « Mammouth ». Un groupe de jeunes, bien décidés, mirent les agents en garde : « Vous pouvez arrêter notre frère, mais vous coucherez à l'hôpital pen-

dant ce mois-ci et ceux à venir ! » Soudain dégonflés, les policiers firent savoir à l'employeur qu'ils n'étaient pas habilités à intervenir tant que l'ordre régnerait. Puis ils s'éloignèrent sur la pointe des pieds. Le représentant de la Corporation allumait cigarette sur cigarette. Le « Mammouth », émergeant de la fumée, demanda, l'air décidé :

— Patron, vous n'avez toujours pas énuméré vos nouvelles conditions. Nous exigeons qu'elles soient conformes aux articles du code du travail.

— Exiger, exiger ! Depuis quand avez-vous quelque chose à exiger ? Je n'ai que foutre de votre prétendu code du travail.

— Eh bien, patron, chargez vous-même les marchandises. Pendant des années, le Club des travailleurs a lutté pour obtenir un code du travail. Nous l'avons eu, mais vous en avez envoyé le texte aux chiottes. Mais nous, nous en avons gardé copie et voulons qu'il soit intégralement appliqué au moins une fois avant l'indépendance.

— Vous voulez tous aller en prison ?

— Si ça vous chante, mais les bateaux s'en iront à vide, patron.

— Vos propos vous coûteront cher, je représente la Corporation fruitière.

— Au point où nous en sommes, nous pouvons dire aussi que nous représentons la misère, patron. Si pas de code, pas de travail, le reste c'est kif-kif. Nous préférons crever de repos forcé que de travail de force mal rémunéré et sans lendemain.

— On est tout de même pas des zèbres, dit un jeune travailleur.

— Quand vous aurez terminé vos palabres, nous commencerons le recrutement, tas de sauvages !

Pour toute réponse, le « Mammouth » entonna le chant de ralliement des membres du Club des Travailleurs, bientôt ce fut la foule qui le relaya. Il me semblait que désormais les choses n'allaient plus jamais être comme avant. Je chantais comme eux :

*J'enrage de subir la vie de créature*

*J'enrage de vivre dans la dépendance imposée*

*Je tonne contre l'essorage de mon être épuisé  
Je tonne de voir mon âge s'essouffler dans ma jeunesse  
J'enrage de ne voir que la mort comme seule libération  
J'enrage contre les puissances qui m'étouffent  
Je tonne de ne connaître que les affres de la souffrance  
Je tonne contre ma vie d'esclave  
Je veux ma part de justice, ma part d'espoir  
J'arracherai mon droit d'être un homme libre  
J'arracherai mon droit à une existence décente !*

Réalisant son impuissance devant la résistance des travailleurs, le délégué de la Corporation fruitière, violet de colère, s'arracha de sa chaise en grommelant : « Vous le regretterez ! » Il traversa la foule et monta dans sa voiture.

— Beau-Temps, il faut qu'on avertisse le docteur Maleké et les autres responsables que la première phase a été menée à bien, dit le « Mammouth ».

— Langue-de-Vipère peut s'en charger...

— Vous n'y pensez pas, moi je reste ici, avec vous ! refusa ce dernier.

— Et toi, Didi, tu te dévoues ? Ce petit idiot de Langue-de-Vipère n'est décidément pas sortable.

Pendant que Didi se rendait au siège du « Club », les nommés Atan-le-Mammouth, Beau-Temps et Langue-de-Vipère començaient à haranguer les grévistes-malgré-eux. Je les quittai, en compagnie de mes recrues, pour rejoindre l'entrepôt. Déjà les bateaux faisaient leurs ultimes manœuvres d'accostage.

Ce soir-là je ne rentrai pas chez moi après mon travail. Je me rendis directement au Club des Travailleurs d'où je partis pour prendre part à un piquet de grève. Pendant que j'attendais devant la Corporation fruitière, je sentais revivre en moi ce sentiment de liberté que j'avais éprouvé parfois lorsque je vivotais au jour le jour. Pour une nuit, j'avais élu domicile dans la rue. Cela me faisait une drôle d'impression de renouer avec mon ancienne vie, de dormir le ventre vide, de sentir la faim, de me rappeler que rien n'est jamais complètement acquis. Autour de moi, des conversations se poursuivaient à bâtons rompus.

Au lever du jour, Malekê, Mellé Houré et Benn Na avaient été reçus au siège de la Corporation fruitière. La foule des travailleurs attendait impatiemment la fin des pourparlers. Pour les membres du Club, le souhait était de bénéficier de possibilités d'emplois moyennement rémunérés, mais surtout permanents avant et après l'indépendance. Malheureusement bien des espoirs furent déçus, la Corporation fruitière, comme d'habitude, imposa sa décision de ne recruter que des journaliers. Ce fut un dialogue de sourds.

Ce qui m'ennuyait, c'est que je n'arrivais pas à me faire une idée exacte de la portée réelle du conflit qui opposait le Club à la Corporation. La matinée était déjà très avancée lorsque les sirènes des bateaux se manifestèrent pour la première fois. Tout de suite après l'avertissement des cargos, les employeurs ouvrirent les portes. Par haut-parleur, ils annoncèrent la décision du conseil d'administration de renouer les pourparlers avec l'engagement d'accepter la plupart des conditions imposées par le Club des Travailleurs. Une ovation salua cette nouvelle.

Sceptiques, les dirigeants du Club demandèrent des contrats de travail d'un an au moins pour chaque travailleur que la Corporation fruitière se proposait d'engager.

« Impossible, impossible ! Si c'est ainsi nous ferons appel aux membres du Parti Social de l'Espoir, ils sont dignes eux ! clama l'un des directeurs de la Corporation fruitière.

— Nous ne nous laisserons pas faire, nous ne sommes pas des zèbres, les gars !... cria Langue-de-Vipère à la foule.

— Silence, silence, écoutez ! »

Il était trop tard, quelques minutes avaient suffi pour faire éclater l'atmosphère orageuse qui régnait depuis la veille. Mellé Houré et Benn Na tentèrent de freiner la montée de la violence, mais déjà Atan-le-Mammouth entraînait une partie des grévistes dans les locaux de la Corporation, pendant que d'autres groupes enrégés se dirigeaient vers le port.

Je ne me l'explique pas encore, mais lorsque je repris conscience des réalités, je ressentais les brûlures des rayons du soleil sur une blessure. Je tentai de me dégager de la cohue, mais j'étais entraîné malgré moi, la masse me drainait vers le port. Derrière

nous le siège central de la Corporation fruitière flambait. Au port, les partisans du Club des Travailleurs se bagarraient avec les milices de Baré Koulé. Après avoir reçu plusieurs coups sans rien comprendre à ma situation, je me mis à en rendre autant que je pouvais, peu importait qui les recevait, je ne connaissais personne dans la foule. Je frappais comme un forcené, tout en me demandant : « Qu'est-ce que je fiche ici, mon Dieu ? » Les salves claquèrent dans la foule en furie. Je compris soudain la gravité de la situation où je m'étais fourré. En un éclair de lucidité, mon regard se porta sur un baobab. Je me frayai un passage. Les images de ma famille flottaient dans ma tête, je ne voulais pas mourir bêtement. Jouant du poing et du coude, je réussis à rejoindre l'arbre. J'avais repéré un énorme creux où se réfugiaient les chômeurs du port lorsqu'il pleuvait, ce creux me fut salvateur, personne n'avait songé à s'y terrorer. D'un bond, je m'y jetai et m'y accrochai comme une bête traquée.

Autour de moi, les gens couraient, se piétinaient, tournaient en rond. Partout où la marée se dirigeait, des soldats, des gendarmes, des policiers la stoppaient, la canalisait. Je récitais les versets des livres sacrés, j'implorais Dieu. Pour finir, ma phrase-crédô effaça les autres mots de l'espoir : « Dieu l'a voulu. »

Du sang ruisselait sur ma figure. J'avais mal. « Qu'est-ce que je fiche ici ? » me demandai-je encore. Une voix mit fin à ma question, car j'entendis comme dans un cauchemar : « Sors de là. » Je levai les yeux, je voyais flou. Je croyais rêver... Un bras me saisit et m'extirpa de ma cachette. Autour de moi, la terre semblait bouger, ma tête tournait. Avec mes mains j'essayais d'arrêter mon sang qui coulait, coulait. On me fourra sans ménagement dans un camion militaire.

Nous étions nombreux, des centaines de manifestants parqués sur un terrain vague. Mes voisins prétendaient qu'il y en avait des milliers. Peu m'importait, j'étais habité par la peur, la panique de perdre mon travail. Des infirmiers de la Croix-Rouge soignaient les blessés. On mit un sparadrap sur ma plaie. La déchirure n'était pas grave, je remerciai Dieu. On m'interrogea, je répondais à tout moment : « Je travaille au port, dans

les entrepôts ; ma présence sur les lieux des troubles était accidentelle. »

J'ignore pourquoi on me crut. Peut-être y avait-il trop de monde pour la capacité des prisons des Marigots du Sud ? Sans savoir pourquoi, je fus libéré avec beaucoup d'autres de mes compagnons. J'avais cru au père Noël en pensant que tous les manifestants avaient été relâchés, car à peine sorti du camp, Atan nous annonça que de nombreux camarades sans travail avaient été retenus et qu'ils devaient être acheminés vers l'hinterland dans des trains de marchandises.

Nous n'avions pas eu le temps de reprendre notre souffle que déjà Malekê et ses compagnons nous entraînaient vers un nouveau coupe-gorge. En désespoir de cause je me laissais emmener. Nous courions vers la gare ; on chargeait les premiers groupes de chômeurs dans des wagons à bestiaux. Cela me fit mal, j'eus un serrement de cœur en pensant qu'un an plus tôt j'aurais pu être du nombre. A peine étions-nous arrivés que des troupes de police et de gendarmerie nous obligèrent à battre en retraite. Déjà nos guides nous entraînaient vers la sortie de la ville. Nous longions les rails, disposant de grosses branches en travers des voies. Au bout de quelques kilomètres, les meneurs de la horde nous ordonnèrent de nous coucher. Je ne pus m'empêcher de protester : « J'ai une famille à charge ! Rien n'est plus obstiné qu'un misérable : nos camarades reviendront en ville de toute façon. Pourquoi prendre des risques ? Ils reviendront à Porte Océane, j'en sais quelque chose ! La misère est créatrice de rêves. » Rien n'y fit. Je fus mis au pilori et j'entendis crier mes compagnons : « Nous sommes là pour mourir avec le docteur Malekê. » Je me couchai donc sur les rails. « Quelle boucherie cela va faire ! » me disais-je et la même question sans réponse me hantait : « Qu'est-ce que je fiche ici, mon Dieu ? »

Les rails grondaient, le train arrivait. J'ouvris les yeux, le soleil m'éblouissait. Je priais, regardais pour une dernière fois le ciel d'un bleu implacable, pensais aux miens, à ma vie. Soudain je me demandais : « Mourir pour quoi ? Parce que Malekê-le-fou l'a ordonné ? Parce que la foule m'y oblige ? » Je n'attendis pas la réponse, je me levai promptement et me mis à fuir.

Atan-le-Mammouth me poursuivait, je courais vite. Il prit un bâton et me le lança dans les jambes. Je me retrouvai ventre-à-terre. Dans mon oreille, on criait : « Lâche. » Je n'avais pas le cœur à contester un tel point de vue.

De nouveau j'étais sur les rails, mais je n'étais plus libre de mes actes : on me condamnait à mourir pour « la liberté ». C'était le dernier de mes soucis. Je pensais à ma vie qui allait cesser, à ma femme chérie que je ne tiendrais plus dans mes bras, à ce corps que je ne caresserais plus, je regrettais les enfants que je comptais avoir et que je n'aurais pas. Je détestais la foule et sa folie. Je haïssais les libérateurs abusifs et cruels. Lorsque j'entendis le sifflement du train, je retins ma respiration. Le bruit du convoi devenait menaçant. Déjà je me vidais de mon âme, je n'avais désormais ni présent, ni avenir. « Mon pauvre Bohi Di, pourquoi es-tu né ? » Et la mort ne vint pas, le train s'était arrêté.

Les exclus sautaient des wagons, prenaient la fuite. Malekê criait : « Partez, partez ! » Je fuyais vers la maison. J'allais de l'avant comme un animal sauvage, traqué par le feu de brousse.

Au lendemain des événements de la Corporation fruitière, j'avais repris mon travail dès le lever du jour. Vers le milieu de la matinée, un planton vint m'appeler : « Le patron veut te voir. » J'étais surpris de me retrouver avec plusieurs de mes camarades du Club des Travailleurs. Nous ignorions tous les intentions de notre patron. Contrairement à son habitude, il nous fit attendre pendant de longues heures avant de nous recevoir. Nous ne fûmes pas moins inquiets lorsque, vers midi, nous vîmes Mellé Houré et Benn Na sortir du bureau directorial. Ils nous saluèrent au passage, ils semblaient contrariés.

— Tu crois que ?... enfin espérons que nous garderons notre place, me dit un compagnon.

— Dans ce pays rien ne me surprendra plus, me contentai-je de répondre.

Bientôt le premier camarade fut introduit auprès du directeur, nous ne le vîmes pas revenir. Lorsqu'une dizaine d'ouvriers et manœuvres suivirent et qu'aucun ne rejoignit la salle d'attente,

toutes les hypothèses, optimistes comme pessimistes, se chevauchèrent dans nos têtes. J'étais en train de parler lorsque j'entendis mon nom. Tremblant je m'avançai vers la porte. Je tapai doucement, à peine si j'entendais moi-même le signal. Je n'osais pas franchir le seuil. Mais la porte s'ouvrit soudain, Monsieur Perlagi était debout devant moi.

— Entre donc, Bohi Di, me dit-il.

Je le suivis dans le bureau. Je me demandais pendant un instant par quelle porte j'allais sortir lorsqu'il me dit :

— Je suis ennuyé pour vous tous.

— Que puis-je faire pour vous, patron ? demandai-je instinctivement.

Monsieur Perlagi n'entendit pas ma question. Il était visiblement préoccupé. Il me demanda :

— Qu'est-ce qui vous a pris l'autre jour de vous mêler à la manifestation des grévistes de la Corporation fruitière ?

— C'était un hasard... au départ du moins, patron.

— Hasard ? Tu as été fiché par la police lors de la rafle.

— Oui, mais comme d'autres travailleurs j'ai été relâché. Seuls les chômeurs ont été retenus par la police.

— Ne tournons pas autour du pot. Voilà, j'ai rencontré ce matin les dirigeants du Club des Travailleurs, ils vous expliqueront tout le détail de l'affaire. Je ne peux plus vous garder.

— Plus me garder ? Je ne comprends pas, veuillez m'excuser...

— Vous étiez une trentaine au moins de mon entreprise qui avez été pris dans la rafle.

— Je ne comprends pas, Monsieur, depuis que je suis chez vous, j'ai toujours bien travaillé. Vous êtes content de mes résultats...

— Hélas, Bohi Di, les événements m'y obligent. Plus tard, lorsque la situation s'éclaircira, je pourrai peut-être te reprendre. En attendant je ne puis jouer avec la vie de mon entreprise. C'est compliqué tout ça...

Je n'entendais plus rien. Le spectre du chômage m'obsédait déjà. Je ne me rappelle plus dans quelles conditions j'avais quitté mon employeur, ni comment j'avais empoché mon salaire et le montant de mon mois de préavis, encore moins le certificat élo-

gieux que m'avait fait la direction. Une question m'obsédait :  
« Que vais-je devenir ? »

Vers la fin de l'après-midi, comme un somnambule, je traînais encore autour des bâtiments de mon ancien lieu de travail. Plus rien ne m'intéressait, je n'arrivais pas à réaliser que j'avais perdu mon gagne-pain. Quelques mois plus tôt, en allant à Hindouya, je vivais encore ma chance, une chance qui me semblait alors méritée et continue. J'étais loin de penser que les forces du mal n'avaient fait que m'accorder une courte trêve. Il faut tout de même que je vive, moi aussi, ne cessais-je de me dire.

La journée de travail prenait fin. Par groupes, mes anciens camarades sortaient du chantier. Assis au bord du trottoir je les regardais passer. Quelques-uns parmi eux me saluaient, d'autres détournaient la tête en m'apercevant. Je ne revis aucun des hommes qui avaient été convoqués en même temps que moi pendant la matinée, pourtant je ne parvenais pas à croire à mon exclusion définitive. Je me persuadais vainement que ce ne pouvait être qu'une simple suspension.

— Du courage, Bohi Di, du courage. Tu verras nous nous débrouillerons.

— Mais je reprends mon travail ce soir, service de nuit, dis-je machinalement à Mihi Fan qui venait de se manifester. Tu sais une suspension prend vite fin. Monsieur Perlagi ne peut me renvoyer de son entreprise. Je suis un bon ouvrier.

Mihi Fan avait le regard triste malgré ses efforts pour se montrer aussi optimiste que moi. Il se contenta de me dire :

— J'aurais voulu être avec toi à la manifestation, crois-moi, mais que veux-tu, ces choses-là ne m'intéressent pas et puis ma santé n'est pas aussi bonne que la tienne. Dieu merci, tant que je serai au travail, nous nous en sortirons.

— Ce n'est pas une solution, Mihi Fan. Ce qui m'intéresse c'est de retrouver du travail. Avec nos deux salaires cumulés, notre communauté avait déjà du mal à s'en sortir. Imagine-toi un peu ce que cela donnera avec un seul !

— A ta place, je me rendrais au Club des Travailleurs, j'y ai été déjà pour te chercher. Mellé Houré et Benn Na ont

demandé de tes nouvelles. Ce sont eux qui m'ont appris ton licenciement, enfin, Monsieur Perlagi, leur a donné une copie de la liste...

— N'annonce rien à la famille. Je m'en sortirai.

— Il le faudra bien un jour. Maintenant va au Club et ne t'inquiète pas pour Nafie, ni pour la famille. Va et bonne chance, me dit Mihi Fan, avant de me quitter.

Il faisait déjà nuit quand j'arrivai au siège du Club des Travailleurs. J'allais entrer lorsque tous phares éteints, une voiture s'arrêta devant la porte d'entrée. Je fus comme pris de panique. Un chauffeur en livrée descendit et ouvrit la portière, obséquieusement plié en deux. Un être auquel je ne m'attendais pas et que je voyais pour la première fois depuis des années en descendit. C'était Baré Koulé. Toujours d'une élégance recherchée, en quelques années il avait peu changé. Il avait toujours cette allure arrogante d'un homme satisfait de lui-même et dans ses gestes et paroles quelque chose de cynique et de cruel. On le disait riche et propriétaire de plusieurs immeubles aux Marigots du Sud, et surtout à Porte Océane. On racontait également qu'il avait raflé à bas prix, grâce à ses maîtres-chanteurs et ses milices, plusieurs propriétés incendiées.

Je ne comprenais pas ce qu'il venait faire au Club des Travailleurs à cette heure tardive. A minuit, la voiture était toujours devant la porte, la salle de réunion toujours éclairée. Il me fallut encore bien de la patience pour voir sortir enfin Baré Koulé et ses amis. A peine la voiture avait-elle démarré que je m'engouffrais dans les bureaux :

— Tiens, te voilà toi, me dit Malekê. Puisque tu as perdu ton travail chez Perlagi, nous avons décidé de t'employer à plein temps. Plus tard, nous tâcherons de te caser.

— C'est-à-dire que le Club me paiera ? demandai-je abasourdi par la nouvelle.

— Si tu étais venu au siège plus tôt, tu l'aurais su pendant l'après-midi, dit Mellé Houré.

Les événements se succédaient à une telle vitesse que je ne parvenais plus à distinguer les faits. Le matin j'étais renvoyé de

mon travail, le soir j'avais un emploi temporaire, quelques jours plus tôt cette grève de dockers, mais les bateaux avaient tout de même été chargés par les partisans de Baré Koulé et ce dernier, malgré tout ce qu'il avait fait contre les membres du Club, avait tout de même été reçu par eux. Il y avait de quoi grimper sur les murs.

Un long silence s'était installé dans le groupe. Mariam, la femme de Mellé Houré et responsable du secrétariat avait fini de retranscrire les textes sténographiés de l'entretien. Ce fut Malekê qui mit fin aux méditations en demandant à ses amis de se prononcer une fois pour toutes sur l'attitude à adopter à l'égard du Parti Social de l'Espoir et de son leader.

— Un fossé de morts et de ruines nous séparent, il n'est pas question de lui rendre la tâche facile.

— Ce qui est fait est fait, dit Mellé Houré. Dans tous les cas nous sommes mal pris. Comme la plupart des responsables des partis locaux de ce pays se sont ralliés clandestinement à Baré Koulé, il n'est pas question de former un front commun d'opposition contre l'homme des autorités publiques et des corporations. On raconte même que les portefeuilles du futur gouvernement ont déjà trouvé leurs titulaires.

— La démarche de Baré Koulé n'est qu'un alibi, il a tous les atouts en main et il le savait en arrivant.

— Alibi ou pas alibi, nous avons des centaines de chômeurs sur les bras.

— Il ne serait pas déconseillé de rencontrer Fof dès cette nuit ; nous lui exposerions le problème des travailleurs licenciés. L'armée recrute des soldats, c'est ce qu'il m'a dit...

— Que pourrait-il faire pour nous, ce jeune homme ? demanda Mellé Houré, sceptique.

Malekê répliqua d'un ton tranchant :

— Le jeune homme dont tu parles est déjà ingénieur des travaux publics et sort d'une école militaire.

— Je suis navré, ce n'était pas pour te vexer, ni pour le rabaisser, s'excusa Mellé Houré, mais s'il refuse de nous aider ?

— J'en serais étonné. J'ai déjà discuté avec lui de l'engage-

ment éventuel d'un contingent de jeunes militants du Club dans l'armée...

Ils décidèrent donc de se rendre chez le jeune officier. Suivant les indications du docteur Malekê, j'avais pris la direction de la corniche de Porte Océane pour longer la mer. Bientôt nous nous arrê tâmes devant une concession discrètement abritée derrière une palissade couverte de plantes. Tout semblait calme autour de nous. Malekê sonna au portail. Nous attendîmes pendant quelques minutes avant que les fenêtres ne s'éclairant. Je m'attendais à voir un officier bardé de médailles, jouant au supérieur ; au lieu de cela je vis un jeune homme qui ne paraissait pas son âge, il portait un polo à manches courtes sur un pantalon kaki. Je ne cessais de le regarder comme si on pouvait lire son grade d'officier sur la figure. Il devait être lieutenant, à ce que je crus comprendre.

Fof nous reçut avec simplicité. Dès notre arrivée Mellé Houré et Benn Na exposèrent les raisons de notre visite. Ils avaient parlé des inquiétudes du Club des Travailleurs au sujet du licenciement de plusieurs des membres de l'organisation. Fof écoutait et semblait attendre plus de précisions sur le but de la visite.

— Il serait nécessaire que vous m'expliquiez plus clairement vos intentions. Je n'ai encore aucune responsabilité, mais nous pourrions tout de même chercher une solution.

Ce fut Malekê qui se décida à parler :

— Il me semble, dit-il, que l'ancien champ de tir et les bâtisses du cantonnement désaffecté de l'armée sont encore habitables.

— Habitables, c'est trop dire, mais l'endroit est libre en attendant...

— S'il en est ainsi nous souhaiterions l'occuper sans pour autant demander l'avis des autorités, nous avons plusieurs centaines de personnes déplacées à notre charge que cette place sauverait de la détresse.

Fof avait froncé les sourcils, comme surpris par la méthode et l'attitude de ses interlocuteurs.

— Vous me demandez une autorisation que je ne puis vous donner.

— Et si nous étions jetés dans la rue ? demanda Benn Na.

Fof avait souri, puis répliqué :

— Je voudrais bien voir les fous qui jetteraient des centaines de déracinés qui n'ont plus rien à perdre dans la rue. Profitez de la conjoncture. Ni le gouverneur du territoire, ni le commandant militaire ne se hasarderont à prendre des décisions importantes à la veille de l'indépendance. Les hauts fonctionnaires ne tiennent pas à compromettre l'apparente et calme image qu'ils veulent donner du pays lors de la passation des pouvoirs. Un peu de cran, suggéra Fof.

J'étais sidéré par la désinvolture de l'officier, mais je l'avais pris en confiance. A peine avons-nous quitté Fof que déjà Mellé Houré et ses camarades s'entendaient sur la décision d'occuper immédiatement la caserne désaffectée dans la banlieue de Porte Océane. Dès le début de l'après-midi, les premiers chômeurs du Club s'installèrent dans leur nouvelle demeure. Par groupe, par famille, des gens affluèrent jusqu'à une heure très tardive de la nuit. Tous les travailleurs licenciés émettaient les mêmes propos devant les responsables du camp du Club des Travailleurs : « Nous avons été chassés, les protégés de Baré Koulé nous ont remplacés dans les entreprises privées et publiques, dans les campements des entreprises. »

— Le problème est de les nourrir, disait à tout moment Benn Na qui ne s'était pas attendu à un tel afflux de naufragés.

Chacun trompait le temps à sa manière pendant la première nuit que nous passâmes au camp. Un voisin comptait les étoiles par grappes. Mais les étoiles étaient denses dans le ciel, il commençait et recommençait sa comptabilité. Quelqu'un lui avait dit :

— Mais tu es fou de compter les étoiles, des milliards d'étoiles, ta vie n'y suffirait pas !

— Je sais, je sais, ma vie n'y suffirait pas, mais j'oublie ainsi le temps qui passe. Si seulement nous avions un seul de ces diamants du Créateur, oh, mon Dieu, que notre vie changerait.

— En attendant l'impossible miracle, il nous faudra survivre dans notre nouveau refuge, dit un autre...

Il était déjà très tard ; peu à peu les voix s'étaient tues pendant que les cigales crissaient dans la nuit. Et moi, pendant ce temps, je pensais à la campagne électorale que les dirigeants du Club des Travailleurs allaient entreprendre.....

... Des semaines de déplacements à travers tout le territoire des Marigots du Sud faillirent nous mener au bord du surmenage. Et pourtant nous étions heureux d'accomplir la mission que le futur chef d'état-major nous avait confiée après les chaudes recommandations du lieutenant Fof. Mellé Houré, Benn Na et Malekê étaient chargés de recruter officiellement l'effectif d'un régiment de jeunes conscrits pour l'armée. Le Club des Travailleurs était si bien implanté dans le milieu des travailleurs des villes et des campagnes qu'il ne fut pas très difficile de trouver l'effectif souhaité. Le problème restait de ne jamais éveiller l'attention des partisans de Baré Koulé. En accord avec le lieutenant Fof, le conseil de révision de l'armée nous suivait à une demi-journée de distance. Dans chaque hameau, village ou ville où nous passions, Malekê faisait passer des visites médicales aux jeunes militants locaux du Club des Travailleurs, Mellé Houré et Benn Na arrêtaient la liste des recrues, Atan-le-Mammouth se chargeait de transmettre les noms des futurs conscrits aux membres du conseil de révision qui arrivaient tout juste après notre départ. Ainsi pendant des semaines, jamais les deux délégations ne se rencontrèrent.

Mes chaussures traînaient à côté de moi ; étendu au pied d'un baobab, je profitais d'un court repos. Une bouffée de bien-être m'envahissait, je ne pensais plus à rien. Mellé Houré et les autres tenaient leurs conférences dans les hameaux voisins. Je somnolais tranquillement lorsque des chuchotements me réveillèrent. Je tirai mon chapeau sur le front pour échapper à l'intrusion des nouveaux venus. Ils passaient, repassaient devant moi. Je gardai toujours les yeux fermés, mais leurs pas martelaient mes tympanes. Après de longues minutes d'hésitations, ils s'arrêtèrent à mon niveau. Je fis semblant de ronfler. Rien n'y fit. Ils étaient décidés à me provoquer. Je pensais que c'étaient les milices de Baré Koulé qui venaient me rendre visite à leur

façon. De tels incidents s'étaient si souvent produits contre nous que nous ne nous sentions plus en sécurité lorsque nous nous retrouvions seuls. Je continuai à ne pas bouger. Je n'osais plus chasser les mouches qui se posaient sur moi. Les chuchotements me mettaient les nerfs en boule. J'entendis : « Réveillons-le. » « Ça va être ma fête », me dis-je. D'une détente je me mis debout. « Que me voulez-vous ? » Ils riaient, tournaient autour du baobab, leur attitude continuait de m'intriguer. Je les observais prêt à me défendre. Enfin, l'un d'eux se décida à me parler. Souriant, il s'approcha en s'excusant sans arrêt, prit place sur une racine ; intimidé il balbutia d'une façon à peine audible un « bonjour frère ». Je m'étais assis le dos contre l'arbre, rassuré. Je l'observais, espérant qu'il s'éloignerait. L'un après l'autre les compagnons de l'intrépide s'installèrent autour de moi.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, ça va, Dieu merci, la santé est bonne, répondis-je.

— Dieu merci, Dieu est grand... La famille va-t-elle bien ? J'ouvris l'œil et baillai à me craquer les mâchoires.

— Oui, la famille va bien, Dieu merci.

— Dieu merci, le père, la mère, la femme, les frères, les sœurs, les enfants, les amis vont-ils bien ?

— Mon père est mort, ma mère est morte, mes frères, mes sœurs aussi, les autres vivent, Dieu merci, je respire.

— C'est la volonté de Dieu. Que le Ciel veille sur vous. Ça va alors ?

— Dieu l'a voulu.

— Oui, Dieu l'a voulu. Oui, oui, Dieu merci. Dieu est grand, ses prophètes, maîtres du paradis. Satan, directeur de l'enfer. Dieu est grand.

Mes visiteurs avaient certainement une idée derrière la tête. Leur tactique d'approche était éloquent. Je leur facilitai la tâche en leur demandant de m'exposer leurs problèmes. Le porte-parole du groupe, probablement le chef de la communauté, avait enlevé son bonnet, s'était assis par terre après avoir renouvelé les paroles rituelles de politesse. Tout ce cérémonial me laissait supposer que la demande était de première importance.

— Alors les toubabs vont partir, dit mon interlocuteur. Ils ne commanderont plus ?

— Ils ne partent pas tous, mais ne commanderont plus directement après l'arrivée de l'indépendance.

— Ah bon. Dieu l'a voulu. Nous ne savons pas qui est Indépendance.

— Si je puis vous aider, leur dis-je.

— Si Dieu le veut. Indépendance, Indépendance, est-ce une nouvelle divinité ?

— ???

— Tout le monde dit qu'elle arrive. Enfin, dans nos champs, au hameau, au village, Baré Koulé nous a appris qu'elle apportera de la nourriture, du travail, des vêtements, des richesses...

— ???

— Nous avons toujours espéré qu'un jour nos souffrances prendraient fin. Peut-être notre Sauveur se montrera-t-il sous l'aspect de Indépendance.

— Il y a de tout en elle, me décidai-je à dire.

— Nous n'inventons rien. Baré Koulé et ses partisans nous ont appris que Indépendance apportera les richesses aux Marigots du Sud. Avec le Parti Social de l'Espoir nous ne paierons plus d'impôts. Elle donnera une maison à chaque famille, fertilisera les terres, le sol, nous fera don de ses trésors cachés. C'est la volonté de Dieu et de Baré Koulé.

Je me grattai la nuque. Je savais que Baré Koulé, ses milices et propagandistes avaient déjà fait beaucoup de ravages dans les Marigots du Sud ; mais à ce point, j'en avais le souffle coupé. J'étais le dos au mur. Car si je répondais que c'était vrai, c'était mettre le Club des Travailleurs dans le même sac que le Parti Social de l'Espoir ; prétendre que c'était faux, aurait facilité notre défaite. En outre les cultivateurs ne m'auraient jamais cru. Heureusement un de mes interlocuteurs me facilita la tâche. L'un d'eux venait de me demander si j'étais Bohi Di. Je lui répondis que c'était bien ma modeste personne qu'on appelait ainsi. Il me présenta à ses compagnons comme l'exemple type de la réussite d'un campagnard en ville. Je pouffais de rire. Il était sérieux, lui.

Il disait de moi : « Malekê, celui qui soigne les malades et qui ouvre le corps humain pour y chercher et extraire le mal, a dit de Bohi Di qu'il était l'exemple même d'un enfant de la terre qui mènera notre pays vers le progrès technique, celui que vous voyez devant vous a été cultivateur comme nous, chômeur, vagabond. Il a appris à lire et à écrire, à faire de la mécanique, à conduire l'automobile, il est ouvrier, il a même fait injustement de la prison avec le regretté Monchon que nous aimions tous. » J'étais une vraie pièce de musée. Le guide me commentait comme si j'étais une œuvre d'art. Les yeux s'étaient braqués sur moi, admiratifs. Ils me regardaient béatement, les oreilles tendues comme si j'avais pris soudain l'aspect d'un oracle. Ils voulaient que je les rassure sur l'arrivée de « Indépendance ».

— Si Dieu le veut, si c'est sa volonté, « Indépendance » nous apportera un certain bonheur... enfin, je ne sais pas moi.

— Parle, au nom de Dieu clément et miséricordieux. Tu te dois de nous révéler l'heureux secret de « Indépendance ». Est-ce que Baré Koulé nous a dit la vérité ?

En un éclair je trouvai une voie de sortie à mon inconfortable situation. J'en profitai pour déclarer d'un ton que je voulais mystique :

— Indépendance n'est pas une déesse de la prospérité [...] hem et puis Dieu dit : « Tu n'adoreras que le Seigneur ton Dieu », enfin approximativement. Aucun homme ne doit se faire passer pour Dieu ou demi-dieu, le Créateur le renierait.

Il y eut un silence. J'étais assis sur des charbons ardents. Il fallait que j'en sorte. Je tentai de me rappeler quelques passages de la sainte écriture, seule capable de contenter mes interlocuteurs. Je leur récitai que Dieu dit à l'homme : « Tu gagneras ton riz à la sueur de ton front. » C'est sa volonté, pas la nôtre ! Et d'ajouter : « Indépendance c'est comme l'auberge espagnole... »

— Quoi ? m'interrompirent-ils, abasourdis par ma formule.

Pour toute réponse, je récitai à haute voix : « Seigneur que Votre règne arrive, que votre Nom soit sanctifié et ayez pitié de nous, les pauvres dans votre beau royaume de requins. » Je m'attendais à ce que les cultivateurs me traitent de fossoyeur

des espoirs. Il n'en fut rien. Ils tinrent des conciliabules, puis le plus vieux me dit :

— Nous prierons Dieu pour que « Indépendance » soit digne de notre espérance, que le Créateur veille sur nous.

« Amen, ouf » avais-je soupiré, délivré. A peine les cultivateurs avaient-ils pris congé que je me dépêchai de rejoindre mes compagnons.

Depuis ma prise en charge par le Club, j'étais le chauffeur et le mécanicien de notre parc automobile qui se composait d'un break et de deux camions qui servaient à tout. Il nous fallait rejoindre immédiatement Porte Océane. Ce n'était pas toujours facile de circuler sur les pistes quasi impraticables de nos brousses ; en outre nous n'avions pas de phares, je m'étais peu à peu habitué à deviner la route pendant nos déplacements de nuit. En plus, Benn Na me disait à tout moment : « Attention, Bohi Di, évite ce chemin, il passe non loin d'une plantation, évite ce pont, des milices peuvent s'y cacher, évite ce village, il est tenu par les tueurs de Baré Koulé, etc. » Ce n'était plus une indépendance qu'on nous donnait, mais une machine infernale. Mais celle-ci, pensai-je, pourrait péter dans la gueule de bien d'autres hommes que ceux auxquels elle est destinée.

Nous étions pressés de rentrer à Porte Océane, la dernière chance pour le Club des Travailleurs. Notre future indépendance était déjà si violée que plus personne ne se doutait de sa débauche. Les proxénètes de « Mademoiselle Indépendance » bâtissaient en secret leurs maisons closes, la bourse des trafics illicites allait déjà bon train. Il n'était plus possible de distinguer un toubab colon d'un indigène colon, les deux s'acharnaient à renforcer ou à se créer une position inattaquable. Notre pauvre indépendance sentait le vice depuis le jour où les anciens maîtres avaient décidé de l'accorder aux indigènes des Marigots du Sud. La mariée était trop belle, trop pulpeuse, trop voluptueuse pour calmer les sens et donner un bonheur serein au peuple.

Ce fut seulement au début de la matinée que nous arrivâmes enfin à Porte Océane, pendant toute la nuit aucun de mes compagnons n'avait fermé l'œil. Quant à moi j'étais épuisé. Avant de nous séparer, Mellé Houré nous communiqua le programme du

lendemain : un grand meeting de clôture de la campagne électorale était prévu pour l'après-midi. Ce samedi de notre retour à Porte Océane, nous avions congé. Ce fut un repos bien gagné.

Au début de l'après-midi de dimanche, une marée humaine se mit en branle, bravant les interdits de la police, les chantages et menaces répandus par les commandos du Parti Social de l'Espoir de Baré Koulé. A mesure que la foule remplissait le stade, les soldats, les gendarmes et les agents de police prenaient position. Le matin le commissaire Sept-Saint Siss avait vainement tenté de raisonner les responsables du Club des Travailleurs en faisant valoir l'inutilité de leur tentative de mobiliser Porte Océane contre l'intronisation de Baré Koulé. La semaine précédente, le docteur Malekê avait lancé l'idée d'une grève générale et malgré les pressions, il était resté sur sa position. Le matin même le chef de la police et quelques hauts fonctionnaires toubabs s'étaient présentés au siège du Club des Travailleurs. Le moins que je puisse dire c'est que cette rencontre fut des plus tendues. Je travaillais sur un moteur. Par la fenêtre ouverte j'entendais tonner le commissaire. A force de prêter vainement l'oreille aux éclats de voix et de ne rien comprendre, je m'approchai de la fenêtre. Le chef de la police venait de lancer :

— Et vous croyez que Baré Koulé croisera les bras devant vos tentatives de lui barrer la voie ? Si vous vouliez le contrer, vous auriez dû vous y prendre plus tôt !

— C'est vous qui dites cela commissaire ? Alors que les pouvoirs métropolitain et territorial ont fermement soutenu Baré Koulé et fermé les yeux sur les assassinats commis par ses hommes de main ? répondit la voix de Mellé Houré.

— Personne n'a imposé Baré Koulé, il a tracé lui-même sa voie. Si vous voulez vous en prendre à quelqu'un, surtout pas à nous. Notre rôle se termine et nous tenons à faire une bonne passation de pouvoirs. Vous vous entretenez ensuite si cela vous chante, mais seulement après l'indépendance, pas sous notre arbitrage.

Le ton cynique de Sept-Saint Siss semblait avoir désarçonné

les dirigeants du Club des Travailleurs, toutefois Benn Na dit sur un ton rageur :

— Surtout prenez garde que notre sang ne vous éclabousse pas et que nos cadavres ne vous asphyxient.

— Mais enfin, que nous reprochez-vous ? Ce n'est tout de même pas de notre faute si vous êtes incapables de vous entendre, de bâtir, de gouverner !

— Gouverner suppose un apprentissage. Vous nous donnez l'indépendance pour mieux pouvoir nous dominer par personnes interposées, car notre indépendance ressemble à ce jeu de marionnettes qui tout en jouant Shakespeare, Molière ou Tchekov, ne doivent leurs mots, leurs actes et leurs décisions qu'à l'invisible et adroit manipulateur caché dans les coulisses. Vous aurez beau rôle désormais de jouer avec vos pauvres pantins du cercle des tropiques « indépendants ». Quant à nous, vous pouvez être certains que cette grève générale aura lieu. Et que votre protégé ne mette pas ses tueurs sur notre chemin, intervint Malekê.

Sept-Saint Siss, déçu, répliqua :

— Docteur, il y a une chose que j'aurai apprise pendant mon séjour d'une trentaine d'années sous les tropiques. C'est que vous êtes plus cruels entre vous, que ne le sera jamais un toubab à votre égard. Croyez-moi, le venin ne vient pas de l'extérieur. Vous sécrêtez vous-mêmes votre propre poison.

— La misère, l'exploitation, l'ignorance forment l'inhumaine trinité qui nous mène. Le désespoir, commissaire, ne sécrète pas d'idées nobles. Même votre départ ne vous mettra pas à l'abri de nos violences, tôt ou tard vous serez concernés, quand bien même vous retireriez tous vos intérêts séculaires de notre sol et nous abandonneriez à nous-mêmes, vous ne serez plus jamais à l'abri de nos malheurs sur lesquels vous avez si longtemps fermé les yeux.

Je n'entendis plus rien, un silence venait de tomber sur la salle de réunions. Les chaises craquaient, des gens se levaient comme pour prendre congé.

— Si je comprends bien, ce meeting se tiendra cet après-midi ? Vous risquez de vous mettre dans de beaux draps.

— Le meeting aura lieu, commissaire.

— Dans tous les cas l'ordre sera respecté... dans votre intérêt. Sachez bien que Baré Koulé est décidé à ne pas se laisser faire !

Bientôt je vis le groupe des officiels sortir des bureaux du Club, déçus et peut-être inquiets des perspectives désastreuses que laissait prévoir le meeting de l'après-midi, ils prirent la direction du palais du gouvernement territorial. Malekê qui observait de la fenêtre dit à ses camarades : « Ils vont chez le gouverneur, nous avons intérêt à prendre nos dispositions pour cet après-midi, dans le cas où nous aurions des ennuis de dernière minute. »

Un car de police avait pris position devant le Club après le départ des délégués officiels. Simple manœuvre de routine avait-on dit. Malheureusement, peu après le carillon de midi, des inspecteurs de police se présentèrent au siège, munis d'une convocation. « Le gouverneur du territoire des Marigots du Sud désire vous recevoir à quatorze heures précises » indiquait la feuille officielle.

— A cette heure-là nous serons au meeting, avait dit Mellé Houré.

— Mais pourquoi nous ?

— Nous avons reçu l'ordre de vous accompagner.

— Cela nous ennuerait réellement de ne pas tenir ce meeting, surtout en ce dernier jour de campagne pour les élections. Nous ne pouvons et ne devons pas annuler notre meeting, dit Malekê.

— Nous n'avons pas reçu l'ordre de discuter, mais de vous accompagner au palais du gouverneur. Vous avez le choix, ou vous nous suivez de votre plein gré, ou vous êtes amenés sous escorte.

— Pouvez-vous nous accorder un délai, tout juste le temps de mettre nos affaires en ordre ?

— D'accord, nous attendrons une demi-heure, mais pas une minute de plus, parce que... enfin, nous attendrons accepta un des inspecteurs.

Pendant la demi-heure qui devait suivre il régna une activité fébrile au Club. Atan-le-Mammouth, Didi, Langue-de-Vipère

et Salimatou, une des militantes sociales les plus populaires de la ville, se mirent en devoir de préparer la succession éventuelle des trois responsables principaux du meeting, consignes et dossiers furent retransmis à la hâte.

A l'heure dite les inspecteurs se manifestèrent de nouveau. Peu importait désormais.

Dès notre arrivée au stade, nous nous mîmes à distribuer les tracts. L'afflux des auditeurs militants ou sympathisants du Club dépassait nos prévisions, ils venaient de tous les horizons, tous semblaient hantés par la peur de Baré Koulé. Ici et là fusaient des slogans hostiles au vainqueur virtuel des élections. Le commissaire Sept-Saint Siss, débordant d'activité, coordonnait les manœuvres du service d'ordre à l'intérieur et à l'extérieur du stade. Les gendarmes, les agents de police et les patrouilles de soldats avaient repoussé avec fermeté tous les provocateurs du Parti Social de l'Espoir. Des cordons d'agents du service d'ordre ceinturaient la tribune ; le chef de la police lui-même se tenait sur la première marche de l'escalier qui menait à l'estrade. De temps en temps il regardait sa montre, on aurait cru qu'il voulait avancer à coups de pouce la journée vers son déclin.

Les minutes s'écoulaient. A quatorze heures, ni Malekê, ni Mellé Houré, ni Benn Na n'apparurent sur l'estrade. Des murmures comparables aux bourdonnements des abeilles en saison sèche couvraient le stade d'une manière à la fois monotone et menaçante. A quinze heures, les orateurs étaient toujours absents, volatilisés. Les services d'ordre redoublaient de vigilance. Les agents circulaient dans la foule, dévisageaient, mettaient en garde, menaçaient les impatients, souriaient à d'autres, encourageaient les femmes à la patience, taquinaient les enfants comme pour amadouer la colère des parents. Les autorités voulaient gagner la bataille contre le temps, la bataille contre les rayons du soleil qui chauffaient les crânes et excitaient les foyers d'insurrection. Pendant que le commissaire Sept-Saint Siss poussait à sa manière le soleil vers l'horizon, Atan-le-Mammouth tenait une messe basse :

— Si les responsables ne sont pas ici, nous, nous sommes

bel et bien en place. Ce qu'ils pouvaient dire à nos frères, nous le pouvons aussi. Qu'en penses-tu Salimatou ?

— S'il ne tenait qu'à moi, nous aurions commencé le meeting dès quatorze heures. Nous savons tous que ni Mellé Houré, ni Benn Na, encore moins le docteur Malekê ne se présenteront à cette tribune. Le commissaire Sept-Saint Siss est un bon manœuvrier, il veut couler notre réunion, il réussira si nous attendons.

— Et toi Beau-Temps ?

— Salimatou a raison, nous prendrons la place des absents.

— Langue-de-Vipère, Bohi Di, Didi, les autres, êtes-vous de cet avis ?

— On fonce, advienne que pourra, on est pas des zèbres, se manifesta Langue-de-Vipère.

— Salimatou, Beau-Temps et moi parlerons aux camarades, trancha Atan, nous avons les textes et les documents et puis nous savons ce que les responsables se proposaient de dire.

Comme si notre avis était nécessaire ! Au point où en étaient les choses, seule la réussite du défi que nous allions lancer aux autorités nous intéressait, nous n'étions même pas sûrs de pouvoir dominer la situation. « Quelle vie ! » me dis-je au moment où Atan-le-Mammouth, Salimatou et Beau-Temps prenaient la direction de la tribune.

Le commissaire Sept-Saint Siss attendait l'arrivée des trois suppléants qui traversèrent sans encombre les cordons du service d'ordre. Ils parvinrent au niveau du commissaire, l'air passif et pourtant décidé à ne pas livrer le passage. Il eut un sourire ironique, puis demanda d'un ton mesuré, protocolaire, dont il était passé maître :

— Messieurs et Mademoiselle, je veux bien vous permettre de prendre la parole, mais il vous faut présenter une autorisation dûment remplie et signée par moi, chef de la police territoriale.

— Jusqu'à présent aucune autorisation n'était nécessaire pour parler dans un meeting, mon commissaire, dit Atan-le-Mammouth.

— Il faut un début à tout. Pas d'autorisation, pas de palabres.

— C'est un viol, intervint Salimatou.

— Voyons Miss Salimatou, à mon âge. Si seulement j'étais plus

jeune, je vous aurais fait une cour assidue. Vous feriez mieux tout de même de vous faire un peu plus rare dans les manifestations, la place des femmes n'est pas sur les tribunes populaires.

— Misogyne !

— Allons Salimatou, soyez sage.

— Pas question, commissaire, nous remplacerons nos chefs !, intervint à son tour Beau-Temps.

— Enfermez-moi ces trois fortes têtes, allez ouste !, dit Sept-Saint Siss.

Promptement Salimatou se mit à escalader la tribune, mais déjà un agent de police l'arrachait du sol pour la transporter dans une camionnette cellulaire. Salimatou se débattait avec rage, mais se retrouva bientôt en compagnie de Beau-Temps et d'Atanle-Mammouth dans le véhicule qui démarra sous le regard surpris des témoins.

La foule, figée, continuait son attente sous le soleil ; résignée, elle tenait son regard fixé sur un seul point du stade : la tribune, et elle restait vide. Seuls les micros et les haut-parleurs silencieux donnaient l'illusion que nous assistions à un meeting. Toujours inquiets, les agents du service d'ordre maintenaient fermement leur étai autour du stade. Le commissaire Sept-Saint Siss répétait à tout moment : « Il n'y aura plus de "folie des marchés" aux Marigots du Sud, plus jamais, tant que je serai à la tête de la police territoriale. »

Peu à peu le crépuscule se confirmait. Un vent agréable, d'une douceur caressante avait fait place aux rayons torrides de la journée. Patiente, la foule attendait ses orateurs, pendant que de son voile gris parsemé d'étoiles, la nuit recouvrait les Marigots du Sud et sa population. Il faisait déjà sombre, et pourtant au stade la foule attendait toujours. Elle ne se souciait pas du petit avion qui passait et repassait au-dessus d'elle depuis le milieu de l'après-midi, il traînait derrière lui une banderolle sur laquelle on pouvait lire : « Lundi et mardi jours fériés. » Peu importait, la foule attendait.

Il fallait bien que quelqu'un se décide à lever le siège. Ce fut le commissaire Sept-Saint Siss qui s'en chargea en annonçant à la tribune que Malekê, Mellé Houré et Benn Na ne viendraient

plus. Il ajouta : « Les employeurs ont décidé de fermer leurs entreprises demain et mardi. Il va de soi que la grève générale du Club des travailleurs n'a plus aucune raison d'être à la veille des élections de mardi. » Le commissaire n'avait pas besoin d'enfoncer la porte ouverte, depuis le milieu de l'après-midi nous avions tous compris que les jeux étaient faits et que le Club des travailleurs venait de perdre la dernière bataille de l'ère toubab.

Peu à peu la foule se remit en mouvement. Comme des abeilles qui sortent de leurs ruches, quelques éléments s'étaient séparés de la masse et avaient pris la direction de leurs quartiers. Le flot commençait à se disperser.

Dans la soirée de mardi à mercredi la radio diffusait le résultat du scrutin, elle commentait la victoire incontestable du Parti Social de l'Espoir. A l'exception de Porte Océane, tout le reste du pays avait voté pour Baré Koulé.

En cette même soirée, des jeunes militants du Club entraient dans l'armée, parmi eux il y avait Beau-Temps, Langue-de-Vipère, Didi.

Pourtant en ce mercredi de victoire, à l'aube, sous chaque portrait électoral du nouveau maître, la population eut le loisir de lire un « chant messie-koïque » :

*Peuple, mon peuple aimé des Marigots du Sud  
Si tu me fais Maître de ton indépendance, moi Messie-koï,  
Je te donnerai la dépendance dans l'indépendance  
Je te sauverai de l'incertitude du lendemain :  
L'angoisse et la misère, les camps et la faim seront tes certitudes.  
Je te nourrirai de mensonges et de frustration  
Je t'offrirai la police et l'obéissance  
Je t'enseignerai la détresse et la haine  
J'érigerai des monuments sur tes cimetières  
Je dresserai mes statues sur tes tombes  
Je t'aimerai à la folie, mon peuple chéri,  
Et tu m'aimeras, tu m'aimeras au risque d'en mourir !*



## *II*

*Le cercueil de zinc*



La nuit tombait sur les Marigots du Sud. La dernière d'une époque. J'avais l'impression d'assister à la vidange d'une piscine — pas de passation de services, ni de cérémonies d'adieu. Il y a quelque chose d'incompréhensible dans la direction des peuples que je ne comprendrai jamais. Une grande farce dont on respectait les règles du jeu sans réellement y croire. Quant à moi, je ne parvenais pas à réaliser la fin brusque des responsabilités des toubabs sur les Marigots du Sud, la fin de leur influence sur notre vie quotidienne, sur nos destinées. Je ne voyais pas comment après un siècle de présence, par une opération du Saint-Esprit, tout un monde allait s'effacer d'un jour à l'autre, sans transition, par la simple signature d'un morceau de papier. Non je ne saisis pas et je n'avais pas honte de mon ignorance. Lorsque j'essayais de m'informer on me répondait qu'il n'y avait rien à comprendre. Il fallait que j'admette les faits établis et que je suive comme tout le monde. C'était facile à dire, mais difficile à faire. Et pourtant j'avais suivi « comme tout le monde »...

La population des Marigots du Sud était en liesse. Dans les rues il ne semblait y avoir ni pauvres, ni riches, ni travailleurs, ni chômeurs, ni affamés. Hommes, femmes, enfants arboraient des habits indescritiblement colorés. Ceux qui n'avaient rien de décent à se mettre avaient trouvé ce jour-là de bonnes âmes pour leur prêter des vêtements. Un miracle de prospérité avait jailli de l'inconnu.

Dès l'aube, les muezzins de Porte Océane avaient appelé les fidèles à la prière. Les cloches de la cathédrale avaient sonné à toute volée. Ma famille et moi, nous nous étions levés très tôt pour nous rendre à la mosquée. De leur côté, les missions chrétiennes avaient avancé l'heure des services religieux. L'évêque de Porte Océane avait célébré un « Te Deum ». Par-ci, par-là des voitures particulières, des cars pleins de monde se frayaient un chemin en klaxonnant. Piétons et automobilistes se faisaient des signes amicaux. Parfois, aux carrefours nous nous arrêtions pour laisser la voie libre aux véhicules. Malgré tout il y avait des

embouteillages monstres dans la ville. Nous nous sentions entraînés par la foule. Partout dans les concessions comme aux carrefours, sur les places de marché, les terrains de sport, aux coins des rues, dans les salles de fête, il n'y avait que chants et danses.

Au loin, je discernais le vrombissement des engins blindés, puis des camions de transports militaires. Je les aurais reconnus parmi des milliers d'autres. Peu après, au passage, mes camarades Langue-de-Vipère, Patte Arquée, Baraka, Beau-Temps, Didi en uniforme me faisaient de grands signes. Je les saluai de la main et continuai mon chemin dans la foule en compagnie de ma famille. Tant bien que mal je parvins au lieu du défilé.

L'attente me parut longue. La tribune officielle commençait à se remplir. Je crus reconnaître le dernier gouverneur des Marigots du Sud, un ministre toubab de la métropole, des officiers, des hauts fonctionnaires, des futurs membres indigènes du gouvernement, de grands notables et bien d'autres célèbres inconnus. Il ne manquait plus que le futur chef de l'Etat des Marigots du Sud.

Bientôt nous entendîmes les bruits de motocyclettes, une voiture officielle, encadrée d'une vingtaine de motards, arrivait par l'avenue de la Liberté. Des murmures, des ovations, des applaudissements s'élevaient de la foule. Baré Koulé était salué comme un nouveau dieu par ses compatriotes. On avait oublié déjà la cruauté de sa milice, la fourbe perfidie de ses méthodes d'ascension au pouvoir. Il apparaissait comme le porteur auréolé du flambeau de la liberté, il était celui qui avait arraché par la force « notre Indépendance ». La foule oubliait que l'indépendance était inéluctable depuis plusieurs années, que Baré Koulé avait forcé sa chance au bon moment et que même Dieu ne l'aurait pas empêché de la consolider fût-ce au prix du sang de la nation entière. C'était un sauveur, disait-on, son mythe avait pris forme. Déjà depuis quelques jours, les habitants ne parlaient que de sa sagesse, de son éloquence, de son intelligence, de sa lutte contre les toubabs pour l'indépendance des Marigots du Sud. Tout lui était imputé, tout lui était donné, tout lui était dû. Il était le maître. Le plus naïf des citoyens l'aurait senti. C'était bien

ainsi, car nous, les enfants du soleil, avons besoin d'être mystifiés par nos dieux pour oublier le temps qui passe.

C'est peut-être à cela que pensait Baré Koulé au jour de l'indépendance. Et pourtant, au moment où le nouveau chef d'Etat faisait des signes à la foule, je ne pus m'empêcher de penser qu'également, sous le cercle des tropiques, les dieux sont mortels. Une divinité vénérée aujourd'hui, peut se réveiller déçue de ses pouvoirs surnaturels demain. Divinité ridicule, grotesque, elle disparaîtra comme tant d'autres pour n'avoir été qu'un vain espoir pour un instant matérialisé. Mais nos cœurs se consumaient d'espoir au moment où l'« indépendance » allait être déclarée. J'étais perdu dans mes pensées lorsque les projecteurs éclairèrent la tribune. Les journalistes, photographes, reporters et cinéastes de tous les pays avaient pris place. Les clics des appareils et les ronronnements des caméras s'entendaient à souligner l'importance du moment historique. La foule émue se mouvait doucement comme la mer par temps calme. Des discours furent prononcés, des médailles distribuées. Le ministre de la Métropole prit la parole d'une voix étouffée, puis, crescendo, fit l'historique de l'arrivée des toubabs aux Marigots du Sud, parla du passé, de l'avenir teinté d'amitié entre le pays qui fut la Métropole et le nouvel Etat du cercle des tropiques. Au nom de son pays, de son gouvernement, du peuple qu'il représentait, il déclara « indépendant » le territoire des Marigots du Sud. Après le ministre toubab, Baré Koulé fit un long discours. Cela plut à la foule. Il fut applaudi à tout rompre. Défiant la tradition le nouveau chef nous invita à répéter après lui : « Nous sommes libres, indépendants ! Vive notre République des Marigots du Sud ! » Comme cela se doit nous criions à gorge déployée.

Nous étions indépendants, joyeux, optimistes, mais moi, je restais sur ma faim. J'étais déçu. J'aurais aimé constater, comme par miracle, un changement brusque de la nature, le soleil qui passerait au noir, puis progressivement prendrait un ton clair, rouge, jaune, vert, puis d'une blancheur immaculée, nous enverrait des rayons cléments. J'aurais aimé qu'à l'instant où on nous déclarait « indépendants » les nuages prennent différentes couleurs, entreprennent une course rapide, que le vent souffle, le

soleil soudain disparaisse, les tonnerres grondent, les éclairs brillent, la pluie tombe, arrose la nature et fasse pousser les plantes, puis que tout redevienne normal, mais plus beau qu'avant. Il aurait fallu un miracle comme dans les religions pour célébrer l'indépendance des Marigots du Sud, mais les miracles ne prolifèrent que dans nos fantasmes. Le rêve m'avait pendant quelques instants éloigné des réalités. J'étais heureux ; je devais être heureux !

Puis le drapeau de la République des Marigots du Sud fut présenté au peuple. Le peuple applaudit, s'accroupit, salua, très digne.

Le peuple est indépendant.

La nouvelle garde républicaine joua notre hymne national, le peuple se mit au garde-à-vous, tête nue, silencieux, recueilli. Lorsque ce fut fait, le peuple applaudit, fier.

Le peuple est indépendant.

Le nouveau chef de l'Etat se présenta, leva le bras. Le peuple applaudit, content.

Le peuple est indépendant.

Le président présenta son gouvernement. Le peuple applaudit. Libre.

Le peuple est indépendant.

Le défilé commença. Les soldats, les gendarmes passèrent, les blindés suivirent. Le peuple applaudit, détendu.

Le peuple est indépendant.

Le défilé continua. La milice de Baré Koulé et de son Parti Social de l'Espoir arriva à son tour, chemises rouges et pantalons bleus peu rassurants.

Le peuple murmura, les mains moites, mais applaudit, craintif.

Le peuple est indépendant.

Lorsque le signal de la séparation fut donné, le peuple se demandait, à gauche et à droite, où se trouvait le lieu des banquets. Le peuple rêve de bombance, heureux.

Le peuple est indépendant.

Pendant que la tribune officielle se vidait, le peuple s'éparpillait. Il rejoignait sa niche. Parlait de la journée mémorable. Des légendes sur l'indépendance prenaient corps.

Le peuple y croyait.

Nous retournions dans nos foyers, les griots, les danseurs, les chanteurs, les saltimbanques, tout un chacun contribuait aux festivités. Le rythme envoûtant des balafonds, des tams-tams soutenus par les instruments à vents et les guitares maintenait le peuple en liesse. Je ne pus m'empêcher de décoder le langage des percussions endiablées :

*In-dé-pen-dance*  
*paon-dance*  
*in-dé-pen-dant*  
*pen-dant*  
*dé-pen-dance*  
*paon-dance*  
*cha-cha-cha*  
*cha-cha...*

C'était plaisant à danser pour qui aimait se griser sous le soleil. Mais moi, j'avais hâte de ramener ma famille à la maison. Je n'ai jamais été un amateur acharné de la danse.

Pendant que je retournais au camp, les milices populaires distribuaient le premier journal officiel de la République des Marigots du Sud aux citoyens. Je reçus mon exemplaire « gratuit ». Je m'évertuais à chercher les noms de quelques connaissances. Ma peine fut vite récompensée. J'eus la joie d'apprendre que le capitaine Baba-Sanessi était promu général d'armée et chef d'état-major général. Le lieutenant Fof devenait colonel. Il y avait plusieurs promotions d'anciens officiers ou sous-officiers indigènes ayant fait leurs preuves dans l'armée toubab. Le pays était encadré, bien encadré. En outre, il y avait une lignée sans fin de noms de civils nouvellement désignés comme ministres, députés, secrétaires d'Etat, présidents directeurs généraux, secrétaires généraux, responsables de toute sorte. Tous les leviers de commande étaient déjà occupés. La plupart des nouveaux chefs étaient des membres du Parti Social de l'Espoir, ceux qui n'étaient pas intronisés, n'avaient qu'à se reconverter au messie-koïsme pour pouvoir bénéficier d'une rapide promotion.

Le peuple est indépendant.

Je parcourais la liste, lorsque mon regard tomba sur un nom,

je l'avais oublié celui-là : « Ha-lou-ma », Halouma ! Je le croyais mort, le voilà ressuscité au jour même de l'Indépendance. L'assassin de Monchon était libre, bien en place, en bonne santé avec le grade de « commandant en chef des milices du Parti ». Il devenait par ses fonctions le second personnage du nouvel Etat. La terre se dérobaît sous mes pieds. Moi qui attendais un changement, un miracle avec la venue de l'indépendance, j'avais découvert un gouffre d'incertitude, aussi angoissant que la pensée d'entrer soudain dans la tombe. Une sourde révolte grondait en moi, les souvenirs de la formation des milices de Baré Koulé, du mont Koulouma, de mon emprisonnement injuste, de la « folie des marchés ». « C'était donc cela », me dis-je. Je laissai tomber le journal dans la rue.

Nous avions notre devise : « liberté-dignité-fidélité ». Je n'y comprenais rien, mais tout de même c'était un beau tryptique, à douce consonance. Mais l'indépendance ne nourrit pas son peuple. Dès le lendemain des fêtes, j'avais repris mon travail et mes cours de perfectionnement du soir. Le temps, indifférent à nos problèmes, grignotait nos vies. Puis un jour je réalisai que des mois avaient passé. Ce matin-là je m'étais rendu de très bonne heure au garage pour terminer la révision d'un moteur Diesel qui me posait des problèmes sérieux à cause du manque de pièces de rechange. Bricoleur, j'avais retapé quelques éléments qui semblaient, à défaut de nouveaux, trouver utilement leur place. Je suis modeste, mais j'en fus tout de même fier. Le moteur avait tourné, c'était du beau travail.

A peine avais-je terminé, je me précipitai dans la salle de réunions de notre comité ouvrier. Mes camarades s'y trouvaient déjà, réunis autour d'un transistor, en train d'écouter le message du Messie-koï. Dès le lever du jour la radiodiffusion de la « Voix du Peuple », cérémonieuse, inspirée, annonçait : « Le Messie-koï Baré Koulé, notre président bien-aimé, va éclairer son peuple de sa profonde sagesse. » Les mots ! Heureusement qu'il y avait les mots pour mettre sur pieds les Marigots du Sud indépendants ! Le Messie-koï parlait dur et net. C'était la seule chose qu'il faisait avec virtuosité.. Nous n'étions plus des citoyens, mais ses

sujets obligatoirement soumis, reconvertis à la religion nouvelle des Marigots du Sud : le Parti Social de l'Espoir.

Dès le début de l'indépendance le spectre de l'inquisition fit son apparition. Une nouvelle forme d'intolérance qui n'avait plus pour alibi le Coran, la Bible et Dieu, mais une trinité du désespoir : « Moi Messie-koï, mon pouvoir, mon éternité. » Le plus sûr moyen pour sonder ses sujets était de les mettre à l'épreuve. Les Marigots du Sud étaient devenus en quelques mois un territoire à complots préfabriqués. Un procédé comme un autre pour supprimer les gêneurs. Les adversaires du Messie-koï disparaissaient comme frappés par une épidémie de peste. J'ignorais que c'était cela la liberté. Car désormais ni parents, ni amis, plus personne ne se faisait confiance. Les autorités dirigeantes assassinaient comme elles respiraient au nom de la « liberté retrouvée » (je réserve mon avis quant à cette façon d'être libre aux Marigots du Sud). J'avais l'impression que jour après jour, ma raison de vivre me quittait.

Après avoir entendu le Messie-koï, j'avais longé les murs en rejoignant ma maison. Il ne fallait surtout pas se faire remarquer, c'était un crime que d'avoir un peu de personnalité. Nous étions condamnés à l'anonymat. La dignité, selon le Messie-koï, était à ce prix.

Au lendemain du message de notre vénérable Maître, je reçus la visite de Beau-Temps au garage. J'étais surpris de le voir.

— Que se passe-t-il ? demandai-je banalement.

— Mellé Houré et Benn Na ont besoin de tes services au camp.

— Que me veulent-ils encore, demandai-je d'une voix tremblante.

— N'oublie pas ce que le Club a fait pour nous, nous devons être disponibles et solidaires à tout moment, quoi qu'il arrive !

— Ça va, j'ai compris. Mais je voudrais tout de même bien savoir ce qui se passe, insistai-je.

— Le Parti a profité du voyage du colonel Fof et du général Baba-Sanessi, les deux protecteurs du camp des travailleurs pour intimider l'ordre à Mellé Houré et à Benn Na de vider les lieux. Nous sommes dans de sales draps, surtout après le discours

d'hier. Ils sont capables de raser le camp de fond en comble.

— Ne préjugeons de rien...

— En attendant les camarades ont besoin de toi, coupa Beau-Temps.

J'enlevai mon bleu de travail et me rendis au camp. Je n'eus pas besoin d'explications pour savoir ce qui s'y passait. Une escouade de gendarmes montait la garde devant l'entrée. Je trouvai Mellé Houré et Benn Na en compagnie d'un officier de gendarmerie. Je l'entendis répéter :

— C'est un ordre d'évacuation. Le Parti en a décidé ainsi. C'est irrémédiable. Vous devez partir d'ici, pas de discussion. Evacuez !

— Evacuation ? Mais nous habitons sur ce terrain depuis bien avant l'indépendance. Le gouverneur toubab avait donné l'autorisation aux travailleurs en quête d'emploi de s'installer ici. Nous n'avons toujours pas réussi à caser bon nombre de chômeurs, pire encore des nouveaux viennent chaque jour grossir les rangs.

Le brigadier balaya l'air de la main comme pour dire : « Allez vous faire voir », puis d'un ton supérieur :

— Maintenant c'est le Messie-koï qui commande. Peu importe l'autorisation du dernier gouverneur toubab ! On est libre oui ou non ? Qu'il y ait des nouveaux venus au camp ou pas, ça ne nous regarde pas. Ce camp est un défi à la liberté de notre chère patrie !

— Ecoutez, nous ne savons pas où aller, pas plus qu'avant l'indépendance. Il y a plus d'un millier de personnes dans le camp ; femmes, enfants et hommes compris. Nous ne pouvons tout de même pas les prendre sur notre dos. Au moment de notre installation, nous étions quelques centaines. Le nombre a augmenté depuis...

— Le Messie-koï s'en moque, il est libre. Nous voulons la dignité. Nous ne sommes pas indépendants pour rien.

— Nous demanderons l'avis du général Baba-Sanessi et du colonel Fof, essaya de trancher Benn Na.

— Ne perdez pas de temps. Ils sont en mission à l'étranger et pour des choses sérieuses. Nous avons besoin de nouveaux armements, d'armes modernes...

— Nous avons plutôt besoin de travail ! répliqua Mellé Houré.

— Faites attention, la dignité exige que personne ne se plaigne.

— C'est facile à dire. Ce n'est pas en humiliant et en persécutant la population qu'on lui donnera la dignité comme vous le dites.

— Vous parlez en non-reconverti au Parti Social de l'Espoir, mais je vous avertis, Halouma vous mettra au pas. Il ne blague pas lui !

— Il dresse ses potences, les morts ne se comptent plus, répliqua Mellé Houré.

— Les défunts ne reviendront plus parmi nous, j'espère que vous aimez la vie.

— Au point où nous en sommes !

— Au point où vous en êtes, vous ne ferez pas de vieux os, lança le gendarme avant de s'en aller.

Mellé Houré et Benn Na me mirent au courant. Il s'agissait d'aller rechercher le docteur Malekê dans l'hinterland où il s'occupait depuis bien avant l'indépendance de l'état sanitaire d'une trentaine de hameaux et de villages. Mellé Houré me demanda :

— Nous espérons que tu ne refuseras pas ?

— Ben, ça me dérange un peu, mais s'il le faut absolument, ben, je le ferai.

Mellé Houré me montra une trentaine de points rouges sur la carte des Marigots du Sud.

— Il fait quatre localités en moyenne par jour. Il est parti depuis bientôt une semaine, à toi de le retrouver. Dis-lui simplement qu'on nous chasse du camp ; que nous avons une semaine pour déguerpir...

Je retournai au garage de la caserne militaire où je pris une jeep. Je fis le plein d'essence et je chargeai par prudence quelques jerrycans et des pneus de rechange. Puis je me mis en route. Après quelques dizaines de kilomètres très vite parcourus malgré le mauvais temps, j'abandonnai le macadam pour la route de campagne, au carrefour de la route de Dobréka. Je roulais à une vitesse raisonnable car la voie était parsemée de flaques d'eau et de boue, je risquais de m'embourber à tout moment.

Il me fallut plusieurs heures pour parcourir quelques dizaines de kilomètres. Ce qui m'ennuyait c'était le manque de visibilité, l'horizon était réduit à quelques mètres. La pluie tombait à verses continues. Je parvins bientôt à atteindre le premier village au nom de Nakiri. Nous étions au milieu de l'après-midi. Le chef du village me reçut comme si j'étais un membre de sa famille, pas à cause de mes beaux yeux, mais parce que je lui avais parlé de Malekê.

— Le docteur est un des nôtres, il est si bon pour nous, ses amis sont les nôtres.

Je ne pouvais qu'en être flatté. Toutefois j'exposais sans aucun salamalec le but de mon voyage. Je demandais à voir le docteur Malekê, mais les hôtes tenaient à me parler de leur médecin. C'est pourquoi je me laissai bercer par les éloges chantés en son honneur. Chaque villageois s'y adonnait à cœur joie :

« Il n'a pas changé lui, il est toujours un enfant du pays. Quand il arrive, il nous apporte toujours des cadeaux de la ville, des médicaments. Il n'est pas comme les nouveaux patrons du pays. Ceux-ci ne songent qu'à une chose, nous dépouiller. Ces nouveaux colons ne respectent même pas la tradition qui exige des égards pour les anciens. Nous avons un responsable du Parti qui passe son temps à nous injurier. Vous vous rendez compte ? Quel temps nous vivons ! »

J'écoutai pendant près d'une heure les murmures du village. En effet comme citadin j'étais presque considéré comme un notable. J'avais beau leur dire que je n'étais qu'un modeste sujet comme eux, je n'arrivais pas à les convaincre. Pour eux, tout comme Malekê, j'étais leur défenseur auprès des nouvelles autorités. Pour ne pas les décevoir je m'empressai de prendre congé, mais les femmes m'annoncèrent que mon repas était préparé. Il fallait que je mange ou que je l'emporte avec moi.

La nuit tombait déjà, il me restait un long chemin à parcourir. Par respect pour mes hôtes, je consentis à manger. J'étais au bord de l'indigestion, il ne manquait plus que cela, car ma femme m'avait encombré d'un tel stock de réserves de nourritures qu'au risque d'être grossier j'aurais pu inviter mes hôtes à ma table.

— Vous devriez dormir ici et reprendre votre chemin demain matin me proposa le chef du village au moment où rotant d'avoir trop emmagasiné je me dirigeais vers la voiture.

— Je le voudrais bien, mais je ne puis me le permettre, le devoir presse. Merci, que Dieu vous bénisse de votre générosité à mon égard, ronronnai-je.

— La nuit passe vite. La région est dangereuse en hivernage, il n'y a ni routes, ni ponts. Les bacs sont incertains en cette saison, insistaient malgré tout les villageois.

Je n'avais plus que le Créateur et son prophète pour forteresse contre la bonté de mes hôtes.

— Si Dieu le veut, rien ne m'arrivera. Priez simplement pour moi, dis-je d'une manière mystique.

A partir du moment où j'avais dit ces mots le conseil du village n'osa plus insister. Le chef mit son fils aîné à mon service. Il le considérait comme l'un des meilleurs guides de la région. Puis il répéta : « Que Dieu vous protège. »

Avec le mauvais temps j'avais toujours la crainte de noyer les bougies. Je m'arrêtais très souvent pour vérifier la mécanique et m'assurer de sa bonne marche. Mon guide m'observait et m'admirait. Nous traversions des villages endormis, mais il fallait aller de l'avant. En cet hivernage, beaucoup de voies étaient devenues impraticables même pour les piétons. Très souvent des noctambules campagnards nous conseillaient de modifier notre trajet pour éviter les marais ou les forêts inondées. Dans un des villages, les habitants nous avaient fait traverser le fleuve rendu dangereux par les méfaits de l'hivernage. Jamais je ne me sentis aussi menacé par la mort. A peine le bac avait-il quitté le rivage que nous fûmes pris par les courants. La jeep tanguait sur le rassemblement rustique de bois et de pirogues qu'était le bac. Calmement, à l'aide de leurs énormes pagayes les passeurs contrôlaient notre dérive. Je me posais des questions sur notre éventuel point d'impact avec la terre ferme.

— A quelques kilomètres d'ici, il y a un chemin qui aboutit à l'autre rivage. Nous œuvrerons pour y accéder. Si Dieu le veut, me dit notre chef passeur.

Son équipage se démenait tout autour de nous. Je priais tous

les dieux pour que la jeep ne quitte pas le bac pour se perdre au fond de l'eau.

— Si Dieu le veut, nous atteindrons l'autre rive, dit encore le passeur.

— Espérons-le, psalmodiai-je.

Un tel optimisme me rendait admiratif. Je répétais comme un robot : « Si Dieu le veut, il nous conduira jusqu'à l'autre rive. » J'ignore si c'est la volonté de Dieu qui nous avait fait traverser le fleuve en diagonale, mais les compagnons parvinrent à me faire joindre la rive opposée. Il n'y avait qu'un ennui, nous avions dérivé de plusieurs kilomètres. Le passeur me recommanda de suivre tranquillement le chemin des chasseurs :

« Ils aboutissent toujours à un hameau. Votre parcours s'est étiré d'une quinzaine de kilomètres, mais ce n'est pas grave avec l'aide de Dieu, vous arriverez. »

— Oui, avec l'aide de Dieu, merci beaucoup, leur dis-je.

Mon guide connaissait bien la région. Je m'en étais rendu compte au fil des kilomètres. C'était une chance de l'avoir, bien qu'il soit bavard invétéré, il me dirigeait merveilleusement sur les chemins de brousse par cette nuit pluvieuse. Il ne cessait de commenter les bienfaits de Malekê dans la région, des secouristes qu'il avait formés dans chaque hameau ou village de son secteur médical. Sa bonne entente cordiale et professionnelle avec les guérisseurs. Pour le faire taire je lui demandai si la vie aux hameaux et dans les villages de la brousse avait bénéficié d'une certaine amélioration depuis l'indépendance. Le jeune homme se mit à rire à gorge déployée.

— Qu'as-tu donc ? lui dis-je étonné.

— Ben, vous me dites si nous avons eu des changements dans notre façon de vivre depuis l'indépendance. Les tombes mon frère, les tombes, nous en creusons de plus en plus. Le Parti a remplacé Dieu et a pris le visage de la souffrance et de la mort.

— Vous n'êtes pas les seuls à souffrir, en ville aussi nous trouvons la vie épineuse.

— Les paysans en crèvent beaucoup plus que les citadins, vous pouvez vous débrouiller en ville, tandis que dans la campagne nous nous résignons à obéir ou à mourir sans aucune

protection des gens instruits. Il ne nous reste plus qu'à nous sauver à l'étranger ou dans les villes des Marigots du Sud.

— C'est l'enfer.

— Ben oui, mon frère chauffeur-mécanicien, l' « enfer », c'est le mot. Tu sais, dans nos villages, nous nous demandons ce qu'est l'indépendance. Notre vie n'a pas changé, nos récoltes sont toujours mauvaises, nous travaillons toujours durement comme avant. Les impôts ont augmenté, ce qui est pis qu'avant, et puis les délégués du Parti nous dépouillent lors de leurs tournées et ils en font plusieurs par mois ; si ce n'est pas l'un, c'est l'autre. Si c'est ça l'indépendance, mieux valait supporter les toubabs, car maintenant nous supportons et les toubabs et les chefs indigènes. Ce n'est pas une vie de pauvres, mais de forçats. Le Messie-koï parle de dignité en nous volant et en menaçant de mort en cas de mauvaise volonté, si ce n'est pas honteux... C'est ça la révolution ?

— Un moyen pour le Messie-koï d'écraser ses sujets et de supprimer ceux qui osent le contester.

— Trop compliqué pour moi. Les chercheurs de pouvoir devraient nous laisser en paix. Le peuple s'arrangerait bien tout seul.

— Ce serait trop facile, jeune homme, ils ont besoin du peuple pour bâtir leurs empires.

Le jour s'était levé. Nous venions d'arriver dans un hameau. Je me rendis chez le patriarche qui m'apprit que le médecin avait terminé sa visite le jour précédent. Je pris immédiatement congé de mon guide qui pensait déjà pouvoir m'accompagner jusqu'à Porte Océane. J'étais mal placé pour l'y encourager. Comme il insistait je lui dis :

— Jeune homme ne te fais pas d'illusions. Porte Océane est une jungle où l'on crève de travail, de chômage, de faim, de saleté, d'humiliation et du Parti. On y abandonne ses espoirs pour n'être plus qu'une créature qui court après un bol de riz.

Au lieu de m'écouter le jeune homme me dit :

— Toi tu y as réussi.

— Crois-tu que j'aie réussi ? C'est trop long à t'expliquer. Il m'a fallu près d'une dizaine d'années de chômage, d'incertitude,

de souffrance pour avoir un travail. Après l'avoir obtenu je m'attends à le perdre à tout moment ou à me retrouver bêtement dans une tombe. Imagine-toi bien que notre continent est en gestation violente, les forêts deviennent plus rassurantes que nos villes. Si j'avais à refaire ma vie, avec le peu que j'ai comme instruction, je serais resté dans mon hameau pour aider ma communauté. Là au moins, je n'aurais pas connu les angoisses permanentes des lendemains qui déchantent.

Je m'acharnai à convaincre mon jeune interlocuteur sur les aventures désastreuses qui attendent les paysans dans les villes du cercle des tropiques. Les paroles lui entraient par une oreille et en sortaient de l'autre. Il ne voyait qu'une chose, le véhicule que je conduisais, le moteur que j'avais bricolé de temps en temps pendant notre déplacement, les vêtements que je portais. Il rêvait de Porte Océane. Il refusait d'écouter mes conseils. Porte Océane était sa terre promise, comme j'en avais rêvé à son âge. S'il avait accepté d'être mon guide, c'était dans l'espoir de pouvoir faire de l'auto-stop jusqu'à Porte Océane. D'un ton suppliant il me dit :

— Cher frère chauffeur-mécanicien, pour l'amour de Dieu, emmène-moi jusqu'à Porte Océane. Je me débrouillerai. Avec l'indépendance tout est possible pour réussir.

Ces mots me brûlaient le cœur. Je pensais au futur indicateur, milice, manœuvre, voleur, tueur ou forçat qu'il pouvait devenir à Porte Océane si jamais il échouait dans sa tentative de trouver du travail. Je lui rétorquai qu'avec le peu que je gagnais comme chauffeur-mécanicien, je nourrissais ma femme, mes enfants, mes neveux, ma belle-mère, les tantes, les beaux-frères et belles-sœurs et qu'aucun de ces derniers ne travaillait. J'insistai sur l'ouverture d'une école primaire qu'avait proposé Malekê aux notables de la région. Le jeune homme ne parut pas me comprendre. Peut-être qu'à son âge ma réaction aurait été identique. Il rétorqua :

— C'est facile à dire de rester, mais j'estime qu'à Porte Océane je peux réussir comme vous. Nous sommes trop exploités dans la campagne et trop démunis pour pouvoir espérer. Je suis jeune, tout de même...

Je démarrai en trombe. Si je m'étais attardé, je me serais attendri sur son sort et je l'aurais emmené en ville. Il courut derrière la jeep. Je ne m'arrêtai pas. Il n'avait rien à perdre à rester dans la campagne auprès d'un père notable. Bientôt je sortis du hameau. Je priai Dieu pour que je trouve Malekê dans le prochain village. Il me fallait le joindre au plus vite. J'avais déjà pris près d'un jour de retard sur mon trajet.

De village en hameau je parvins à joindre le docteur au bout du deuxième jour de mon déplacement. A peine arrivé, je me vis engagé comme aide-infirmier. J'essayai de lui annoncer le but de ma visite.

— Plus tard, plus tard, dit-il.

— Que puis-je faire pour vous docteur ? demandai-je résigné.

— Votre batterie est-elle en bon état ?

— Oui, répondis-je tout déçu.

— Bien vous allez nous être utile.

Je ne tardai pas à comprendre. Un cas urgent préoccupait le chirurgien. Un homme était gravement malade. J'ignorais ce qu'il pouvait bien avoir. Dans tous les cas je n'en étais pas surpris, on meurt comme des mouches dans ces sacrées régions. Je plaçai la jeep à l'entrée d'une grande case qui servait de bloc opératoire. Il pleuvait à verses. Je branchai les fils électriques sur la batterie. Grand Dieu, j'avais souvent vu des malades en mauvais état, mais jamais d'aussi mal arrangés que celui-ci. L'homme était couvert de gris-gris et de médicaments. Les guérisseurs et les marabouts avaient préparé des amulettes et des médicaments pour chaque partie du corps. Ce n'était plus un malade, mais une relique. Il nous fallut près d'une heure pour débarrasser le malade de ses accoutrements et le préparer à l'opération. Le patient avait dépassé la soixantaine. Malgré la gravité de son cas il disait à tout moment :

— Si je dois mourir, c'est que mon heure est arrivée. La mort ne frappe qu'avec le consentement divin.

Malekê gardait son calme. Il savait ses compatriotes trop résignés devant la souffrance et la mort pour se permettre de contester leurs opinions sur ce sujet.

— Lors de ma précédente tournée médicale vous auriez dû

me présenter votre parent, reprocha-t-il aux membres de la famille.

— Il ne voulait pas, au nom du Créateur, dit le fils aîné.

— Lui ou son guérisseur ?

— Enfin, son guérisseur ne voulait pas. Il avait décelé un empoisonnement, ce qui n'avait rien de grave, mon père souffrait du ventre. Le guérisseur lui avait donné des médicaments, un marabout avait préparé des gris-gris pour conjurer les esprits ennemis. Mon père est un grand notable, il est le collecteur d'impôts depuis le temps des toubabs. En ces temps qui courent, c'est une place enviable, délicate et dangereuse. Ses adversaires l'ont empoisonné. J'en suis certain, un mage du hameau voisin l'a dit.

— Evidemment, quatre ou cinq impôts par an, les cultivateurs ont fini par ne plus aimer les collecteurs, maugréa Malekê.

— C'était contre son gré. Depuis l'indépendance, c'est ainsi dans toutes les régions. Nous sommes écrasés par les impôts. Quelques notables avaient refusé de collecter quatre ou cinq fois les impôts par an, ils ont été arrêtés et emprisonnés par les représentants locaux du Parti ou démis de leur fonction après des sévices humiliants.

Pendant que Malekê préparait ses instruments chirurgicaux, il suivait d'une oreille indifférente les explications des parents du malade. J'appris que le campagnard devait payer annuellement : un impôt pour l'Etat, une cotisation au Parti et offrir des cadeaux aux représentants régionaux du Parti. Par une façon ou une autre, pour préserver leur vie, les notables collecteurs d'impôts étaient obligés de mois en mois à de plus grandes sévérités pour ratisser le fond des caisses familiales. D'après ce que j'avais cru comprendre, la charge de collecteur d'impôts était pleine d'embûches. Pour la famille du malade, le vieillard avait été bel et bien victime de poisons maléfiques.

— A moins que ce ne soit simplement la vieillesse et la maladie, murmurai-je, sceptique.

Le patient était couché sur une table rustique. Le chirurgien me dit d'allumer les phares de la jeep et ma lampe de mécanicien. Je dirigeai les faisceaux de la lampe sur l'abdomen du

malade et retins mon souffle. Le docteur Malekê incisa le ventre, puis murmura à Salimatou, son assistante et anesthésiste :

— Appendicite aiguë, péritonite généralisée, abcès très profond. Territoire de l'artère mésentérique menacé.

— Avez-vous découvert les traces de poison ? Je suis certain que nos ennemis l'ont empoisonné, intervint le fils aîné du malade.

— Votre père n'a jamais été empoisonné, vous auriez mieux fait de ne pas l'amener chez les guérisseurs et les marabouts. A quoi est-ce que je sers si vous me cachez les malades lors de mes visites médicales ? Ce n'est pas sage.

Je me cramponnais à la lampe électrique. D'une main experte le médecin élargit l'ouverture, installa les instruments pour maintenir l'agrandissement du trou, puis ses doigts, comme désosés, retirèrent un bout de chair qu'il coupa. J'eus un haut-le-cœur, une odeur nauséabonde sortait de la plaie. J'entendis le docteur Malekê me dire :

— Ne défaille pas. Maintiens correctement l'impact de l'éclairage. Surtout ne tremble pas Bohi Di.

Je me repris. De temps en temps je fermais les yeux pour ne rien voir. Salimatou secondait le médecin comme son ombre. Ils se parlaient dans leur langage bien à eux, où tour à tour j'entendis des mots mystérieux : « cœcum, iléon, terminaison de l'artère mésentérique » et d'autres termes déroutants. J'ignorais qu'il y avait tant de choses dans un ventre. Je me demande encore comment Malekê pouvait voir ce qu'il y avait à supprimer et à soigner. Délicatement et sûrement, j'assistais au processus de l'opération chirurgicale dans un décor que rien ne prédisposait à ce genre de travail. Comme s'il s'agissait d'un vêtement, le chirurgien referma l'ouverture puis fit un pansement. Lorsqu'il termina, sa figure était épanouie, il nous félicita de notre coopération. J'en eus honte car je n'avais fait que tenir tant bien que mal une lampe de mécanicien. Déjà Salimatou avait préparé le lit du patient, installé l'ampoule de transfusion sanguine. Tout se déroula normalement. Je surpris le regard admiratif de Salimatou « amoureuse comme aucune femme ne l'a jamais été », me dis-je perfidement.

— S'en sortira-t-il, me hasardai-je.

— Je l'ignore Bohi Di, l'infection péritonale était à un stade avancé, espérons. A plus de soixante ans, seul le cœur a le dernier mot.

— C'est du latin pour moi !

— Moi non plus je ne connais rien au métier de mécanicien, Bohi Di.

— Prions Dieu, psalmodiait la femme du malade qui ne cessait de demander la bénédiction du Ciel.

— Qu'il vous entende se contenta de répondre Malekê. En tout cas il n'y a jamais eu d'empoisonnement dans cette affaire et désormais, s'il y a un malade au village, j'exige que vous m'en avertissiez, les guérisseurs ne peuvent pas vaincre toutes les maladies.

Malekê contrôla une dernière fois le pouls du patient qui semblait avoir bien supporté le choc opératoire et donna des recommandations pour l'hygiène et les soins à apporter. Salimatou devait attendre au village pendant un ou deux jours pour veiller sur l'opéré. Au moment où Malekê allait s'installer dans son véhicule, il me demanda enfin :

— Au fait, qu'est-ce qui t'amène ?

— Les camarades m'ont envoyé pour vous avertir que le camp doit être évacué.

— Cela ne se fera pas du jour au lendemain, ils n'ont qu'à choisir un autre endroit. Le territoire ne manque pas d'espace. Quant à moi je n'interromprai pas ma tournée médicale.

Je n'osais pas braver l'autorité du médecin bien que je me sentisse coupable envers mes camarades. Pendant deux jours encore Malekê me retint comme aide-infirmier improvisé. Nous visitâmes plusieurs hameaux et villages. Dans l'après-midi du deuxième jour je subis la plus amère de mes expériences. J'aurais souhaité ne pas en avoir été témoin, tant la révolte contre l'injustice de la vie m'avait marqué. Nous étions arrivés dans un des minuscules hameaux des Marigots du Sud, comme il en existe beaucoup sous les Tropiques, blotti dans une vallée ceinturée par la forêt. On aurait pu le croire désert si ce n'étaient les lamentations qu'on entendait dans une grande case. Nous

nous dirigeâmes vers la maison en deuil. Onze petits cadavres y étaient alignés. Le médecin examina les corps, posait des questions. On lui dit que les enfants avaient été empoisonnés.

— Empoisonnés ?

— Dieu en a décidé ainsi, il nous les a donnés, il les a repris, c'est sa volonté, dit le patriarche.

Malekê ne pouvait plus rien pour les enfants. Il tenta de convaincre les parents sur la nécessité de procéder à l'autopsie des corps. Ce fut le suprême sacrilège. Le patriarche indigné s'écria : « Aucun être humain n'a le droit de contrôler le travail de Dieu, car la mort aussi est une œuvre du Créateur. »

Pendant que la terre recouvrait les enfants, je vis le médecin fermer les yeux. Il m'était impossible de m'imaginer ses pensées. Ce qui était certain, c'est qu'il se sentait soudain désemparé devant les réalités difficiles de sa terre natale.

Les villageois ne voulaient pas parler de la mort de leurs enfants. Pour eux, seul Dieu avait disposé des âmes qu'il avait créées. On ne discute pas la volonté divine. Malekê était fatigué de prêcher dans le désert, pourtant patiemment, humainement il interrogea les parents, un à un. Il répétait sans cesse les mêmes questions :

— Est-ce que ce sont les premiers empoisonnements ? Qu'ont-ils mangé ? Quelle eau buvez-vous ? Votre base d'alimentation ? Des arbres interdits ? Avaient-ils l'habitude de s'éloigner du hameau et où allaient-ils jouer ? Dites-le-moi !

— Ils ne s'éloignaient jamais des cases, répondit une vieille femme. Je crois que ce sont les mauvais génies qui sont responsables.

— Aujourd'hui, ce matin, où ont-ils été ? insista Malekê.

— Ils ont joué. Leurs parents travaillaient aux champs. Je les surveille toujours, répondit la vieille femme.

— Nous devons trouver la cause de cette catastrophe, insista Malekê, autrement, demain, ce sera le tour de l'un de vous. Vous y passerez tous si nous ne découvrons pas la cause de ce désastre.

La pluie avait cessé de tomber. Nous profitâmes de l'accalmie pour fouiller les environs du hameau. Une femme héla le médecin. Elle prétendait avoir trouvé. Nous nous dépêchâmes de la

rejoindre. Des arbres arrachés traînaient par terre. Par-ci, par-là des trous récemment creusés, des morceaux de racines éparpillées. Il y avait également une marmite pleine d'un reste écœurant de feuilles, de racines et de fruits cuits. Une sorte de mélasse grise à donner la nausée. Sans perdre de temps Malekê versa le contenu de la marmite dans un sac en plastique en murmurant des mots que je ne compris pas.

— Nous leur avons toujours interdit de toucher à ces plantes, elles prolifèrent dans cette région, les animaux ne les touchent jamais, dit le patriarche.

— Le mal a-t-il duré longtemps après qu'ils en aient mangé ?

— Une ou deux heures au plus. Le temps d'être avertis et d'accourir. Nous ne pûmes que constater la fin de plusieurs de nos enfants.

Nous étions remontés dans le véhicule avec le sentiment d'avoir dérangé quelque chose, d'être fautifs...

Nous étions revenus chercher Salimatou au village. Le malade qu'elle avait été chargée de veiller se portait de mieux en mieux. Malekê fit des recommandations à la famille et lui laissa des réserves de médicaments.

— Je reviens dans un mois, surtout ne l'encombrez pas d'amulettes, ne faites pas appel non plus aux guérisseurs. S'il meurt vous aurez de mes nouvelles ! Je veux le retrouver en vie.

— Docteur, personne ne peut empêcher la mort de se présenter, murmura le malade.

— Vous feriez mieux de m'écouter pour une fois. Prenez les médicaments et ne vous surchargez pas le ventre des gâteries de votre famille. Vous verrez, dans un mois, vous remercerez Dieu d'avoir recouvré la santé.

— A mon âge, docteur, la mort est un présent de Dieu, le ciel m'attend.

— Le ciel n'attend personne, personne n'est jamais revenu pour nous assurer de son existence ? Une seule chose m'intéresse, votre guérison.

— A quoi servirai-je ensuite, docteur, vous perdez votre temps et vous prolongez mon calvaire sur la terre, j'ai besoin de repos...

— Ecoutez, vieux, je n'ai pas la même croyance que vous, mais j'honore votre croyance en l'au-delà. Toutefois je crois que si Dieu existe comme vous le prétendez, il ne serait pas fier de ses enfants qui refusent la vie qu'il leur a donnée.

— Je n'ai jamais connu le repos. J'ai très souvent prié Dieu pour qu'il m'appelle, j'ai été presque exaucé. J'avais une dizaine de grands enfants, quatre sont morts dans des guerres. Je crois qu'ils le sont puisqu'ils ne sont jamais revenus, et que personne, ni les toubabs, ni nos frères n'ont pu me dire quoi que ce soit à leur sujet. Deux de mes autres enfants viennent de disparaître, emmenés par des agents du Messie-koï, deux autres sont morts de maladie avant moi. Non je ne crois pas que je serai seul là-haut. J'y retrouverai les ancêtres, mes enfants et des amis. Ne vous fatiguez pas à me soigner ou je vous en voudrai.

— Vous ne m'en voudrez pas. Pensez à ceux qui restent.

Le patient avait fermé les yeux, des gouttelettes de sueur perlaient sur son front.

— Si Dieu le veut, je guérirai docteur...

— Il le voudra.

Nous étions de retour depuis peu à Porte Océane. Ce jour-là, un soleil couvert perçait les nuages sombres. Les grondements du tonnerre se faisaient fréquents. L'hivernage nous déversait ses ultimes ondées quotidiennes. La saison sèche était proche. Au camp du Club des Travailleurs, les habitants s'acharnaient à réparer les toitures des cases. Habitué à la présence des agents du Parti, ils ne faisaient plus attention à eux. Malekê avait rejoint ses amis. Depuis son arrivée il avait entrepris des démarches pour le maintien du camp. L'opinion publique de Porte Océane, inquiète du danger que représentait l'exclusion de milliers de parias de leur tanière, avait adressé des pétitions au Messie-koï pour lui demander de tolérer l'existence de la communauté. De leur côté, les responsables du Club des Travailleurs avaient demandé une entrevue au chef de l'Etat qui renvoya la corvée à son koï de la police, le commandant de la milice, Halouma.

Comme on devait s'y attendre, dès l'arrivée de la délégation

dans le bureau koïstériel, Halouma brailla à la figure des visiteurs :

— Ne perdez pas de temps, c'est non ! Le camp est dissous. Vous avez tort de vouloir exciter l'opinion publique contre le Parti. Ce n'est pas malin. Il n'y a qu'un seul parti dans ce pays, tout le monde y adhère de gré ou de force, si vous n'êtes pas contents, c'est kif-kif.

— Beaux principes, mais les habitants du camp ne savent où aller, dit Malekê.

— Docteur, je me fous de votre avis, moi je dis que le camp que vous persistez à maintenir en place constitue un danger pour notre liberté, notre tranquillité aux Marigots du Sud !

— Votre liberté, votre tranquillité ! Vous me donnez la nausée. Avec la ferme conviction d'avoir toujours raison, vous saignez le peuple de son âme et de ses espoirs, et punissez de mort ou de prison tous ceux qui prétendent au droit d'être. Si vous persévérez dans votre entreprise de négation, un jour viendra où la forêt recouvrira ce pays.

— Forêt ou pas forêt, c'est le cadet de nos soucis, on exécutera tous ceux qui s'opposent au Messie-koï, le reste on s'en fout !

— Cette salle sent le fumier, Monsieur, murmura Malekê, nous étouffons !

— Je ne me laisserai pas insulter, je suis un responsable important des Marigots du Sud.

— Il n'empêche que vous êtes ce que vous êtes et que peu d'hommes souhaiteraient être comme vous.

Halouma écumait de colère. Malekê n'avait décidément rien perdu de son mordant. Le koï sortit de son bureau en claquant la porte.

— Tu as exagéré, Malekê, dit Benn Na.

— Au contraire, je n'en ai pas dit assez. Nous savons tous au Club, que depuis le jour de l'indépendance, nous sommes des condamnés à mort en sursis, autant leur faire savoir que nous ne sommes pas dupes.

— Il ne fallait tout de même pas le provoquer, dit Benn Na.

— Au point où nous en sommes, Malekê a probablement eu

raison de dire tout haut ce que les autres pensent tout bas depuis l'indépendance, approuva Mellé Houré.

Pendant qu'ils parlaient, un huissier vint les chercher pour les conduire dans une des multiples salles d'attente du palais, qu'on venait de vider de ses meubles. Les visiteurs, ignorant l'offense, attendaient le résultat de la réunion du comité central du Parti. Peu à peu l'après-midi céda la place au crépuscule. Les fonctionnaires du palais rentrèrent chez eux. La nuit vint, la fine clarté de la lune éclairait la terre. Les heures succédaient aux heures. La salle venait d'être fermée à clef, discrètement. Les prisonniers : Malekê, Benn Na, Mellé Houré ne protestèrent pas. Ils attendaient patiemment. Au lever du jour, l'huissier, le même que la veille, ouvrit la porte.

— Vous êtes encore ici ? Je n'avais pourtant pas fermé la porte en partant !

Personne ne lui fit de reproches. La matinée avançait, de nouveau les fonctionnaires se présentèrent à leur travail. Il faisait très chaud. Depuis quelques jours, le soleil avait fait place aux grandes ondées de l'hivernage. Patients, les sujets attendaient.

Tard dans la matinée, le koï de la police du Parti, l'honorable Halouma et un autre responsable du comité central du Parti se présentèrent. Il se contenta de lire à haute voix la décision prise par le comité central : « Nous, Messie-koï de la République démocratique des Marigots du Sud, conscients de l'intérêt de notre peuple et de son indépendance, en accord avec les membres du comité central du Parti, de notre gouvernement et du peuple, avons décidé, lors de la réunion extraordinaire, d'œuvrer à la réussite de notre Parti Social de l'Espoir dans sa lutte pour la liberté du peuple aimé des Marigots du Sud.

« Considérant la nécessité de supprimer toute opposition à notre parti, considérant le Parti Social de l'Espoir comme le seul organe vital et dévoué à notre indépendance nationale, à l'extérieur, comme à l'intérieur du pays, avons confirmé et confirmons la fin de toute opposition sur le territoire de notre chère patrie. Vive la liberté ! Vive la dignité ! Vive la fidélité au Parti et au Messie-koï Baré Koulé ! »

Halouma leva la tête et regarda pendant quelques secondes ses auditeurs.

— C'est un nouvel article de la constitution de la République démocratique des Marigots du Sud. Désormais toute tentative de résistance au Parti sera punie de mort.

Il n'y eut ni questions, ni explications. Melé Houré, Benn Na, Malekê quittèrent le palais messie-koïque.

La surprise des responsables du camp ne fut pas d'avoir été retenus prisonniers au palais du Messie-koï, ni la grossière attitude des dirigeants du Parti à leur égard, encore moins le nouvel article de la « Constitution », mais l'exclusion des travailleurs de leur camp pendant la nuit précédente. Les habitations étaient vides. La milice du Parti, les agents de police et la gendarmerie territoriale occupaient la place. Mellé Houré et ses compagnons s'étaient arrêtés devant l'entrée des campements. Les sentinelles demandaient des laissez-passer aux civils. Mellé Houré se présenta :

« Vous avez un laissez-passer, Monsieur ? demanda un membre de la milice.

— Je n'en ai jamais eu besoin, nous habitons ici.

— Personne n'habite plus ici. Dégagez s'il vous plaît ! Nous attendons du monde.

— Pouvons-nous savoir où vous avez mené les habitants de ce camp ?

— Il n'y a jamais eu d'habitants ici, à partir d'aujourd'hui, ce terrain est mis à la disposition du Parti.

— Hier encore il y avait plus d'un millier de nos camarades ici.

— Ces campements appartiennent désormais au comité central du Parti, si vous en franchissez le seuil vous serez immédiatement arrêtés. »

Après une patiente enquête les responsables du camp finirent par savoir ce qui s'était passé. Atan-le-Mammouth avait assisté pendant toute la nuit aux opérations.

— Au début de l'après-midi, nous raconta-t-il, au moment même où Halouma vous recevait, des troupes de la milice ont fait le bouclage des lieux. Plus personne ne pouvait sortir. Ils

ont ordonné aux travailleurs de se tenir tranquilles. Pendant un moment, nous avons cru à une tentative d'arrestation des membres du comité de direction, d'aucuns protestèrent, mais bientôt nous avons compris la gravité de la situation. Les agents du Parti infestaient le camp et les environs. Ils ne parlaient pas, attendaient. A la tombée de la nuit, les troupes sont entrées en action. J'ignore ce qui s'est passé à l'intérieur des maisons. Vers minuit, les agents ont rassemblé nos camarades par groupes et ont fait embarquer discrètement hommes, femmes et enfants chargés de hardes dans des camions rangés à la queue leu leu. J'ai suivi le convoi jusqu'à la gare. Le Parti avait bien fait les choses. Les camions se garaient près de l'entrée des wagons, se vidaient de leur contenu et repartaient chercher d'autres cargaisons. A quatre heures du matin le camp était vide. Le dernier train est parti avant cinq heures.

— C'est un coup de maître, murmura Malekê.

— Nous ne nous laisserons pas faire, dit Mellé Houré.

— Je ne conseille pas une réaction immédiate. Nous avons perdu la plupart des éléments qui constituaient notre front de résistance à ce système, il faut reconnaître que Baré Koulé n'est pas dépourvu d'intelligence. Au moindre incident il criera au complot. Par une façon ou une autre il nous abattra jusqu'au dernier.

— Nous ferions mieux d'aller voir ce qui s'est passé au port de pêche ! Le bateau de la coopérative s'y trouve.

Il ne restait plus rien du bateau, ni des pirogues de la coopérative du Club des Travailleurs. Un pêcheur qui avait assisté à l'incident nous raconta l'événement. « Nous nous savions surveillés. Au début de l'après-midi, une des équipes de pêche était arrivée au port. Le quai était particulièrement animé par la présence de la milice qui contrôlait le trafic. Nous étions tout de même surpris du soudain intérêt que le Parti portait à notre coopérative de pêche. Nous n'étions pas trop inquiets et poursuivîmes nos préparatifs. Les filets furent réparés, les mécaniciens s'occupaient de la bonne marche du bateau, tout allait bien. Vers la fin de la journée, nous avons fait le plein des réservoirs de mazout et établi notre plan de pêche. Nous allions

partir pour une semaine à la recherche du banc de poisson que nous avions repéré quelques jours auparavant et qui se déplaçait au large des côtes. A la tombée de la nuit nos camarades s'embarquèrent. Doucement le bateau était sorti du port. Je le regardais s'éloigner. Soudain dans le lointain la vedette garde-côte l'éclaira de ses phares, lui faisant signe de stopper. Le temps semblait ne plus s'écouler pour nous qui observions de la terre ferme. Nous nous demandions quelle infraction grave nos camarades pouvaient avoir commis pour être arraisonnés de la sorte. Nous ne devions jamais le savoir car vers une heure du matin le garde-côte, tous feux éteints, s'éloignait du bateau de pêche. Quelques minutes plus tard notre navire explosait et sombrait. J'ai passé la nuit à vous chercher, personne ne savait où vous étiez. Au camp, j'ai vu des camions qui emmenaient nos compagnons, je ne me suis pas hasardé à pénétrer dans l'enceinte déjà bouclée par la milice. Je n'avais plus qu'à me cacher et espérer votre venue. »

Malekê, Mellé Houré, Benn Na et Atan-le-Mammouth se regardaient bouche bée. L'indignation était telle que leur silence en devenait éloquent.

— Si nous déposons plainte, pour le principe, proposa Benn Na.

— Contre qui ? dit Malekê désabusé. Contre le Parti ? Des milliers de plaintes ont été déposées depuis l'indépendance, pour tout jugement, les dirigeants ont arrêté les plaignants pour « atteinte au prestige moral de l'Etat ». Si nous nous attaquons au Parti, nous subirons le même sort.

— Il faut tout de même faire quelque chose, insista Mellé Houré.

— Je crains que ce ne soit trop tard. N'oubliez pas que le Club des Travailleurs a cessé officiellement d'exister, depuis la suppression des syndicats et de tout organisme social non intégré au Parti Social de l'Espoir.

— Autant nous dire de renoncer à toute résistance ! Nous sommes pris dans un étau qui se resserre de jour en jour. Si nous ne réagissons pas contre le messie-koïsme le peuple en perdra la raison.

— Tu parles d'une nation comme d'une locomotive qu'on mettrait en marche au premier coup de sifflet du chef de gare. Réfléchis un peu, tu verras que le pouvoir établi a déjà des embranchements à tous les niveaux de la population. Nous sommes cernés par le Messie-koï. Plus personne n'est sûr. Avez-vous observé les manifestations de sympathie dont bénéficient les responsables du Parti lors de leurs tournées dans les provinces ?

Mellé Houré n'avait pas caché sa déception devant les propos de Malekê. Il l'avait regardé longuement comme s'il cherchait quelque chose dans son attitude, il dit :

— Tu mets un point d'honneur à douter de la sincérité des autres. Tu ne crois plus en rien, mais enfin tu n'as donc plus de cœur pour accepter la dictature avec tant d'indifférence ?

— Je ne tiens pas à crever bêtement.

— Tant pis pour le peuple, ce dernier peut crever tu veux dire, dit Mellé Houré sur un ton agressif.

— Vous parlez du peuple des Marigots du Sud, mais il n'y a pas de peuple des Marigots du Sud. Rien que de petites cellules compartimentées aux intérêts particuliers avec à peine quelques passerelles aussi grandes que l'aqueduc de Fallope. Comment peux-tu avoir la légèreté de prononcer « j'aime mon peuple ». Il se fout de toi, ton peuple ! Vous pouvez disparaître aujourd'hui ou demain, il ne s'en portera pas plus mal.

— Merci pour ton souhait, dit Mellé Houré.

— Je dis ce qui est. Baré Koulé n'hésitera pas à nous assassiner si nous multiplions les faux pas.

— Et moi je répète que le temps passe, dit Mellé Houré. Les comités clandestins du Club des Travailleurs sont actifs, il suffira d'un signe pour qu'ils sortent de l'ombre.

— Comme tu le dis, le temps presse, raison pour laquelle il ne faut pas le prendre comme concurrent, nous risquerions de nous éreinter, dit Malekê, narquois.

— La peur est entrée en toi comme dans tant d'autres de nos compatriotes, vous donnez carte blanche au Messie-koïsme.

— Je n'ai pas honte d'avoir peur. Il faut toujours craindre la folie et l'ignorance satisfaite.

— Tu me déçois, dit Mellé Houré.

Malekê foudroya Mellé Houré du regard, d'une voix nette et sans concession il attaqua :

— Vous perdez la tête, nous ne sommes tout de même plus des enfants pour jouer à la guerre civile ou à une révolution de pacotille. Vous voulez vous faire tuer. Sachez qu'on ne fait pas fondre une banquise avec quelques allumettes. Les vingt-six lettres de l'alphabet feront beaucoup plus de bien à nos compatriotes que toutes les déclarations des révolutionnaires réunis ! Vous me faites tous penser à un professeur de mathématiques qui s'acharnerait à enseigner le calcul intégral aux enfants d'une école maternelle plutôt que de commencer par leur apprendre le système décimal. Ce qui est certain, c'est que ce ne seront ni les révolutions en cascades, ni les sabotages des installations industrielles, ni la mort des dictateurs-gangsters qui nous sauveront de nos difficultés, au contraire, nous en crèverons. Prenons plutôt exemple sur le colonel avec sa section d'instructeurs du service civil. Fof ne dit rien, ne revendique rien, mais il est actuellement le seul qui ait suivi la voie de la raison, celle de notre survie. Car enfin pour gueuler, il faut tout de même avoir quelque chose dans le ventre.

— C'est vrai, au point où nous en sommes, dit Benn Na, il vaut peut-être mieux sauvegarder nos vies, il est vrai qu'il n'y a plus grand-chose à sauver.

Les temps avaient bien changé. Le temps des grèves, des incidents comme ceux du port contre la corporation fruitière était révolu, bien mort. Les patrons de l'union des corporations redoublaient de zèle pour pouvoir bénéficier de la grâce du Messie-koï. Des groupements financiers allèrent jusqu'à se cotiser pour offrir au Messie-koï comme cadeau d'anniversaire un yacht et une résidence secondaire luxueuse. Ce dernier avait effectué une première tournée triomphale internationale. Il pouvait être tranquille, ses arrières étaient bien gardées par le comité central du Parti. La population de Porte Océane, pour pallier à la terreur, se racontait de bouche à oreille des anecdotes humoristiques sur les koïs du comité central et le Messie-koï. Nous croyions en avoir fini avec le protocole complexe de la période toubab qui

respectait à un degré ahurissant la division des classes et la hiérarchie jusqu'au cloisonnement le plus strict. Après le départ des anciens maîtres, Porte Océane était plus que jamais divisée en quartiers résidentiels pour hauts fonctionnaires, pour négociants et industriels enrichis, pour boutiquiers prospères, puis venaient en décroissant les quartiers pour le commun des mortels allant des villas, maisons en dur, cases bien peintes jusqu'aux taudis crasseux. Les castes importées, les complications et l'individualisme étaient toujours en place. C'était triste comme l'était notre vie. A mesure que s'aggravait notre détresse devant l'avenir, le terrorisme du Parti se maintenait au « rouge fixe ». Par une façon ou une autre il fallait vivre. Nous étions entrés pour un temps dans un cercle infernal.

Contrairement à ce que nous avions craint au lendemain de la déportation de nos camarades du camp des travailleurs, Mellé Houré avait entendu raison. Les rescapés du Club n'avaient rien entrepris pour réintégrer le camp. Benn Na avait trouvé un emploi à la mission catholique de Porte Océane grâce à son frère, Monseigneur Jean-Jacques Na récemment nommé évêque des Marigots du Sud. Le Messie-koï, qui avait lui-même intégré une vingtaine de membres de sa grande famille dans le comité central et le gouvernement de sa république, n'avait pu s'opposer au repêchage du naufragé Benn Na. L'homme d'église avait également tenté une intervention en faveur de Mellé Houré. Le Parti le soupçonna d'être de connivence avec les ennemis du Messie-koï. A cette époque on accusait à tort et à travers. Ces accusations malheureusement menaient très souvent aux travaux forcés ou à la potence. Il est vrai que les morts n'avaient pas d'importance pour les gouvernants, moins il y avait de suspects, plus le Messie-koï se rassurait sur sa destinée.

Avec l'aide de quelques amis, dont Malekê, Fof et Baba-Sanessi, Mellé Houré s'était mis en quête d'un emploi. Pendant de longues semaines, ils firent des démarches auprès des entreprises industrielles, commerciales, agricoles, immobilières nouvellement ou anciennement installées aux Marigots du Sud. Comme marqué par le sceau de la *persona non grata*, dans chaque société où ils se présentaient pour négocier la candidature

de l'ancien dirigeant du Club des Travailleurs, les employeurs, tout souriants, répondaient : « Nous sommes réellement désolés, nous ne demandons pas mieux que d'avoir une personne de votre valeur, en fait nous sommes prêts à vous engager, mais il faudrait d'abord que vous vous présentiez avec une introduction du Parti. Nous ne faisons pas de favoritisme, mais le code d'investissements récemment rédigé et approuvé par le comité central et le patronat exige l'approbation du Messie-koï pour tout emploi d'un citoyen aux Marigots du Sud. »

— C'est-à-dire que vous me condamnez au chômage, répliquait Mellé Houré.

— Vous êtes sur votre terre natale, indépendant et libre, vous êtes bien placé pour intervenir auprès du Parti, répondait avec le sourire l'employeur.

Las d'user ses chaussures, Mellé Houré se rendit un matin à la caserne militaire pour voir le colonel Fof.

— L'armée a-t-elle une scie mécanique en réserve dans son stock ? demanda-t-il tout de go.

— Oui, que veux-tu en faire ? s'informa Fof étonné.

— Je veux devenir bûcheron. Il y a une immense forêt de palétuviers aux environs de Porte Océane, avec quelques chômeurs j'organiserai une coopérative de bûcherons.

— Bonne idée, approuva Fof, l'armée prendra une partie de votre production.

— Merci, dans tous les cas, ne te mets pas en mauvaise posture avec le Parti, les palétuviers constituent la matière première des ménagères de Porte Océane, tant que les cuisinières électriques ou à gaz n'envahiront pas ce pays, nous ne manquerons pas de débouchés sur le marché.

Mellé Houré n'eut pas de mal à recruter ses compagnons. Une semaine plus tard les premiers fagots de la « Coopérative des bûcherons » étaient vendus sur le marché de Porte Océane.

Le premier anniversaire de notre indépendance approchait. Il me semblait que des années s'étaient écoulées depuis la fin de l'ère toubab. Sous le cercle des tropiques la roue du destin tourne si vite que nous finissons par n'avoir plus le temps de faire un

bilan de notre existence. On se laisse mener par les jours qui se suivent, « pourvu que je me réveille demain, si Dieu le veut ». Malheureusement, nombreux sont ceux dont les cheveux blanchissent prématurément ou dont le corps s'use si vite qu'ils n'ont souvent pas le temps de vieillir. Incertitudes, souffrances, espoirs jamais atteints peuvent être aussi les coordonnées immuables et prédestinées des Tropiques.

A cette approche de notre premier anniversaire d'êtres « indépendants », la population des Marigots du Sud se laissait aller à une bruyante joie collective. Tout était sujet à organiser danses et chants : un enfant qui naît, un visiteur qui arrive, un mariage, une convalescence. Il fallait se griser de danse, de musique pour ne plus penser à l'étouffant, l'écrasant, l'aliénant univers du Parti. Il est vrai que de l'autre côté de la barrière, les nouveaux princes s'amusaient, eux aussi, par désœuvrement, par contentement de leur réussite, par les profits tirés de la souffrance et des efforts de leurs compatriotes. Chez eux les appareils « hi-fi » remplaçaient les tams-tams, les balafonds et autres instruments indigènes. Pour leurs femmes les pagnes et les camisoles raccommodées avaient fait place aux garde-robes des grands couturiers étrangers. Quant aux princes et courtisans du Parti, une nouvelle forme de concurrence était apparue entre eux, c'était à qui aurait les costumes les plus beaux, les plus nombreux, la plus belle résidence, les plus luxueuses voitures. C'était une façon d'impressionner la masse pour se faire respecter.

A quelques jours du premier anniversaire de l'indépendance, un événement vint bouleverser la quiétude apparente des rescapés du défunt Club des Travailleurs. Dans une des nombreuses villas en construction que des promoteurs immobiliers construisaient pour le Parti, les charpentiers penchés sur le toit installaient des traverses. Soudain un grondement couvrit les bruits du chantier. Quelques secondes plus tard des cris montaient des décombres. Sous les murs écroulés des ouvriers agonisaient. Le contremaître, affolé, téléphona à l'hôpital. Le docteur Malekê et un de ses collègues se rendirent immédiatement sur les lieux du sinistre. Pendant que des secouristes dégageaient les décombres pour sauver les malheureux, le promoteur vitupérait l'imprudence des

ouvriers. Bientôt les pompiers réussirent à dégager les victimes. Cinq ouvriers étaient morts, le dernier grièvement blessé.

Un ouvrier du chantier, ancien membre du Club des Travailleurs, croyant bien faire, avait enfourché son vélo pour aller chercher Mellé Houré. Celui-ci étonné, ne sachant que décider, suivit tout de même le travailleur. Sur le chantier, le docteur Malekê l'accueillit fraîchement.

— Ne crois-tu pas que nous avons déjà assez d'ennuis pour que tu en rajoutes encore, lui reprocha-t-il.

— Je n'y suis pour rien, Malekê, on m'a appelé, dit Mellé Houré. Un travailleur est venu m'avertir dans la forêt que tu étais sur le chantier pour défendre le droit des travailleurs. Je t'ai traité de fou...

— Ne t'a-t-il pas dit également qu'il y avait des morts ?

— Il m'a parlé d'une maison qui s'est écroulée, mais pas des morts.

— Je suis ici comme médecin. Tu devrais retourner à ton travail Mellé Houré.

— Trop tard, mon vieux, je veux savoir, par curiosité...

— La curiosité peut nous mener loin. Les chantiers immobiliers appartiennent aux dirigeants du Parti, leurs promoteurs associés se lavent déjà les mains de ce qui vient de se passer.

— Ce n'est pas la première fois, des dizaines de cas de ce genre se sont passés depuis l'indépendance. Tant de villas au prix de tant de morts semble être le prix du marché. C'est tout de même trop, tu ne trouves pas ?

— Retourne à ton travail, Mellé Houré, insista le médecin.

Il n'écoula pas, se dirigeant déjà vers le promoteur.

— Je voudrais m'entretenir avec vous, Monsieur.

— Je n'ai pas le temps.

— Vous en aurez, il s'agit des morts et du blessé.

— Je ne suis pas responsable de cet accident. Sachez que je construis des ensembles immobiliers et des villas dans le monde entier. Je connais mon métier, cet accident ne me concerne pas.

— C'est tout de même un accident de travail avec des morts.

— Cher Monsieur, vous n'avez qu'un recours, votre Parti.

Moi, je ne suis qu'un ami de votre pays qui participe à sa révolution technique.

— Avec l'or en barre comme prix de votre assistance technique. Vos travailleurs, eux, n'ont que leur vie. Les victimes ont des familles, dit Mellé Houré.

— Mesurez vos paroles, j'ai des relations. Je ne suis pas responsable de cet accident, les ouvriers sont trop arriérés pour mesurer tous les risques de leur travail. Ils ont besoin de plus de formation. Il nous a fallu des siècles pour faire de bons techniciens chez nous. Dans le cas présent, c'est l'inconscience des travailleurs qui les a menés où ils sont...

— Pendant que vous y êtes, dites que nous sommes des sauvages, ce ne sera pas la première fois.

— Je ne suis pas responsable de cet accident, il ne me concerne pas. Si vous désirez des explications, adressez-vous au Parti. Mon contrat ne dépend que du Parti !

— Vous et le Parti ressemblez à ces proxénètes qui tout en poussant les femmes sur le trottoir diraient aux médecins : ce n'est pas de notre faute si elles ont attrapé la syphilis !

— Vous allez droit au but, il est vrai que vous êtes connu pour vos formules imagées. Cependant un conseil, rentrez chez vous avant qu'il ne soit trop tard. Je n'ai rien contre vous, moi, mais ne me cherchez pas d'histoires autrement c'est le Parti qui vous en cherchera.

La milice avait envahi le chantier, surveillait les conversations, contrôlait l'identité des badauds et des ouvriers. Le travail avait repris. Le médecin s'approchant de Mellé Houré lui dit :

— Va, retourne à ton travail. Nous aurons le temps de discuter de cette affaire.

— Je voudrais tout de même comprendre.

— Il n'y a rien à comprendre, le Parti fait ce qu'il veut du patrimoine et des habitants de ce pays. Dès le lendemain de l'indépendance, le Messie-koï a nationalisé les biens de toutes les victimes et suspects, rétabli le travail forcé au nom de la révolution dite du Parti, donné carte blanche aux monopoles qui soutiennent son régime. Le pays est hypothéqué au profit des membres du Parti. Dans le cas des constructions immobilières,

tous les beaux sites des Marigots du Sud appartiennent désormais aux membres du comité central et à leurs associés des monopoles. Dans un tel étai comment peux-tu parler de sécurité sociale ? Ce serait perdre du temps et se perdre.

— Il m'arrive de me croire libre, alors je réagis comme tel.

— L'homme reprend toujours le dessus, dit Malekê. La coopérative des bûcherons marche à ce que je crois ?

— Oui, nous progressons.

— Embrasse Mariam de ma part, dit Malekê avant de démarrer.

Paroles banales diraient les esprits sérieux ; mais qui aurait pu prévoir que ces mots allaient être les derniers que Malekê et Mellé Houré allaient se dire avant bien longtemps ?...

En effet, comme un coup de tonnerre en pleine saison sèche, le lendemain matin « La Voix du Parti » annonçait sur les ondes la découverte d'un complot visant à renverser le Messie-koï. Comme cela fut le cas pour les premiers complots dénoncés, nous ne devons jamais savoir le pourquoi et le comment des arrestations. Pendant la nuit Mellé Houré, Benn Na et d'autres anciens dirigeants du Club des Travailleurs avaient été arrêtés. Le docteur Malekê n'avait trouvé le salut que dans la fuite ; un coup de téléphone l'avait averti dans son cabinet médical, une voix anonyme lui avait appris que Mellé Houré et Benn Na étaient déjà mis en état d'arrestation et qu'il n'avait que peu de minutes pour déguerpir. Au moment où Malekê sautait par-dessus l'enceinte de l'hôpital, la milice envahissait les lieux. Profitant de la nuit il longea les murs jusqu'à la caserne militaire, le général Baba-Sanessi et ses officiers n'étaient au courant de rien. Le rescapé attendit le jour pour réapparaître.

Le Parti n'inquiéta plus Malekê, peut-être le jugeait-il désormais inoffensif après l'arrestation de la plupart des anciens dirigeants du Club des Travailleurs.

Au lever du jour, Mellé Houré et Benn Na se trouvaient déjà dans la prison de Hindouya, sinistre forteresse bâtie au centre de la ville. Prison imprenable composée de centaines de cellules au temps des toubabs. En un an le Parti Social de l'Espoir avait réussi à en faire un camp de la mort. Chaque cellule avait été

divisée en quatre. La multiplication progressait en fonction des arrivées de détenus.

La cellule de Mellé Houré et de Benn Na était si minuscule qu'il aurait fallu un miracle pour en sortir vivant, et pourtant ils y passèrent plusieurs jours, jusqu'à l'après-midi où on leur annonça la visite de personnalités du comité central du Parti. « Les responsables de notre chère patrie viennent vous faire une proposition fraternelle » avait dit le directeur de la prison. En cette époque de l'indépendance messie-koïque, la belle fraternité dans nos pays se découvrait de plus en plus un côté saignant. Pendant qu'on sortait les deux prisonniers de leur cachot, une partie du personnel s'occupait de la réception des personnages « très » importants. Afin d'accueillir dignement les koïs, le directeur de la prison avait transformé ses bureaux en salles de réception. Il offrait un cocktail en l'honneur de ses amis, mais pressées par le temps, les personnalités préférèrent remettre la cérémonie à plus tard. Elles tenaient à rencontrer immédiatement les deux prisonniers.

Un gardien avait fait entrer Mellé Houré et Benn Na dans le bureau où ronronnait un énorme climatiseur. Les prisonniers étaient en guenilles, une barbe de plusieurs jours donnait une apparence de forêt mal défrichée à leurs visages qu'ils cachaient à la lumière. Les koïs, véritables mannequins de boutique de mode, semblaient sortir d'une autre planète. Ils observaient le comportement des victimes. Silencieux, ils paraissaient jouir du spectacle de leur triomphe. Finalement ils firent signe aux prisonniers de prendre place. Un gardien avança deux chaises. Les deux hommes firent semblant d'ignorer l'invitation. Le directeur de la prison tapa le sol du pied et dit fermement : « Je vous en prie, prenez place. » Envahi par la lassitude, Benn Na s'assit. Mellé Houré leva les yeux sur ses tortionnaires puis fixa le plafond. Tour à tour devant les deux êtres dont l'aspect dévoilait à peine leur état d'homme, les koïs plaidèrent pour une alliance de tous les enfants des Marigots du Sud autour du Parti, du Messie-koï et du comité central. Les prisonniers écoutaient aussi muets que des pharaons momifiés. Aux monologues succédèrent les menaces. Le Messie-koï « mettrait » un point d'hon-

neur à reconvertir au Parti toutes les couches du peuple des Marigots du Sud avant le premier anniversaire de l'indépendance. Ni Mellé Houré, ni Benn Na ne réagirent.

— Enfin, la vie a tout de même un sens pour vous ! cria un koï. Au temps du commissaire Sept-Saint Siss, vous acceptiez de transiger, pourquoi pas avec le Parti Social de l'Espoir ? demanda le nouveau commissaire de police Sognai.

— Parce que Sept-Saint Siss avait le sens de l'humain.

— Propos d'ennemi de notre patrie ! cria un membre du comité central. Je vous accuse de saborder notre indépendance.

— Ce qui ne sera jamais votre cas Monsieur, intervint Benn Na.

— Nous vous tuerons cent fois !

— Une fois suffit.

On criait beaucoup en ces temps-là. Cela faisait chef.

— Vous regretterez vos propos offensants ! menaça encore un koï.

— Il faut bien regretter quelque chose, répliqua Mellé Houré d'une voix neutre.

Le chef de la délégation sortit un papier qu'il mit sur la table en disant :

— Pour l'intérêt du peuple signez votre affiliation au Parti, vous serez immédiatement libérés par le Messie-koï.

— Je ne comprends rien à ce texte, il ne veut rien dire, c'est un leurre. Vous savez bien que vous avez liquidé toute opposition au nom de votre bon droit de disposer du peuple. Il n'y a plus rien à approuver, dit Mellé Houré.

— Vous êtes décidés à nous tenir tête, mais vous en creverez, cria un des koïs.

— Où en est à présent le peuple ? Dans la félicité peut-être ? répliqua Mellé Houré. Vous êtes trop stupides pour comprendre.

— Toi, ton prochain repas sera la terre, dit le commissaire Sognai.

— Tôt ou tard vous mourrez aussi, ce n'est qu'une question de temps.

Les membres de la délégation du Parti se regardèrent, décontenancés devant cette résistance imprévue. Mellé Houré qui sem-

blait avoir fait pour toujours un trait sur sa vie, avait tourné le dos aux koïs pendant que ces derniers tenaient des conciliabules. Il se retourna ; un mot lui brûlait la langue, ce même mot que les indigènes prononçaient pour s'adresser aux toubabs :

— « Patrons » avez-vous terminé avec nous ? Nous vous demandons de nous reconduire dans notre cellule. A choisir nous y respirons mieux que dans cette salle à vermines.

Les délégués regardaient le texte de la reconversion rédigé par le Parti. Il fallait que les prisonniers signent. Par une façon ou une autre il fallait qu'ils signent, il y allait de leur avenir. On fit sortir Mellé Houré, Benn Na se leva pour lui emboîter le pas.

— Toi, reste ici ! cria le commissaire Sognai.

Au milieu de l'après-midi les membres du comité central avaient réussi à faire signer Benn Na. Peu après on le transférait à l'infirmerie de la prison, il était dans le coma. En cet instant même où son ami et compagnon de lutte était emmené, Mellé Houré était conduit dans la salle de tortures de la prison. Pendant que les gardiens le menaient par de longs couloirs vers sa cellule, ils tombèrent sur un groupe de forçats qui poussaient plusieurs chariots chargés de bassines. Elles étaient pleines de savon liquide bouillant qu'on venait de préparer. Mellé Houré laissa passer le premier chariot, le deuxième, le troisième — il retenait sa respiration — le quatrième chariot dégageant sa vapeur chaude, infernale, avançait vers lui, puis arriva à son niveau. Soudain ce fut fait. Il avait plongé ses deux mains dans le savon bouillant. En l'espace d'un éclair il hurla comme un écorché vif. Les gardiens n'avaient pas eu le temps de comprendre, c'était fait. Il avalait désormais sa douleur, un seul cri avait suffi, plus une lamentation lorsque les koïs du comité central se précipitèrent.

Mellé Houré n'entendait plus rien. Il avait du mal à se tenir debout. Les gardiens le soutenaient tant bien que mal. Le chef de la délégation du Parti dit au directeur de la prison :

— Qu'on nettoie ses mains, qu'on le soigne immédiatement. Il peut les perdre plus tard, mais pas maintenant. Il faut qu'il signe le texte d'adhésion au Parti avant le premier anniversaire de l'indépendance.

— Nous le gardons ici ? s'informa le directeur de la prison.

— Non, faites le suivre par un fourgon spécial, nous l'attendons.

Pendant les jours qui avaient suivi l'enlèvement de Mellé Houré, Mariam, son épouse n'avait pas fermé l'œil. Elle faisait des démarches, s'informait. Elle avait passé des heures à attendre. Ce matin-là, comme depuis plusieurs jours, elle était debout devant la fenêtre et scrutait l'horizon. Les passants, voisins ou inconnus évitaient de la regarder, passaient devant la maison sans la saluer. Eux aussi avaient peur, peur de se compromettre en entretenant des relations de bon voisinage. Tout un chacun pouvait être un suspect qui s'ignore : un inconnu qui vous salue, celui qui discute avec vous de la pluie et du beau temps, celui qui vous rend visite... Tout devenait trahison possible envers le Parti. Il n'était plus question de survivre, mais de lutter constamment pour le droit d'être vivant le lendemain.

Malgré le malheur qui s'était abattu sur elle, Mariam s'efforçait de comprendre ses voisins ou anciennes relations du Club des Travailleurs, ils l'auraient saluée, elle n'aurait pas répondu pour leur propre bien. Le Parti avait parlé d'un complot ourdi par Mellé Houré, Benn Na et d'autres. « D'autres » pouvaient être n'importe quel innocent. Si le Parti et ses responsables désiraient se fournir en mille coupables, la milice et la police secrète lui en livraient « mille ». Il y a toujours un suspect sous la main. Suspect devenait synonyme de citoyen. Aussi simple. Mariam en avait conscience. Pestiférée du système, elle évitait tout contact avec ses compatriotes, à l'exception du docteur Malekê et de Larissa.

Pendant un long moment son regard se porta sur les feuilles vertes d'un manguier qui surplombait sa maison, un vent frais remuait le feuillage. Rêveuse elle contemplait le tapis d'herbes constellé par la rosée du matin. Elle eut envie de s'y promener. La nuit ne s'était pas dissipée, pourtant à l'horizon l'aurore rougeoyait le ciel. Au loin, les cocotiers fiers de leur taille dominaient le paysage et dansaient doucement au rythme du vent.

Elle quitta la fenêtre, tête baissée, traînant les pieds, songeuse,

tournait en rond, se dirigeait vers la chambre des enfants. Les deux aînés étaient levés, ils se trouvaient dans la cuisine. Le plus jeune dormait encore. Une larme perlait sur la figure de Mariam. Elle embrassa son benjamin qui continuait à dormir profondément. Elle s'acharnait à échapper au temps, à sa douleur, à ses angoisses. Il faisait pourtant beau, si beau ; et comme à chaque lever du jour, la nature s'était parée de sa splendeur habituelle. Soudain un « bonjour madame » la sortit de ses rêves. Elle se retourna, émue, son cœur battait. Elle sourit :

— Bonjour mon petit Ibou, déjà ici ?

— Oui, j'ai attendu Amad dans la rue, il n'est pas sorti, alors je suis entré.

« Les enfants, au moins, n'ont pas changé », murmura Mariam. C'était le camarade d'école de son benjamin. Amad avait neuf ans, il allait à l'école primaire de Porte Océane. Mariam entra pour le réveiller et fit des reproches aux enfants : « Hier vous auriez dû vous coucher plus tôt. Vous avez tous les trois mal dormi, vous ne deviez pas attendre le retour de papa, il a beaucoup de travail. Il n'est pas rentré, peut-être est-il parti en voyage. Il nous écrira, Dieu veille sur lui. » Les aînés qui allaient au lycée ne disaient rien. Ils avaient compris depuis bien longtemps ce qui était arrivé. Au moment de sortir Amad avait embrassé sa maman en chuchotant d'une voix menue : « Bonne chance à toi et à papa. » Mariam regarda longuement l'enfant en se demandant comment il avait pu deviner la profondeur de sa détresse. Comme pour s'accrocher au souhait de l'innocent elle l'embrassa en disant : « Que Dieu t'entende mon enfant. »

Déjà Amad et Ibou sortaient en courant de la maison. Ils s'en allaient en sautillant et gambadant, se retournèrent une dernière fois et firent signe à la mère, puis traversèrent la rue, montèrent sur la longue balustrade qui borde la corniche de Porte Océane, jouant imprudemment aux somnambules, prirent leur élan et sautèrent sur le terrain vague qui conduisait au bord de l'eau. Au loin Mariam surveillait les enfants qui s'amusaient sur la plage, jouant à saute-mouton avec les vagues. D'un coup ils se mirent à sprinter comme des coureurs de cent mètres, atteignirent la balustrade, l'escaladèrent et prirent le chemin de l'école.

Déjà les nuages lumineux livraient passage aux premiers rayons du soleil. De nouveau Mariam porta son regard sur la mer, vers la plage. Au large un bateau voguait, fragile, vulnérable. Pendant un instant Mariam avait oublié le temps, ce temps qui la torturait. Peu à peu, une succession d'images défilaient dans sa tête, celles de son mari, de ses enfants... Elle eut un serrement de cœur, essaya d'échapper au tourbillon de cauchemars qui déréglaient ses pensées. Il ne fallait pas qu'elle pense. Sa sœur était venue la voir de très bonne heure. En s'habillant elle lui dit soudain : « Je vais voir le Messie-koï, si je ne reviens pas assez tôt, occupe-toi des enfants. Dans le cas où... enfin, avertis Malekê et Larissa. »

Devant l'entrée du palais, une voix somma Mariam de s'arrêter. Un membre de la milice, accompagné d'un gendarme s'approchait :

— Vous travaillez à la présidence, Madame ?

— Non, je viens, je viens pour m'informer...

— Vous informer de quoi ?

— J'ai un rendez-vous, enfin on me l'a accordé.

— Qui ? Où ? insista le membre de la milice.

— Le chef du protocole, répondit Mariam.

— Le chef du protocole est un zéro ! Seul le secrétaire politique de la présidence peut accorder des audiences au nom du Messie-koï.

— Il me faut pourtant voir le chef de l'Etat, après tout je suis une citoyenne.

— Citoyenne, citoyenne, eh bien, moi je vous dis qu'être citoyenne ne suffit pas pour bénéficier de tous les droits. Etes-vous reconvertie ?

— Reconvertie ? Mais Monsieur, à quoi, mon Dieu ?

— Au messie-koïsme.

Mariam regarda le membre de la milice comme si elle essayait de mieux deviner les pensées du sbire. Découragée elle répondit :

— Je suis musulmane, je pourrais être chrétienne ou juive s'il le fallait, mais je ne vois pas comment je pourrais être messie-koïque !

Mariam s'arrêta net. Soudain elle porta la main sur sa bouche et se mordillait les doigts. On aurait dit qu'elle se condamnait d'avoir trop parlé, d'avoir dit son opinion d'être humain. Ce droit elle ne l'avait plus, pendant un instant elle l'avait oublié.

Le membre de la milice invita Mariam à s'éloigner du portail. Elle obéit, mais s'installa dans un coin. Son regard ne quittait pas l'entrée, ni l'enceinte du palais ; elle observait le va-et-vient du coin de l'œil. A un moment donné une personnalité arriva, les gardiens se mirent au garde-à-vous. Mariam en profita pour foncer dans l'enceinte, elle courait, courait, courait. Une meute de sentinelles se mirent à sa poursuite. Elle continua sa course ses chaussures à la main, grimpa les escaliers, se précipita vers une des portes. Un gorille du Messie-koï l'attendait, bras ouverts. Mariam, surprise tomba sur lui en criant : « Laissez-moi entrer, je veux voir le Messie-koï. » Le garde avait reçu du renfort, une vingtaine d'hommes qui surveillaient les différentes entrées du palais étaient accourus. L'un d'eux secoua violemment Mariam :

- Mais où vous croyez-vous donc ?
- Je veux voir le chef de l'Etat !
- Avez-vous une autorisation ?
- Oui, le chef du protocole me l'a donnée.
- Faites voir.

Mariam tendit le papier. Le garde le prit sans oser le lire ; il s'éloigna. Quelques minutes plus tard il revint :

- Le chef de la garde du palais veut la voir, dit-il.

Mariam fut conduite devant un « monsieur sérieux ». Il lit l'autorisation, puis donna l'ordre de la conduire vers le « responsable des couloirs de passage des bureaux du Messie-koï ». Ce qui fut fait. Tour à tour elle rencontra le « chef de cabinet », le « directeur de cabinet », le « koï des audiences du comité central du palais », enfin Mariam parvint au niveau du « secrétaire général des affaires diverses extérieures et intérieures du palais ». Ce dernier prétendit que le Messie-koï était trop occupé, mais consentit tout de même à orienter Mariam vers la direction générale du protocole. Par chance le chef du protocole attendait Mariam. Tout simplement il lui ouvrit la porte, la fit asseoir :

— Je suis désolé, Mariam, chuchota-t-il. C'est aussi difficile de voir le Messie-koï que d'atteindre le bon Dieu.

— J'attendrai des jours s'il le faut, mais il me faut savoir quelque chose au sujet de mon mari. Si tu pouvais...

— Je ne suis au courant de rien... considéré comme simple responsable technique, je suis étranger aux problèmes du Parti.

— Je commence à trouver cette existence invivable, Djib.

— Mariam, sois sage et prudente, j'ai pris rendez-vous pour toi, comme pour n'importe qui d'autre. Aux yeux du comité central je suis sensé vous avoir exclus de mes relations, ainsi que Malekê, Mellé Houré et les autres. C'est une question de vie ou de mort dans mon cas.

— C'est un choix difficile que tu as fait.

— On ne choisit pas toujours, chuchota Djib.

Soudain Djib fit signe à Mariam de se taire et poursuivit la conversation sur un tout autre ton, quelque chose avait bougé derrière la porte :

— Comme vous le savez, Madame, le chef de l'Etat est très occupé à la veille du premier anniversaire de notre indépendance nationale, il a une conscience très haute des intérêts de son pays, mais je suis certain qu'il vous recevra malgré tout.

— J'en serais heureuse, dit Mariam qui avait compris.

Djib lui fit un clin d'œil amical comme pour lui dire « courage », puis lui tendit un livre.

— Occupez-vous, il vous faudra de la patience.

Mariam attendait, elle ne faisait que cela depuis des jours. La moitié de la journée s'était déjà écoulée dans les dédales de la hiérarchie bureaucratique du pouvoir central. « Peut-être serai-je reçue cet après-midi ou demain, de toute façon je suis dans la place », se disait-elle.

Le palais se réveillait peu à peu de sa sieste. Le personnel de la présidence reprenait son travail. Gardes de corps, milices, visiteurs, courtisans et sbires de tout acabit recommençaient à circuler dans les couloirs. L'après-midi se passa dans l'incertitude. Les visiteurs qu'elle avait précédés avaient été reçus avant elle. Djib, inquiet, avait fait quelques apparitions pour encoura-

ger Mariam à persévérer. Finalement un huissier lui fit signe, elle se leva et le suivit...

Mariam fut introduite dans une immense salle, luxueusement meublée. Elle avançait, sans rien voir du décor, vers le chef de l'Etat des Marigots du Sud. Baré Koulé, immobile comme une statue, la regardait s'acheminer vers lui. Le parcours paraissait sans fin, l'espace environnant lui enlevait ses moyens. Le Messiekoï attendait, observait. Son visage de granit ne reflétait aucune expression, aucune mobilité, seuls ses yeux étincelaient. Par un geste de la tête il désigna un fauteuil à la visiteuse. A cet instant Mariam devait se dire que le pouvoir avait remodelé, métamorphosé, durci comme l'acier trempé le chef Baré Koulé. Elle avait pris place dans le fauteuil, attendant un mot, un seul mot pour lui faciliter la démarche. Rien ne vint. Elle remuait la langue, cherchait une introduction, son cerveau s'obstruait. Soudain elle éclata en sanglots. Baré Koulé ne plaça pas un mot de réconfort, lorsqu'il se décida enfin à parler ce fut pour dire :

— C'est tout Madame ?

Mariam parut sortir de la nuit, elle s'exclama :

— Comment c'est tout ? Je viens pour mon mari. Je vous en prie, rendez-le moi.

— Qui est votre mari, Madame ?

— Mellé Houré, vous le connaissez, vous l'avez rencontré ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Et pourtant il y a un an à peine vous vous êtes rencontrés au Club des Travailleurs.

— Je ne m'en souviens pas.

— Je vous prie de tout mon cœur de femme et de mère, souvenez-vous. Vous connaissez Mellé Houré. A la radio on a parlé d'un complot où il serait impliqué, vous savez bien qu'il est innocent.

Baré Koulé n'avait pas bougé. Ses yeux devenaient méchants bien que son visage restât impassible. Il fit semblant de réfléchir.

— Il y a eu effectivement un complot, fomenté par des éléments d'un certain Club des Travailleurs. Les investigations continuent, les arrestations sont en cours. Si votre mari, comment ? Mellé Houré ? Oui, c'est ça, votre mari Mellé Houré est

du nombre des ennemis de la République, il passera comme n'importe quel coupable devant le tribunal révolutionnaire. Ce ne sera que justice, une justice égale pour tous les citoyens.

— Justice, mais il n'y a pas de justice quand on condamne à mort ceux qui ne pensent pas comme vous.

— Il faut sauvegarder l'intérêt de l'Etat.

— Votre intérêt, pas celui de la nation, le vôtre, dit Mariam.

Elle semblait prête à tout, devenue comme folle, elle poursuivit :

— Vous tuerez Mellé Houré, Benn Na et toutes les autres victimes arrêtées, vous n'en finirez plus jamais. Chaque fois qu'un enfant des Marigots du Sud mourra de vos mains, il laissera une famille, des amis, des parents. Ceux-là n'oublieront jamais. Pour vous en sortir, il vous faudra éteindre familles et amis de toutes vos victimes. Vous ne le pourrez pas. Il y en aura toujours un qui en réchappera. Les crimes de tyran multipliés par dix, cent, mille, un million augmenteront le nombre de ceux qui n'oublieront pas. Un jour la terre s'ouvrira et la justice vous frappera. Vous êtes le maître, faites donc votre travail de bourreau, au lieu d'aider le peuple à vivre. Je sais que le Parti me tuera, tôt ou tard, pour ce que je viens de dire. Je serai du premier choix lors du prochain complot que vous déciderez d'inventer. Mais sachez que vous creusez votre propre tombe. Tout se paye, car je crois en Dieu et j'espère qu'il protégera notre terre natale.

Au moment où elle s'appêtait à partir, Baré Koulé lui dit d'une voix calme :

— Un instant, Madame.

Mariam se retourna. Le Messie-koï semblait préoccupé. Il tapotait sur la table, prit son temps avant de parler :

— Ecoutez, Madame, dit-il. Je vous ai laissé parler, vous vous êtes exprimée librement, j'ai écouté. Un avertissement cependant : si un seul mot, un seul propos filtre de ce bureau, je vous ferai arrêter pour félonie et offense publique au chef de l'Etat.

Ce soir-là nous avons trouvé Mariam dans la rue, assise au pied d'un arbre. Elle pleurait sans arrêt et parlait aux passants. Une troupe de badauds s'était réunie autour d'elle,

elle ne voyait personne. Le docteur Malekê la fit admettre au service de neurologie. Mellé Houré et Mariam absents de la maison, il n'était pas question d'abandonner les enfants à eux-mêmes. Le soir-même Larissa et Malekê les hébergeaient chez eux.

La nuit tombait lorsque le gardien s'approcha du cachot où étaient enfermés les deux prisonniers. Mellé Houré leva la tête et lui fit signe d'approcher. Il lui montra Benn Na. Le gardien regarda le malade dont la tête était enflée, le sang s'échappait de sa bouche comme d'une fontaine. Il ne pouvait plus crier, ni soupirer, ni râler de douleur : sa bouche, ses gencives avaient doublé de volume.

— Faites appeler un médecin s'il vous plaît. Il est en danger de mort. Je vous prie pour l'amour de Dieu, vous ne pouvez pas le laisser mourir.

— Le Parti m'a dit de ne pas bouger d'ici.

Le gardien, visiblement embarrassé se grattait la tête, cherchait ses mots.

— Ben, il faut dire que je ne peux pas. Vous n'êtes pas reconvertis au messie-koïsme, et puis, vous avez monté un complot contre le chef de l'Etat et le comité central du Parti. Au nom de Dieu, je ne peux pas bouger, ni vous aider, ni appeler au secours. Le Parti me l'a interdit.

De guerre lasse Mellé Houré se tut. Le gardien en profita pour s'éloigner. Dans le couloir désert un tintement de clefs contre les barreaux parvint aux oreilles de Mellé Houré. Puis ce fut le silence total.

— Du courage mon frère, du courage, tu guériras. Nous nous en sortirons. Dieu ne nous abandonnera pas, oui, nous nous en sortirons, tu verras que tu retrouveras ta femme, tes enfants. Si tu guéris je jeûnerai pendant trente jours pour remercier Dieu. Nous nous en sortirons, murmurait Mellé Houré.

Pendant qu'il parlait Mellé Houré regardait autour de lui. Ils étaient les seuls détenus de l'endroit. Son attention fut attirée par une inscription tracée à l'aide d'un morceau de charbon de bois : « Adieu amis et bonne chance. » Il souffrait de ses brû-

lures qui s'infectaient. Une grosse mouche verte bourdonnait, bourdonnait autour de la tête enflée de Benn Na. Pendant un moment Mellé Houré essaya de l'attraper mais n'y parvint pas. Avec un bout de natte il se mit à la poursuite de l'insecte. La natte érafla le mur, une poussière noirâtre s'en détacha. Mellé Houré, acharné contre l'insecte criait : « Tu ne te poseras pas sur Benn Na, tu ne lui suceras pas le sang, jamais, jamais, il vivra ! » Finalement la mouche s'abattit sur le sol. Sa « victoire » le soulageait. Il murmura à Benn Na : « Tu vois, je l'ai eue, elle ne t'a pas piqué. » Benn Na respirait à peine, il ne bougeait plus. Le sang s'était coagulé dans sa bouche. Ses gencives aux dents arrachées par les tenailles de Halouma se gangrenaient.

Mellé Houré appela au secours, seul l'écho de sa voix lui revenait. Il s'obligea à admettre la dure réalité des choses. Il déboutonna la chemise ensanglantée du moribond et prit la croix qu'il portait au cou. « Il lui faut ses derniers sacrements. Il les aura. Oui, il a vécu en chrétien, en bon chrétien. Je ne suis qu'un musulman, un pauvre musulman, il lui faut ses derniers sacrements. Je le jure au nom du Créateur, il ne doit pas mourir comme un païen, jamais. Mon ami ! Que Dieu me pardonne si je blasphème contre son royaume. » Mellé Houré mit la croix sur le front de Benn Na. Recueilli il se mit à réciter le *Fatahat* : « Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux [...] Louange à Dieu, souverain de tous les mondes. La miséricorde est son partage. Il est le roi du jour du jugement. Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance. Dirige-nous dans le sentier du salut. Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits. De ceux qui n'ont point mérité ta colère et se sont préservés de l'erreur. Mon Dieu, Clément et Miséricordieux, reçois Benn Na parmi les élus de ton royaume et pardonne à ceux qui l'arrachent à la vie... Ainsi soit-il. Amen. » Benn Na était mort. Pour la première fois depuis son adolescence, des larmes perlaient sur la figure de Mellé Houré. Il enleva ses vêtements pour couvrir le défunt. La nuit était profonde et silencieuse, comme si la terre natale et nourricière se vidait elle aussi de son âme...

L'odeur du cadavre envahissait la cellule. Le sol n'était pas cimenté, avec le temps, il s'était peu à peu recouvert d'une épaisse couche de crasse. Un tapis d'insectes, progressivement, recouvrait le mort et montait sur les pieds lacérés de Mellé Houré. Il tenta de se lever, retomba, recommença. En vain. Alors il s'accrocha aux barreaux. Le tapis d'insectes grimpait le long de son corps et le recouvrait comme d'un manteau adhésif. Il faisait sombre, à peine une raie de lumière de l'aube filtrait de l'extérieur ; cette lueur le rattachait à la vie, il s'y accrocha avec ses dernières forces. Ses plaies lui faisaient mal. Il s'appuya contre le mur, une plaque de poussière se détacha du plafond et lui recouvrit la tête. Son regard était rivé au trou de lumière. La température de la cellule commençait à monter. Le jour se levait, le soleil déjà, reprenait son règne de saison sèche. La fièvre s'était déclarée, Mellé Houré claquait des dents. Les puces, les cancrelats, les rats, les souris lui tenaient compagnie. La matinée avançait, le gardien ne revenait pas. La solitude était totale. Sa tête restait toujours orientée vers le passage du jour, vers le trou dans le mur. Comme dans un rêve il se vit oiseau, volant au-dessus des plaines verdoyantes, des savanes, des plateaux, des montagnes de son continent natal, traversant les vallées en fleurs, les champs cultivés où riaient des enfants. Il se crut libre, libre, libre !

C'était le jour de la commémoration de l'indépendance des Marigots du Sud. Le Messie-koï fêtait le premier anniversaire de son règne. La milice était sur pied depuis le lever du jour : elle se préparait pour le défilé. Les maîtres des Marigots du Sud allaient pouvoir oublier pour un jour leurs problèmes et leurs victimes. Les vainqueurs de la nation se préparaient à commémorer leur première année de liberté sur leurs compatriotes.

Au milieu de la matinée les camions se mirent en branle. La cité de la milice et la caserne de gendarmerie se vidaient peu à peu. Ce fut tout juste après le départ du dernier véhicule que le gardien se décida à jeter un coup d'œil aux prisonniers. Arrivé au niveau de la cellule il s'arrêta, écouta l'oreille tendue. Il eut comme un sursaut d'inquiétude, essaya d'un geste nerveux toutes

ses clefs dans la serrure, chercha la bonne, puis ouvrit la porte. Une nuée de mouches s'envola. Il alluma une torche, puis comme piqué par la folie, il sortit en courant. La caserne était vide, il ne restait plus que les sentinelles. Il se précipita vers elles en criant :

— Au nom du grand Dieu, je n'y suis pour rien. Ils ont l'air de, mon Dieu, ils ont l'air morts, des cadavres !

— Qui morts ?

— Les dirigeants du Club des Travailleurs, morts dans les cachots. Hier le chef m'a dit de les garder. Personne ne devait les voir, c'était l'ordre du Parti. L'un d'eux avait réclamé le secours d'un médecin pour son camarade alors moi j'ai dit : « Le Parti l'interdit. » J'ai obéi, je n'y pouvais rien, j'ai obéi.

— On ne comprend rien à ce que tu racontes.

— C'est pourtant clair, ils ont crevé !

Le gardien fut sommé de recommencer ses explications. Sous le coup de l'émotion il escamotait ses phrases, avalait ses mots, bégayait, se justifiait. La sentinelle demanda enfin :

— Si je comprends bien, il est question de Mellé Houré et Benn Na ?

— Oui, c'est juste, je crains bien que, mon Dieu, mon Dieu, oui Mellé Houré et Benn Na. Dieu ne me pardonnera jamais.

— Ceux du complot ? Ils ne dépendent pas de nous. La caserne de gendarmerie les héberge, mais c'est la milice qui s'occupe d'eux. T'énervé pas, t'énervé pas. Tu vas te rendre au siège du comité central, te présenter au responsable de service, il verra bien ce qu'il faut faire.

Le gardien se remit à courir. En quelques minutes il se trouva dans l'enceinte de la cité de la milice. Elle semblait vide. Un homme qui assumait la permanence lui fit signe de s'approcher. A peine arrivé au niveau de l'inconnu, il lui lança :

— Les prisonniers vont mourir. Il faut les secourir.

— Tu es dingue non ? Aujourd'hui c'est notre fête nationale d'indépendance. Je suis resté ici parce que je me suis blessé lors d'une sortie contre des suspects. Tu comprends nous ne pouvons pas nous en faire pour les ennemis du Messie-koï.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, salaud ! On ne peut pas

abandonner un animal blessé, à plus forte raison un être humain !

— Si tu répètes ces mots, ou si tu continues à te lamenter sur le sort des ennemis du Parti tu seras arrêté sur-le-champ, menaçait l'individu.

Le « milice » se lança dans une explication interminable sur la dignité, l'importance du Parti, le sacrifice du peuple, la fidélité au Messie-koï. Quand il eut fini, le gardien lui dit d'une voix ferme où toute peur avait disparu :

— Je te verrais crever comme un chien, je ne me retournerais pas ! Un homme meurt à petit feu, l'autre est déjà mort peut-être, le seul réconfort que tu trouves c'est de me faire un cours sur le fondement et les bienfaits du Parti. Moi aussi j'ai obéi au Parti et lui obéirai encore, mais je ne suis pas capable de rester indifférent devant un être qui agonise. Non je n'en suis pas capable. Si je dois mourir pour un tel sentiment, je crois que Dieu m'accordera sa Clémence pour toutes mes fautes.

Le membre de la milice regarda le fauteuil qui l'attendait sous la véranda, il se retourna et dit :

— J'ai mal aux pieds, j'avertirai les chefs à leur retour de la fête nationale. Pas avant la fin de l'après-midi. D'ici là il faut attendre, l'ordre du Parti ne doit pas être transgressé.

Le gardien affolé tournait en rond. Il s'assit pendant un instant sur un tronc d'arbre, effondré il répétait : « Pourquoi pas lui, il fera quelque chose, ce sont ses amis. Il ne faut pas qu'on sache que je vais le voir, et puis il pourrait peut-être me protéger aussi en cas d'ennuis. » Il se leva et se remit à courir. Arrivé à destination il s'arrêta, pris de panique, surveillant les passants ; puis, d'un pas ferme s'engagea dans l'enceinte de l'hôpital. Il demanda la direction de la section chirurgicale à un infirmier — « Ma femme est entrée ce matin » —, se dépêcha-t-il de dire pour se justifier.

— Dans quel service l'avez-vous accompagnée ?

— Hé, je ne sais pas, je ne sais pas, mais je sais qu'elle est ici.

— Il y a plusieurs médecins dans cet hôpital, un chirurgien indigène également...

— Ah ? C'est difficile à dire, je souhaite que ma femme guérisse. Je ne me trompe pas, c'est ici que je l'ai accompagnée.

L'infirmier semblait sceptique, il rétorqua :

— Ecoutez, je n'ai pas de temps à perdre, l'ambulance m'attend. Vous voyez ce grand bâtiment à droite ?

— Oui, je vois, je vois.

— Ce sont les services du docteur Malekê. Ce ne serait pas le docteur Malekê qui a reçu votre femme dans son service ?

— Oh non, je ne le connais pas celui-là... Malekê, jamais rencontré, au nom du Messie-koï, ni vu, ni connu. Holà ! docteur Malekê, faut pas exagérer, comment est-ce possible ? Au nom de Dieu je ne le connais pas !

L'infirmier sourit, ironique et répliqua :

— Vous avez tort de ne pas le connaître, nous l'aimons bien nous. La population aussi. C'est ainsi, on n'y peut rien. Allez le trouver, son nom est inscrit sur l'une des grandes portes.

Le gardien crut pendant un moment que son informateur avait découvert son jeu. Marchant d'un pas lent, il le surveillait discrètement. Mais l'infirmier ne se préoccupait plus de lui. Il venait de monter dans l'ambulance qui démarra aussitôt.

Salimatou le fit entrer. Avant même de voir le chirurgien il se mit à expliquer :

— Vite, vite, je n'en peux plus, ils vont mourir, je suis le gardien. Docteur Malekê vos amis sont en danger.

Malekê crut d'abord avoir affaire à un fou. Salimatou qui semblait également ne rien comprendre le fit asseoir.

— Vous voulez parler de Benn Na et de Mellé Houré ? Personne ne sait où ils se trouvent. Moi, je suis médecin, je ne me mêle pas des affaires du Parti.

— Docteur, vous devez me croire, je ne suis pas fou. Je suis le gardien. Je crois que vos amis vont mourir. Ils sont dans la prison de la caserne de gendarmerie. Je crois que l'un d'eux est déjà mort. Je n'y suis pour rien. Le Parti m'a dit de les garder. Moi, je les ai gardés, je ne pouvais tout de même pas savoir qu'ils allaient cesser de respirer.

Le gardien regardait anxieusement autour de lui, plus malheureux qu'un animal traqué. Soudain, comme exalté, il dit :

— Docteur, au point où j'en suis, je n'ai plus de recul. Je suis prêt à aller avec vous pour faciliter l'enlèvement des malades. Ne m'abandonnez pas après ça, j'ai une famille. Et puis on dit que vous aidez tout le monde.

— Vous pouvez compter sur moi le rassura Malekê, mais vous n'avez pas intérêt à me mener dans un traquenard.

Peu de temps après l'arrivée du gardien à l'hôpital, le téléphone sonna chez le colonel Fof. Il était au défilé, mais depuis plusieurs jours Langue-de-Vipère, Didi, Beau-Temps, Patte-Arquée et moi attendions chez lui la nouvelle qui nous apprendrait le lieu d'internement de Mellé Houré et de Benn Na. Quelques secondes s'étaient à peine écoulées depuis l'appel téléphonique que nous nous précipitions déjà vers un véhicule. Nous avions rendez-vous avec Malekê à la sortie de la ville. Nous nous étions affublés de l'uniforme de la milice du Parti, notre camionnette était toute récente, du même modèle que celles utilisées par la milice lors de ses repréailles contre la population. Je roulais très vite. Le gardien était couché à plat ventre dans le véhicule. A peine les sentinelles avaient-elles aperçu les chemises rouges de la milice du Messie-koï qu'elles nous ouvrirent la barrière, c'était prévisible, car personne n'avait le droit de contrôle sur les milices du Parti. Dans la caserne un poste de radio braillard diffusait des commentaires grandiloquents sur la cérémonie commémorative. Langue-de-Vipère ne se priva pas de ses réflexions habituelles.

— Vous verrez, je vous parie qu'il en a au moins pour cinq heures. Un de ces jours il nous convaincra que ses paroles valent n'importe quel repas. On bouffera ses mots. On n'est pas des zèbres tout de même !

Beau-Temps le torpilla du regard et chuchota : « Tu vas te taire, oui ! » Le gardien ne semblait pas être dans son assiette, ses yeux tournaient comme des périscope. Par bonheur il ne se trompa pas de chemin. En suivant ses directives nous arrivâmes devant un bâtiment anonyme perdu parmi les édifices militaires. Il nous chuchota : « C'est la prison. » J'arrêtai le véhicule. Le gardien, de plus en plus mal à l'aise nous fit signe de le suivre. Langue-de-Vipère fut chargé du guet. Au bout d'un

long couloir sombre nous arrivâmes à la queue leu leu dans un vaste caveau où régnait une humidité chaude et poisseuse. Il y avait une dizaine de cellules au maximum. Le gardien ouvrit l'avant-dernière porte.

L'atmosphère était irrespirable. Nos torches électriques balayaient les murs. Le docteur Malekê s'accroupit, jeta un coup d'œil sur Benn Na et murmura : « Mort. » Il tâta le pouls de Mellé Houré, se leva précipitamment et nous dit : « Il est encore vivant, allons dépêchons. » Ce fut une course éperdue contre le temps. Nous installâmes Mellé Houré et le corps de Benn Na sur des civières et quittâmes la cellule. Le parcours ne fut pas facile, le couloir était trop étroit. Langue-de-Vipère, inquiet, avait mis la camionnette juste devant l'entrée du bâtiment. Alors tout alla très vite. Le malade fut installé pendant qu'on enroutait le cadavre de Benn Na dans une couverture. A la sortie, les sentinelles, sans regarder à l'intérieur du véhicule, nous firent signe de continuer notre trajet. Pendant que nous nous acheminions vers une destination que venait de m'indiquer Malekê, nous nous débarrassâmes des uniformes de la milice.

Les blessures de Mellé Houré étaient très graves, elles s'étaient infectées. Un pus noirâtre engluait ses vêtements. Sa respiration était à peine perceptible. J'évitais les endroits grouillants de monde. Avec beaucoup de détours nous parvînmes à la cathédrale. Beau-Temps ne tarda pas à joindre Monseigneur Na. Très ému il prit possession du corps de son frère, qu'il fit placer sur un catafalque dans la nef centrale. Silencieux chacun de nous alluma un cierge, puis nous nous recueillîmes devant le corps, avant de quitter l'édifice.

Au dehors, la population était toujours accrochée à la voix du Messie-koï. Le sauveur des Marigots du Sud abordait sa quatrième heure de discours. Beau-Temps, Didi, Patte-Arquée et Langue-de-Vipère avaient repris leur uniforme militaire pour prendre part au défilé. Pendant que mes compagnons rejoignaient leur régiment je ramenaï la voiture au garage. Je ne tenais pas à manquer la fin de la commémoration du premier anniversaire de l'indépendance. Il nous avait fallu moins d'une heure pour reprendre notre place.

Le discours du Messie-koï fut très applaudi. Lorsque les mains cessèrent de se mortifier, la distribution des décorations commença. Un premier ambassadeur fit un bref discours, s'avança vers le Messie-koï et lui épingla la « Medal of Freedom », Amen. Un autre représentant se leva comme s'il craignait d'être pris de vitesse, épingla — aïe fit le Messie-koï — sur la poitrine du chef d'Etat « L'ordre de Lénine de la Liberté », Amen. Nous vîmes alors un ambassadeur, complètement gêné d'avoir été pris au dépourvu, enlever soudain sa propre décoration, s'avancer et épingler « L'ordre national du mérite et de la liberté », Amen. Puis successivement le Messie-koï reçut « l'ordre du service distingué et de la liberté », « la croix fédérale du mérite et de la liberté ». Une vingtaine de médailles aussi distinguées les unes que les autres transformèrent notre Messie-koï en constellation.

Le défilé ne commença qu'en fin d'après-midi. La foule attendait depuis le matin, mais sa patience fut récompensée, car jamais elle n'avait vu défiler autant d'armements que ce jour-là, même pas à l'apogée de l'ère toubab. Elle put admirer à loisir ses avions, ses automitrailleuses, ses chars légers, ses fusils mitrailleurs et autres armes à mort subite, car le Messie-koï tenait au plus haut point à sauvegarder l'intégrité du territoire. Les pauvres hères ne se savaient pas si riches ! Et tout heureux, chantèrent et dansèrent, après le défilé, jusqu'au petit matin.

Ce fut au lendemain de la fête de l'indépendance qu'éclata la nouvelle de la mort de Benn Na et de la disparition de Mellé Houré. La population de Porte Océane s'était réveillée de son sommeil où depuis un an le messie-koïsme tentait de la maintenir. En bloc des milliers de personnes criant leur révolte contre le despotisme, la délation et l'exploitation des indigènes par les nouveaux colons s'étaient rendus à la cathédrale pour rendre un dernier hommage à Benn Na. Malgré l'interdiction du comité central, des queues interminables d'hommes, de femmes et d'enfants défilaient devant la dépouille mortelle de l'ancien dirigeant du Club des Travailleurs.

A l'annonce de la manifestation populaire, le Messie-koï et sa bande mobilisèrent les milices et les lâchèrent sur la place de

la cathédrale. Halouma dirigeait les troupes. Muni d'un haut-parleur il tenta une manœuvre d'intimidation et commença par menacer les prêtres et traita Monseigneur Jean-Jacques Na d'anarchiste et d'ennemi de la patrie.

— Si vous êtes évêque, c'est grâce au Messie-koï, cria Halouma.

— Mon fils, je n'ai pas attendu votre Parti et l'indépendance pour répondre à l'appel de Dieu. Par contre j'ai appris à prier chaque jour pour les membres du Parti, car vous tuez l'homme et Dieu en vous. Cela ne s'appelle pas vivre, ni commander, mon fils.

— Je ne suis pas votre fils, mais votre responsable. Dites-moi, sans l'indépendance, seriez-vous évêque ? Jamais vous m'entendez, alors vous avez intérêt à respecter le Parti ou nous fermons toutes les églises, brailla Halouma. En attendant vous semez la pagaille, vous fréquentez les anarchistes, vous prêchez contre nous dans vos églises. Si vous continuez nous vous enfermerons tous, Monsieur l'évêque, prêtres et diacres compris !

— Si cela peut vous tranquilliser, mon fils, je vous souhaite du courage, bien que vous risquiez de blesser à nouveau la sagesse et l'être humain, cette créature chérie de Dieu. La conscience, ne la recouvrez pas d'une carapace, vous vous perdriez mon fils. Les membres du comité central oublient de plus en plus que le peuple souffre, lui aussi.

Déjà Halouma donnait l'ordre à ses milices d'agir. Les sbires essayèrent d'éparpiller la foule. La fièvre montait de minute en minute. Des cris : « A bas les tyrans ! A bas les exploités ! » fusèrent. La foule continuait à défiler devant le symbole de milliers de victimes inconnues du Parti. Pour la population, la découverte du corps de Benn Na était une révélation sur bien des disparitions mystérieuses. Elle vénérât en lui tous les morts de la dictature.

L'orgue de la cathédrale jouait un requiem pendant que s'élevaient les premiers cris des manifestants. La voix de Halouma résonnait jusqu'à l'intérieur de la cathédrale :

— Nous avons puni les ennemis du Parti et de la Révolution, nous avons fait notre devoir et nous continuerons à le faire tant

que le peuple ne sera pas débarrassé de tous les fossoyeurs de notre liberté. Personne ne sera épargné.

La foule scandait : « Assassins ! » Halouma ordonna de tirer. Des cris s'élevaient de tous côtés. Les manifestants fuyaient, s'engouffraient dans la cathédrale ou s'éparpillaient dans les rues de Porte Océane, où ils étaient cueillis au passage par les agents du Parti. Halouma tenta un assaut avec ses troupes pour déloger les réfugiés de la cathédrale. Ils tentèrent d'enfoncer le portail, mais il résista aux assauts répétés. Puis ce fut le silence, un silence troublé par des cris, des râles et les sirènes des ambulances. Pendant plusieurs heures les infirmiers accompagnés des médecins de Porte Océane transportèrent à l'hôpital les victimes. Une foule silencieuse suivait le va-et-vient du personnel de la Croix-Rouge. Il n'y avait plus de manifestants, plus de révoltés, il n'y avait que des êtres soudain inquiets qui réalisaient toute la portée de leur détresse. Il me semblait que les habitants de Porte Océane ressemblaient à des fantômes, silencieux, qui longeaient les murs.

La radio avait annoncé que le Messie-koï parlerait à la nation. A midi nous nous installâmes devant nos postes. Pendant des heures le Messie-koï se justifia, parla, accusa, promit la justice à son « peuple », la punition aux responsables de la « tuerie », disserta sur la dignité, la liberté et l'union autour de sa personne. Bon acteur, sa voix atteignait parfois des intonations dramatiques.

Dans le peuple, la lassitude, la peur se lisaient sur les visages. On écoutait, mais la voix du Messie-koï ne portait plus. On aurait dit que les intérêts du Parti et des maîtres des Marigots du Sud se différenciaient de plus en plus de ceux de la masse. La préoccupation principale de Porte Océane était d'enterrer les morts et on enterra beaucoup. On enterra Benn Na. Monseigneur Jean-Jacques Na avait dirigé la cérémonie religieuse. Un silence désespéré régnait sur le convoi mortuaire. Le cimetière était rempli de monde. Après l'inhumation, la foule n'arrivait pas à se disperser. Le crépuscule était tombé. Puis vint la nuit. La foule était toujours là. Les membres de la milice craignaient une nouvelle manifestation, mais rien ne se passa. A quoi bon ?

Le Parti, indifférent à la lassitude et au désespoir, s'acharnait à trouver les responsables de l'enlèvement des deux victimes. Le comité central soupçonnait le docteur Malekê d'avoir dirigé les opérations. Toutes les recherches avaient échoué pour retrouver Mellé Houré. Le gardien de la prison avait également disparu. Malekê fut soumis à la question. L'interrogatoire se prolongea pendant une semaine. Nous passâmes des nuits à l'attendre. Nous vivions dans l'angoisse. Et pourtant un matin nous apprîmes son retour. Malgré l'enquête que le Parti avait ouverte contre lui, aucune faille n'avait été relevée dans son emploi du temps le jour de l'enlèvement.

A défaut de coupables le Parti se retourna contre sa milice qui devenait la seule responsable du délit. La déposition des sentinelles de la caserne de gendarmerie était nette : « Des membres de la milice étaient venus prendre possession des prisonniers pendant la matinée. » Dans les semaines qui devaient suivre, les responsables du comité central menèrent une purge au sein de la milice. Ils avaient saisi une occasion favorable pour éliminer les têtes devenues trop encombrantes. Cet incident était à l'origine de l'opposition entre la gendarmerie et la milice du Parti. D'année en année, le fossé ne devait cesser de s'approfondir.

\*  
\* \*

Le temps passait. Le Parti nous accordait une trêve. Les complots s'espaçaient. Le Messie-koï organisait notre vie quotidienne à sa guise. A notre manière nous devenions le peuple le mieux informé du cercle des tropiques. Dès la deuxième année de l'indépendance des Marigots du Sud, le Messie-koï avait assis les bases de son royaume. Dans chaque atelier, bureau, usine, magasin, hameau, village, ville, des comités du messie-koïsme, véritables entreprises de dénaturation, avaient été installés. Notre programme de citoyens était simple et net. Au petit matin nous commençons notre journée par une petite réunion d'information messie-koïque ; à seize heures, une réunion du Parti messie-koïque ; à la fin du travail, une réunion du parti messie-koïque ; le soir tout juste après le repas, une grande réunion du comité messie-koïque du quartier. Les maîtres du pays parlaient de la

prise de conscience des Marigots du Sud. Pour être conscients nous l'étions, ne serait-ce que pour conserver nos lambeaux de vie, car le travail devenait un rare don du Ciel.

Nos responsables passaient leur vie à parler. Le Messie-koï Baré Koulé, quand il ne voyageait pas, ne recevait pas de hauts dignitaires étrangers, ne se reposait pas de ses discours, parlait, haranguait ses sujets du lever du jour à la nuit ; nous avions droit à ses discours à la radio, retransmis à midi et le soir, commentés par les koïs et les cadres des comités messie-koïques, puis à minuit nous étions encore bercés par les mots que tout un chacun connaissait par cœur. « C'est une question de dignité » prétendait le Messie-koï, « que de respecter avec dévouement et sincérité l'esprit de rénovation nationale du messie-koïsme. » En fait de dignité, nous finissions peu à peu par préférer la mort aux souffrances que nous imposaient nos sauveurs. Le silence devenait notre seul refuge.

Pourtant, un matin, Porte Océane oublia d'écouter les discours messie-koïques, la capitale des Marigots du Sud qui ne connaissait plus d'autres journaux que le journal officiel, avait les yeux fixés sur un texte mal polycopié. Pendant la nuit précédente, des milliers d'exemplaires en avaient été discrètement éparpillés dans la ville. L'auteur du texte n'était pas un indigène, il n'avait jamais mis les pieds aux Marigots du Sud, comble d'ironie, il était mort bien avant l'indépendance. Et pourtant le texte suggérait d'une manière hallucinante l'univers messie-koïque. Quelqu'un s'était contenté de recopier un poème d'un certain Bertold Brecht :

*Dans ce cercueil de zinc, il y a un homme mort ou ses jambes et sa tête, ou moins encore, ce qu'il fut ou rien, car il était un agitateur.*

*Il a été reconnu comme la cause de tous les maux. Enfouissez-le. Il vaut mieux que sa femme seule aille avec lui jusqu'à la fosse des malfaiteurs, car celui qui l'accompagnera, on le reconnaîtra, lui aussi.*

*Cette chose-là dans le zinc vous a excités à de grands méfaits ; à manger à votre faim et à habiter au sec et à nourrir vos enfants*

*et à exiger votre dû, et à la solidarité avec tous les opprimés, vos semblables, et à penser.*

*Cette chose-là dans le zinc, a dit qu'il faut un autre système de production, et vous, les millions d'hommes de masses du travail, vous devez assumer la direction. D'ici là, rien n'ira mieux pour vous.*

*Et parce que cette chose-là dans le zinc a dit ces mots, elle a été mise dans le zinc et doit être enfouie en secret, en excitateur, pour avoir excité.*

*Et tous ceux qui parleront de manger à leur faim  
et tous ceux d'entre vous qui voudront habiter au sec  
et tous ceux d'entre vous qui exigeront leur dû  
et tous ceux qui voudront nourrir leurs enfants  
et tous ceux qui penseront et se déclareront solidaires  
avec tous ceux qui sont opprimés,*

*dorénavant et à jamais ils seront mis dans un zinc pareil à celui-là, comme des agitateurs qu'on doit enfouir en secret.*

Les sujets du Messie-koï avaient osé lire ce texte. Un défi que ne devait pas pardonner le comité central du Parti Social de l'Espoir. Dès le lever du jour, toute l'agglomération de Porte Océane avait été mise en quarantaine. Chaque sujet devait être contrôlé par les agents du Parti. Eux-mêmes s'étaient soumis aux vérifications. On raconte encore que le Messie-koï était tombé en syncope après avoir lu le poème. Ironie du sort, ce fut le docteur Malekê qui fut appelé à son chevet. Il réussit à le remettre sur pieds. A peine le Messie-koï avait-il recouvré ses esprits qu'il se mit à crier, à réclamer, à exiger la tête du coupable. Il se sentait humilié et le clamait. Il voulait le coupable. Ses fidèles koïs tentèrent de mettre la main sur le fameux Brecht. A leur grand regret ils durent annoncer au « sauveur » que c'était un toubab mort il y a quelques années. Le Messie-koï pleurait son amour-propre bafoué, son honneur blessé. Il avait mobilisé tous ses agents de la police secrète. Les membres de la milice, ses mouchards, ses délateurs, ses indics, ses koïs, ses courtisans et commensaux divers, tous étaient sur pied de guerre pour arrêter le parjure, l'hérétique « qui avait osé ».

Le Messie-koï ressemblait à un enfant qui geindrait pour sa sucette. Malgré les menaces une journée s'écoula. Porte Océane ne livrait toujours pas son secret. Les maisons, les concessions, les bâtiments publics, les terrains vagues furent passés au peigne fin. Les matelas éventrés, les armoires vidées, les automobiles démontées, les habitants fouillés, contrôlés des pieds à la tête. On ne découvrit pas le coupable. Le Messie-koï était de plus en plus envahi par son obsession qui devenait folie : « Trouver le coupable ». Son koï de la police marmonnait sans cesse : « Nous le trouverons où qu'il se cache, nous l'aurons. » Son patron répondait : « Je le veux vivant, vivant, et puis on le tuera ! » Le Messie-koï était de plus en plus surexcité, il transpirait abondamment. Le docteur Malekê, qui savait son sort lié à celui de Baré Koulé prit une décision énergique, il lui injecta une série de piqûres ; il tomba bientôt dans un profond sommeil.

Ce fut seulement le troisième jour après la publication du poème que le coupable fut arrêté. C'était un adolescent de seize ans à peine, pensionnaire du lycée de Porte Océane, qui était à la base de l'affaire. Interrogé il n'avait pas tardé à avouer. On lui demanda comment l'idée lui était venue. Il expliqua que tout avait commencé un après-midi de dimanche où il était resté seul dans sa chambre. Il avait le cafard, se sentait très malheureux. Il eut besoin de se rattacher à quelque chose. Pour vaincre son propre désarroi il lisait tout ce qui lui passait sous les yeux. Ce fut pendant ces errements qu'il découvrit le poème incriminé. Il le lut, le relut pendant des heures, le récita par cœur. Il se sentait revivre, encouragé à espérer, à lutter, à être libre.

— Quels sont tes complices, demandèrent les responsables du Parti.

— Je n'ai pas de complices, je n'en avais parlé à personne.

— Tu l'as tout de même diffusé ce texte !

— Oui, je vous en demande pardon, je l'ai diffusé. J'en étais soulagé. Je m'étais senti devenir un être humain pendant quelques jours, et pourtant j'avais peur de la tournure qu'avaient pris les événements. En vérité je n'ai jamais songé à nuire au Messie-koï.

— Mais tu l'as humilié, c'est le pire régicide, clama un koï de l'inquisition messie-koïque.

Les interrogatoires furent très vite menés à bonne fin. On amena le garçon dans une prison de détenus politiques. Le même jour, avant la fin de la matinée, le Messie-koï désignait les membres d'un tribunal « révolutionnaire ». Au début de l'après-midi l'adolescent était condamné à être fusillé devant toute la population de Porte Océane. Les habitants, du plus jeune au plus vieux, étaient tenus d'être présents à l'exécution.

L'enfant regardait la foule, il ne comprenait pas ce qu'on lui voulait. Sa condamnation ne lui avait pas été annoncée. Mais le poteau d'exécution l'intriguait. Lorsqu'on lui fit prendre sa direction, il comprit. C'est alors qu'il essaya de se sauver. Mais il n'y parvint pas, trop bien encadré pour tenter quoi que ce soit de réalisable. Passive, la foule regardait. L'enfant fut attaché au poteau. Il criait, demandait pardon, demandait grâce, promettait de ne plus recommencer. Mais déjà le peloton d'exécution de la milice se mettait en rang. L'ordre fut crié. Les coups partirent. La tête du condamné s'affaissa sur sa poitrine. Un homme en uniforme s'avança, froidement, il donna le coup de grâce. La foule était figée dans le silence, jusqu'à la dernière seconde elle avait espéré pour le condamné la grâce du Messie-koï. Elle ne devait jamais arriver.

La foule quitta la grande place de la Liberté. Seuls ses pas résonnaient comme des marteaux sur le macadam. Les regards mouillés, les bouches pincées, contenaient mal leur cri de révolte. Une masse de somnambules semblait soudain se déplacer dans la ville. Elle se croyait dans un rêve, elle aussi.

\*  
\* \*

Dès le lendemain de l'exécution le Parti annonça le recensement des sujets du Messie-koï. Le projet ne tarda pas à être mis à exécution. C'est ainsi qu'un jour nous reçûmes la visite d'un cadre du Parti. Il était entré dans notre foyer comme s'il y avait toujours vécu, s'était mis à fouiller les chambres, la cuisine, la cour, jetant des coups d'œil rapides dans les recoins, grimpait sur l'échelle pour vérifier le contenu du grenier, s'asseyait, écrivait quelques mots dans son carnet, puis se levait et s'engouffrait dans nos chambres à coucher. Il ouvrait les armoires, soupesait

les matelas, les pliait pour déceler le froissement de papiers suspects. Comme s'il nous soupçonnait d'être les complices d'un crime, il nous regardait avec méfiance.

« Avez-vous des cachettes secrètes ? Vous n'êtes que des ingrats dans ce pays. Nous travaillons pour votre dignité et vous ne nous cherchez que des ennuis. Vous passez votre temps à comploter contre notre Messie-koï, le Parti ne pardonnera aucune trahison. Qui que vous soyez, si vous entreprenez quoi que ce soit contre nous, vous serez désormais fusillés ! »

Il fit une pose pendant laquelle ma femme me regardait décontenancée en murmurant : « Mon Dieu, qu'avons-nous bien pu faire de répréhensible ? » Je me contentai de la prendre par les épaules et de lui souffler dans l'oreille : « Du courage ! » Le cadre, d'un ton décidé nous intima l'ordre de ne pas faire de messes basses en la présence d'un délégué du Parti. Il parla encore de l'existence certaine de cachettes secrètes dans la maison.

— Mais nous n'avons pas de cachettes secrètes, nous n'en avons jamais eues.

— Recevez-vous des journaux clandestins, locaux ou d'importation ?

— Non, Monsieur, je ne reçois pas de journaux.

— Tes amis en reçoivent-ils ?

— Je ne sais pas.

— Et Mellé Houré ? L'ennemi exilé du Parti, est-il en contact avec une de vos relations.

— Je ne sais pas, je l'ai perdu de vue depuis le jour de son arrestation par le Parti.

— Cet ennemi notoire du Parti et du Messie-koï imprime un journal subversif qu'il envoie régulièrement aux Marigots du Sud. Tu es de ces individus qui ont été acoquinés avec le Club des Travailleurs, tu es donc suspect.

Je préférerais ne rien dire, ne pas protester, ne pas me défendre. A cette époque même s'excuser, se justifier devant un agent du Parti devenait compromettant. Je me contentai de regarder ma famille et de prier intérieurement. Le cadre n'en démordait pas,

il voulait me faire accuser de quelque chose car il poursuivait avec acharnement ses investigations.

— Si ta femme, ton père, ta mère, tes enfants, amis ou connaissances sont infidèles au Parti que fais-tu ?

— Mais vous n'êtes pas sérieux, un fou ne poserait pas une telle question.

— Réponds, me dit-il.

Je le regardai ne pouvant trouver de réponse. Je baissai les bras, impuissant.

— Je veux une réponse, insista-t-il.

— Je ne puis répondre, il y a si longtemps que j'ai perdu mes parents, les membres de ma famille sont comme moi, ils sont soumis au Parti, nous ne demandons qu'à vivre. Quant aux amis et connaissances je ne puis répondre de leurs actes.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je ne me pose pas de questions sur ce que pensent les autres.

— C'est un tort. Le Parti peut excuser l'ignorance, mais il n'excuse pas ceux qui se taisent sur les complots, les potins malveillants qui menacent le Messie-koï et le peuple. Il est dit que tout citoyen doit communiquer aux responsables du comité central tout ce qu'il apprend de suspect.

— Je ne suis sans doute qu'un sot, mais je ne vois rien qui se trame contre quiconque. Tout va comme sur des roulettes.

Jusqu'à présent il s'était contenté de nous tourner le dos et de nous foudroyer de temps en temps du regard, soudain il nous dévisagea pour de bon.

— Que penses-tu du Messie-koï Baré Koulé ?

— Il nous a apporté la dignité et la liberté.

Je n'avais aucun mérite. Depuis l'indépendance nous avons appris à réciter dans toutes les réunions : « Parti - dignité - indépendance - liberté », « Le Messie-koï est le sauveur du peuple ». Des mots, rien que des mots, mais en ces temps-là, pour survivre il fallait être mouton, perroquet, sbire ou agent du Parti. Nous déclamions par cœur les pensées de nos dirigeants. Il fallait bien vivre. Je m'attendais à un répit lorsque le cadre reprit son interrogatoire. Il voulait que j'exprime mon opinion

sur le colonialisme, le néo-colonialisme, l'impérialisme et le néo-impérialisme. En quelque sorte tous ces « ismes » qui font les beaux jours des dirigeants du Cercle des Tropiques qui n'ont rien à donner. Je lui répondis que de tels mots étaient trop compliqués pour moi. Il se chargea de me faire un cours sur la doctrine du messie-koïsme. Les idées révolutionnaires messie-koïques se succédaient. Je ne comprenais pas où il voulait en venir, mais il avait l'impression de faire mon éducation. En ces temps qui couraient, montrer son intérêt pour la personne du sauveur des Marigots du Sud épargnait bien des vicissitudes. J'avais compris et ce n'est pas moi qui aurais joué au plus intelligent.

Le visiteur avait éparpillé tous mes livres sur la table. Comme par inadvertance il en mit un dans sa serviette. Au moment où je me disais « Dieu merci, il n'en a pris qu'un », j'en vis disparaître un deuxième, puis trois, quatre, cinq, six... Les ouvrages les plus importants de ma misérable bibliothèque changèrent de propriétaire. Je n'osais pas protester.

— Je vais m'instruire pour mieux savoir ce que lisent les fidèles du Messie-koï. Il est vrai que ces bouquins étrangers n'ont aucune valeur pour le Parti, mais c'est un devoir pour nous d'en connaître le contenu pour mesurer l'état d'esprit des sujets lettrés.

Par malheur le cadre du Parti avait remarqué aussi une chemise que je gardais précieusement depuis des années pour les rares occasions de sortie. C'était un vêtement de belle coupe, d'importation étrangère. Je le vis se lever et se diriger d'un pas lent vers l'armoire, l'ouvrir et en sortir la chemise.

— Où l'as-tu achetée ? Elle porte une marque étrangère. Nous avons de bons tailleurs employés par le Parti. Ils sont meilleurs qu'ailleurs. C'est une offense à notre pays et à la révolution que de ne pas porter les vêtements cousus dans notre patrie.

— Je ne le savais pas. Je ne sais rien, rien, rien et j'ai le droit d'être ignorant. Je ne peux pas tout connaître comme vous, les cadres du Parti, mais je suis un honnête homme.

Tout le monde savait que les membres du Parti commandaient et recevaient tout ce dont ils avaient besoin de l'étranger. Non

seulement ils n'accordaient aucune considération aux produits que leur propre système présentait à la population, mais la production était si insuffisante que la plupart du temps les magasins ne présentaient que des étagères vides. Comme si je n'avais plus rien à perdre, je lui lançai à la tête :

— Je vous interdis de me traiter en esclave dépourvu de toute personnalité. Comme enfant de ce pays j'ai droit à autant de respect que vous. Je ne vous permets pas de me dénier ce droit. Je ne demande pas grand-chose à la vie, sinon du travail, de la nourriture, la santé et l'instruction pour ma famille. Et croyez-moi, c'est le souhait de tous nos compatriotes. Je ne vois pas où se trouve le crime de nourrir de tels espoirs.

— Toi, tu connais ces canailles du Club des Travailleurs. Tu parles comme eux.

— Je ne connais personne.

— Tu me déçois tout de même, je te croyais reconverti au messie-koïsme. Ta chemise passera à la censure du Parti. Tu auras à fournir les preuves de son acquisition.

— Mais je...

— A moins que tu ne me la donnes, je la transmettrai comme don à la caisse centrale du Parti.

Pris par une soudaine lassitude je lui murmurai d'une voix éteinte :

— Prenez-la, s'il vous plaît, mais je vous en prie ne me cherchez plus d'histoires. Je suis exténué. Je n'en peux plus.

Le cadre plia ma chemise et la rangea dans son sac où se trouvaient d'autres objets. D'un ton acide je lui dis :

— Vous savez, si vous avez de la place dans votre voiture, vous pouvez également prendre les quelques habits en bon état que je possède. Au point où j'en suis.

— Je ne suis pas une poubelle !

— J'étais loin d'avoir cette idée, je vous l'assure.

Bien longtemps après son arrivée dans mon foyer, le délégué du Parti se décida enfin à aborder le problème du recensement. J'avais fini par oublier le but de sa visite. Je lui dis d'un ton naïf :

— Vous étiez donc venu pour le recensement ?

Il ne répondit pas, je l'avais vexé. Il sortit un dossier de sa serviette et en feuilleta longuement les pages, chacune d'elle portait une photo. Il arriva sur un volet vierge, s'attarda à parcourir le questionnaire avant de demander :

— Nom ? Prénom ? Profession ? Etat civil ? Nom du père, de la mère, des frères et sœurs ?

Je me contentai de déposer sur la table mon carnet d'état civil. Consciencieusement il y releva tout ce qui y était inscrit, puis se relut et dit :

— Ce n'est pas tout, il en faut plus pour le Parti.

— Je ne demande qu'à répondre.

— Es-tu inscrit sur la liste de notre Parti ?

— J'ai une carte d'identité nationale.

— Ta carte d'identité n'est pas valable pour nous. Tout citoyen doit être immatriculé au siège de comité central. C'est une obligation.

— Je ne le savais pas.

— C'est un tort, tu devrais le savoir.

— Que dois-je faire pour régulariser ma situation ?

Il me semblait que le cadre faisait preuve d'un peu plus de compréhension. Il ne criait plus, ne menaçait plus. Je me méfiais tout de même. J'avais répété ma question pour qu'il n'ait aucun doute sur mes intentions.

— Voilà, me confia-t-il, tu peux te passer de la carte d'identité nationale, du passeport ou de tout autre papier d'état civil, mais tu dois être en règle à tout moment avec le Parti. C'est une consigne générale. Désormais la carte d'identité du Parti est obligatoire pour tous les habitants des Marigots du Sud, aussi bien pour chercher du travail que pour bénéficier de la protection de l'Etat.

— Alors je prends ma carte tout de suite, si vous le voulez bien j'en prends également une pour ma femme.

— Et les enfants ? Ils n'existent pas eux ?

— Si ils existent, j'en prends également pour mes enfants, des jumeaux, ils ont sept ans à peine, ma femme attend un troisième enfant. Je devancerai Dieu dans ses projets, je prends aussi une carte du Parti pour le futur-né.

Le cadre se frotta le nez, perdu dans des méditations. Pendant que je l'observais, j'aurais tout donné pour percer les secrets de ses cogitations. Je ne tardai pas à en être informé.

— C'est grave, c'est très grave, ce ne sera pas facile pour toi et ta famille.

— Qu'ai-je bien pu faire, mon Dieu, demandai-je.

— Tu n'as pas ta carte d'identité du Parti. Ta famille non plus.

— Mais je vous ai dit que je suis prêt à les prendre.

— Prêt, prêt, mais ce n'est pas aussi facile que tu crois. Pour le Parti vous êtes une famille de scorpions cachés sous les roches. Nous vous avons découverts à l'improviste. Vous ne pouvez pas bénéficier du même traitement que ceux qui se sont présentés spontanément au siège du comité central.

— J'espère que nous ne sommes pas les seuls dans notre situation.

— Vous en connaissez personnellement ?

— Non, mais la négligence est humaine, alors je dis qu'il se peut que je ne sois pas le seul à être en retard.

— En tout cas vous, vous n'avez pas vos cartes, les autres ne m'intéressent pas... en attendant bien sûr.

— Que devons-nous faire ?

— Passez au siège du comité central pour y déposer vos demandes. Je t'avertis, vous serez interrogés pendant des heures pour vous justifier de ce manquement à l'ordre du Messie-koï. En toute amitié je vous apprends que vous avez manqué de conscience patriotique, et de respect au Messie-koï.

— Ecoutez, sincèrement l'idée d'aller au siège central ne m'enchant guère, surtout pour y subir des interrogatoires. Je n'ai plus la force morale pour résister à quelque question que ce soit. Je suis fatigué, moralement las, je paierai tout ce que vous voulez, mais épargnez-moi cette démarche.

Il fit semblant de ne pas m'entendre.

— Au siège central vous paierez une amende. Vous n'avez pas respecté l'ordre du Parti, ni toi, ni ta femme, ni tes enfants.

— Aidez-nous je vous prie.

— C'est facile à dire, je risque ma carrière. Admettons que

tu racontes que je t'ai aidé, qu'on le répète. Je peux être cassé. Remarque par une façon ou une autre tu n'auras pas la folie de me vendre.

— Je n'ai jamais eu l'âme d'un délateur.

Il me fit comprendre qu'il désirait un entretien privé. J'envoyai ma femme et mes enfants en promenade. Il fit le tour complet de la maison pour vérifier s'il n'y avait personne. Il revint, souriant :

— Je vais t'accorder une faveur exceptionnelle. Tu as ta famille, elle a besoin de toi.

J'attendais qu'il vienne au fait. Il tournait, tournait, autour du pot. Je ne faisais rien pour l'interrompre. Enfin il abattit ses cartes :

— Voilà, mon cher Bohi Di, par gentillesse je suis prêt à te procurer des cartes du Parti. Aussi bien pour toi, pour ta femme que pour tes enfants.

— Que Dieu vous bénisse, m'écriai-je.

— Holà, holà ! ce n'est pas fini, il y a des frais...

— Des frais, mais comment ?

— Tu as dit que tu étais prêt à payer n'importe quel prix pour ne pas rencontrer les responsables du siège central du Parti ?

— Oui.

— Alors ? Tu penses peut-être que je suis un magicien hein ? Détrompe-toi, je suis très honnête, très digne, très respectueux de la pensée et de l'œuvre du Messie-koï, je ne triche pas avec la révolution rédemptrice de notre Parti.

— Je n'en doute pas. Et puis vous, vous êtes bon, cela se voit sur votre figure.

Le visiteur jeta un coup d'œil rapide sur un miroir pour le vérifier avant de dire :

— Pour ta carte et celle de ta femme, il faut l'équivalent du prix d'une vache et de deux chèvres. Pour tes enfants réunis, hem, l'équivalent du prix d'un vélomoteur.

— Mais nous n'avons jamais possédé une telle fortune. Jamais !

— Alors vous aurez à vous présenter avec toute la famille

au siège central du Parti. Vous verrez... Vous verrez, on vous entassera en prison si vous ne payez pas les amendes ! Et crois-moi, la somme qui sera exigée de vous sera énorme. Vous y laisserez vos dernières plumes. Je ne demandais qu'à vous rendre service. Des milliers de gens, je dis des milliers en ont déjà fait l'expérience, je te parle en frère, en ami.

— Mais je n'ai pas d'argent. Je ne suis qu'un travailleur manuel, je gagne très peu, je vous le jure.

— Il suffit d'y regarder de près, hein ? Voyons, je vous rends service, je serais désolé de vous savoir en prison, hein, le Parti ne badine pas avec ceux qui le trompent. Voyons le fond des tiroirs. Un mécanicien, ça bricole, ça fait des économies, hein ? Avec le métier que tu as, Bohi Di, tu devrais être riche.

— Mais je suis pauvre. Et puis, et puis à chaque fin de mois en plus de l'impôt, les travailleurs payent une cotisation obligatoire au Parti. Je la paie régulièrement en me serrant la ceinture !

— Il suffit d'y regarder de près, on trouve toujours.

Le cadre, comme par hasard, s'éventa avec cinq cartes d'identité vierges. Il suivait mes yeux qui dévoraient les cinq morceaux de carton salvateurs. Silencieux je me dirigeai vers la chambre. A peine avais-je ouvert la porte qu'il m'emboîta le pas.

— Attendez-moi ici, lui dis-je d'une voix sourde.

— Ah non, je ne connais que trop bien mes compatriotes pour ne pas veiller aux intérêts du Parti.

Je ne dis plus rien. Je me contentai d'ouvrir l'armoire, puis un tiroir caché à l'intérieur. A peine avait-il aperçu un bout de billet de banque qu'il se précipita. Il rafla tout le contenu du tiroir et le fourra dans sa poche en disant :

— Je sais que la somme n'est pas suffisante, mais exceptionnellement je maintiens la faveur que je vous ai accordée.

— Mais vous avez pris toutes les dépenses du mois. Rendez-m'en un peu. Je vous en prie ! Mais mon Dieu comment allons-nous vivre jusqu'à la fin du mois, c'est à peine la première semaine.

— Demandez une avance.

— Même avec une avance je ne m'en sortirai pas.

— Ne croyez surtout pas que cet argent est pour moi. Je vais faire des démarches pour vous. Vous êtes cinq dans la famille, les deux enfants, celui à venir et vous deux. Il me faudra beaucoup de diplomatie pour ne pas attirer l'attention du siège central du Parti sur votre cas. Je serai obligé de payer des responsables intéressés à cette affaire pour qu'un matin votre dossier d'immatriculation entre, comme si de rien n'était, dans les casiers de rangement. Je me débrouillerai. Vous pouvez être tranquilles. Je suis humain moi.

Je n'écoutais plus, je pensais à la façon dont j'allais me débrouiller pour passer le mois. Il ne nous restait plus rien. Il n'était pas question d'en parler à mes amis, à cette époque, cela aurait été le meilleur moyen de les entraîner dans les ennuis. Revenu dans la salle commune, le cadre se retira dans un coin, bigla rapidement sur la somme pour en apprécier le montant, puis d'afficher un sourire conciliant avant d'annoncer :

— A partir de maintenant considérez-vous comme en règle. Je tiens toujours ma parole.

Il sortit un stylo, remplit les cinq cartes d'identité, me demanda des photos d'identité pour chacun de nous :

— Voilà vous êtes en règle, dit-il. Tu vois, Bohi Di, tout finit par s'arranger.

— Oui, tout finit par s'arranger.

Ma femme et mes enfants venaient de rentrer. Je leur montrai les cartes d'identité du Parti avec nos photos. Ignorante des circonstances, Nafie remercia avec effusion le cadre pour sa bonté et sa compréhension. Ce dernier se préparait à prendre congé lorsqu'il me dit sur un ton neutre :

— L'armée est réputée avoir les meilleurs mécaniciens des Marigots du Sud. Ma voiture est neuve et il faut que je fasse faire de temps en temps une révision.

— Je veux bien vous le faire gratuitement si cela peut vous arranger.

— Je ferai un bon rapport sur vous, un très bon, me promit-il. Il s'installa dans son véhicule et démarra.

En quelques semaines toute la population des Marigots du Sud fut recensée, répertoriée, immatriculée, fichée, codée. Comme pressé par le temps, par les événements et son ambition, le Messie-koï annonça peu après qu'un référendum allait avoir lieu. Le peuple "libre" allait pouvoir se prononcer sur "la nomination à vie" du Messie-koï Baré Koulé à la tête de la République démocratique des Marigots du Sud et le choix d'un dauphin au cas où par malheur le chef de l'Etat viendrait à s'éteindre. Le peuple des Marigots du Sud, spécifiait-on, devait exprimer franchement son avis. Le référendum était si libre et démocratique que les responsables avaient cru devoir l'aider en mentionnant sur l'un des bulletins de vote : « J'accepte le Messie-koï à vie et son dauphin. Je renouvelle mon attachement indéfectible à notre Messie-koï à vie et je jure d'élever mes descendants dans l'esprit du destin éternel du Parti Social de l'Espoir et de ses dirigeants. » Le deuxième bulletin supposant le refus ne portait aucun commentaire, il était tout simplement rouge.

Au jour des élections nous avions congé. Ni les enfants, ni les vieillards, ni les malades ne devaient manquer à l'exercice de leur droit d'hommes libres. Aux Marigots du Sud nous avions appris à respecter et à donner un sens à la démocratie, même les nouveaux-nés devaient voter. Nous étions sur pied bien avant le lever du jour. Un retard au rendez-vous pouvait être préjudiciable au citoyen messie-koïque. Cette peur d'être parmi les derniers aux urnes avait envahi toute la population. A Porte Océane, dès l'aube, les rues étaient grouillantes de monde. Des milliers d'agents du Parti, mobilisés pour canaliser l'engouement des électeurs, avaient pris place dans les bâtiments administratifs comme dans les hôpitaux ; dans les clairières aménagées comme sur les carrefours ; dans les villes, villages comme dans les hameaux les plus reculés. Ils dirigeaient les bureaux de vote sur toute l'étendue du territoire. Au milieu de la matinée il circulait des flots d'hommes tout enfiévrés de suffrage universel. Cette liberté les poussait de l'avant comme des moutons harcelés par des chiens de berger. Ce qui frappait dans cette masse de citoyens indépendants et libres, c'étaient les visages qui sem-

blaient ne plus pouvoir cacher la profondeur de l'humiliation subie ; mais il y avait aussi des faces marquant une cruelle et satisfaite agressivité. Désormais l'existence d'une ligne de démarcation entre les indigènes était indéniable.

Devant les bureaux de vote, les responsables du Parti étaient débordés par l'assaut des sujets. Perdu dans la masse j'attendais avec ma famille. Les bureaux furent enfin ouverts, les agents s'installèrent. Lorsqu'ils se sentirent prêts, un porte-parole s'adressa à nous :

— Au nom de la démocratie, de la révolution du Parti, de l'intérêt du peuple et de ses guides et l'avenir du pays, vous allez voter. Vive le Parti et le Messie-koï !

Cela dit, les choses sérieuses commencèrent. En rangs serrés nous avançons les uns après les autres. Lorsque vint notre tour le cadre de service prit un dossier, nous dévisagea un à un pour s'assurer que les photos d'identité correspondaient bien à nos têtes, mit un paraphe au bas de la feuille et me dit de prendre les bulletins de vote.

— Quatre de chaque, le blanc et le rouge.

Je pris cinq bulletins de chaque.

— J'ai dit quatre !

— Ma femme attend un troisième enfant, dis-je.

Il m'ignora et grinça d'un ton menaçant :

— Choisissez le blanc ou le rouge. Bon va pour le blanc !

Avant même d'entendre ma réponse un autre agent m'enlevait déjà les bulletins, déchirait les rouges et mettait les quatre bulletins blancs favorables au Messie-koï dans l'urne.

— Au suivant ! cria le préposé.

Les autres électeurs écoutaient les mêmes questions, suivies des mêmes réponses. Nous avions voté en quelques secondes. Mon enfant de sept ans avait voté, il n'y avait pas de raison qu'ils ne fassent pas leur devoir de sujets, c'était du « suffrage universel ».

Le Parti, son comité central, le Bureau politique et le Messie-koï Baré Koulé devaient louer le lendemain le civisme, la prise de conscience et l'émancipation incomparable et exceptionnelle

de la population des Marigots du Sud. Seul « un fou » avait manqué de conscience « patriotique ». Ni les menaces, ni les représailles ne l'avaient empêché de déposer le bulletin rouge. Il s'était obstiné dans son refus de se tenir à l'écart du soutien populaire au Messie-koï. Le porte-parole n'avait pas prononcé le nom du « fou », mais la population murmurait : « C'est le docteur Malekê. »

Malgré cette défection regrettable, le référendum fut un immense succès pour le Parti, un tel succès qu'il fallut attendre une semaine pour annoncer le résultat officiel. En effet il y avait un petit ennui. Lors des premiers décomptes de voix, il y avait cent sept suffrages exprimés pour cent inscrits. Le Messie-koï Baré Koulé, bien que très satisfait du soutien de son peuple avait tout de même trouvé excessive la passion qu'il lui portait. Il fit contrôler les chiffres au nom de la dignité nationale. Les experts travaillèrent jour et nuit, découvrirent des citoyens non inscrits sur la liste électorale qui avaient tout de même voté. Parmi ces derniers il y avait beaucoup d'enfants nés les jours qui avaient précédé le référendum. Les chers anges, impatients d'exprimer leur droit de citoyens messie-koïques avaient, de concert, délégué leurs parents pour les représenter. Ainsi avec le plus grand respect pour les règles démocratiques, les experts du Parti eurent le courage et l'honnêteté de démentir les résultats transmis par les comités nationaux. Ils repoussèrent les cent sept pour cent de suffrages favorables et proposèrent enfin un chiffre juste, contrôlé, révisé, analysé, retapé, trituré, ajusté, démocratisé : le peuple des Marigots du Sud approuvait le référendum démocratique et libre à cent pour cent moins une voix. Nous étions libres, républicains et indépendants.

En récompense pour leur fidélité au système et à la justice du Parti, le Messie-koï accorda un jour de congé payé aux travailleurs. A cette époque notre dignité avait atteint un tel degré de grandeur qu'il fallait être sorcier pour pouvoir dénombrer les salariés dans la masse opaque des chômeurs. A Porte Océane la joie était déclarée obligatoire. Les murs se recouvraient d'affiches : « Le Parti travaille pour vous » ; « Qui doute du Messie-koï doit être livré au Parti » ; « Le Parti veille sur la dignité

nationale » ; « Livrez les fossoyeurs du Parti, ils sont les ennemis de l'indépendance ». Le Parti instruisait, nourrissait, habillait, employait, aimait son peuple à coups de slogans, de propagande, de délation, d'emprisonnements et de fosses communes. Nous étions dignes, libres, indépendants, frères et égaux.

A Porte Océane les citadins continuaient à se demander : « Mais que devient donc le docteur Malekê ? » Cet impudent, disaient les responsables avait poussé l'incivisme jusqu'à désapprouver publiquement la volonté du peuple d'élire le Messie-koï à vie. Un speaker exalté de « La Voix du Parti » avait pris l'initiative de l'attaquer et d'annoncer son élimination physique. Le Messie-koï n'aimait pas de tels criards publics. Le délirant porte-parole fut licencié et affecté comme attaché culturel à l'étranger. « Mais que devient Malekê ? » demandait toujours la population.

\*  
\*\*

Malekê marchait d'un pas lent, la tête pleine de milliers d'images, de visions qui baignaient dans un halo d'incertitude sur l'avenir. Comme un somnambule il longeait les couloirs de l'hôpital. Malades, infirmiers et visiteurs le saluaient au passage. Il entendait à peine. A son retour dans le cabinet qu'il occupait depuis plusieurs années, Salimatou l'attendait, assise dans un coin de la salle.

— Salimatou, que se passe-t-il ? J'espère que vous n'avez pas fait de bêtise, non ? Allez, tout finit par s'arranger.

Salimatou sanglota. Elle parlait, mais Malekê ne comprenait pas grand-chose. Il lui tendit la main, la fit lever pour l'installer sur une chaise. Patiemment, de réplique en réplique, de paroles gentilles en mots affectueux, Malekê parvint à la calmer.

— N'est-ce pas que vous allez nous quitter ? demanda-t-elle enfin en baissant la tête. Nous avons lu sur un avis affiché par le Parti que vous êtes révoqué. Docteur, dites que ce n'est pas vrai. Et puis on raconte que le commissaire de la police du Parti viendra contrôler votre départ.

— Il faut bien que le Parti fasse son métier, dit Malekê.

— Mais nous avons des malades, ils ne réclament que vous,

que vont-ils devenir? Ce n'est pas juste. Déjà les médicaments sont vendus au marché noir par les dirigeants, les revendications de notre comité du personnel n'ont jamais reçu d'écho favorable de la part des responsables du Parti.

— Il ne faut jamais parler ainsi. Ne dites plus « ce n'est pas juste », c'est un mot banni par le Parti. En outre, qu'il y ait des médicaments ou pas, le corps médical trouvera toujours le moyen de sauver quelques vies. C'est notre rôle, avec le Parti ou sans le Parti.

— Si vous partez je m'en irai aussi.

— Ce n'est pas sage de parler ainsi. Vous êtes anesthésiste, une très bonne anesthésiste, dont je n'ai jamais eu qu'à me louer. Et puis, Salimatou, que je sois ici ou ailleurs, nous nous reverrons toujours, voyons, soyez raisonnable. Dans tous les cas, moi, je compte bien revenir.

Par la force des choses ce fut le docteur Malekê qui consola Salimatou. Il lui avait souri affectueusement et lui avait dit : « Du courage, tout ira bien, dans tous les cas ce ne peut être pis ! »

— Ils n'ont pas intérêt à aller plus loin, dit Salimatou d'une voix décidée.

Malekê, se retrouvant seul dans son cabinet, rassembla ses dossiers, passa en revue les fichiers des malades, en retira quelques-uns des archives, puis rejoignit son équipe dans le bloc opératoire. Ses internes et auxiliaires médicaux étaient émus, il régnait une atmosphère de tristesse sur le groupe. Bien avant l'arrivée du docteur ils s'étaient concertés, Malekê le sentit dès son arrivée. Il ne tenait pas à voir se créer une résistance ouverte à l'hôpital au moment de son départ. Il affecta une attitude sévère qui ne laissait de place à aucune interprétation. Il ne fallait pas surtout qu'une discussion s'engage au sujet de son départ. Il se dépêcha de dire :

— Passons aux choses sérieuses, nous n'avons plus de temps à perdre !

Les infirmiers amenèrent un malade dans la salle. L'équipe, tout de blanc vêtue, masquée, inquiétante, faisait penser à une réunion de sorciers. Déjà le sang coulait dans le tuyau de trans-

fusion sanguine. Malekê jeta un regard impératif à Salimatou. Elle mit le masque ; le ballon se gonfla, se dégonfla ; la respiration du malade devint ample, ses réflexes comme annihilés devinrent inexistantes. Salimatou donna le feu vert à l'équipe. Malekê tendit la main. Un assistant y déposa le bistouri. Les mains gantées, tachées de sang s'affairaient, guidées par l'amour de la vie. Les minutes passaient, le débit des gaz restait normal, la lutte contre la mort ne se relâchait pas. L'équipe assistait le chirurgien dans un silence mystique. Salimatou surveillait le malade, l'anesthésie maintenait son effet, le rythme cardiaque était bon, les réactions du muscle cardiaque satisfaisantes, la vie continuait...

Au début de l'après-midi le docteur Malekê n'avait pas encore quitté l'hôpital de Porte Océane. Comme chaque jour il effectuait sa deuxième tournée. Il y avait trop de malades, le personnel était débordé, les médicaments rarissimes. Les trafiquants employés officieusement par les privilégiés du Parti proliféraient à Porte Océane et dans d'autres villes. Quelques responsables trouvaient de plus en plus rentable de vendre les produits pharmaceutiques au marché noir. Il était interdit aux médecins, aux infirmiers de protester contre cet état de fait. Cela aurait été jugé inconvenant, réactionnaire contre la révolution en marche du Messie-koï. Une révolution qui précipitait à coups de pied les habitants vers la tombe en scandant : « Dignité, liberté ! » Dieu lui-même commençait à y perdre sa Bible.

Au milieu de l'après-midi des sirènes retentirent au dehors. L'ordre du Parti était transmis par haut-parleur : le personnel était convoqué dans la cour... Les membres du corps médical abandonnèrent les malades. Malekê préparait ses affaires avant de prendre congé. Bientôt une voiture officielle pénétra dans l'enceinte de l'hôpital. « Joie obligatoire. » Hanté par la peur, le personnel applaudissait le commissaire de Porte Océane pendant que mouraient les malades. La dignité était aussi à ce prix. Le commissaire, encadré de nombreux militants et milices, fit son entrée dans le cabinet médical qu'occupait Malekê. Il ne salua pas. Il était de règle que les sujets du Parti soient les premiers à rendre hommage aux koïs. Malekê continuait à classer

ses dossiers et à vider les tiroirs. Le visiteur, presque naïf dans la haute considération qu'il avait de son rang, dit d'une voix nette :

— Vous avez en face de vous le commissaire de la police du Parti de Porte Océane, membre du comité central !

Le médecin leva la tête, sans rien dire, il poursuivit son travail de déménagement. Excédé le koï brailla :

— Je suis membre du comité central. Vous auriez dû vider les lieux depuis ce matin.

— C'est ce que je fais, Monsieur. Le Parti m'a déjà transmis ma feuille de révocation, il était inutile de vous déplacer pour ma modeste personne, comme vous le voyez, je m'en vais, votre honneur !

— Effacez-vous de ma vue, ennemi de la nation, cria le responsable dans un bel élan messie-koïque. Videz ces lieux tout de suite ou la police du Parti s'en chargera !

— Je ne lui donnerai pas cette occasion.

Malekê rejoignit sa voiture. Le personnel silencieux, encadré par les sbires, assistait passif au départ du médecin. Les regards exprimaient le désarroi, les mains remuaient, mais personne n'osa lui dire adieu. Au moment où Malekê mettait sa voiture en marche, Salimatou rompit le barrage. Un milice voulut lui barrer le chemin, mais du revers de la main elle lui envoya une gifle. Le visage du médecin s'était éclairé. Il leva la main en signe d'au-revoir. Le personnel rompit les rangs à son tour pour escorter le médecin jusqu'à la sortie de l'hôpital. A peine avait-il disparu que la foule se mit à murmurer : « Ce n'est pas juste ! » Le commissaire menaça de fermer l'hôpital si jamais les membres du personnel continuaient à manifester une quelconque sympathie pour l'« ennemi de la patrie ». Des rumeurs désapprobatrices parcouraient la foule. Des voix continuaient à s'élever : « Ce n'est pas juste ! »

— Bande de lâches, cria le commissaire, je défie quiconque d'entre vous de dire entre quatre-z-yeux ce que vous criez là !

Personne ne releva le défi. Le responsable ordonna à ses milices de trouver un otage. Les gorilles se promènèrent dans la foule en dévisageant chacun des manifestants. Ils choisirent

Atan-le-Mammouth qui protesta énergiquement. Le responsable qui décidément se répétait, dit :

— Vous avez devant vous le commissaire de la police du Parti de Porte Océane.

— Vous n'avez pas le droit de m'arrêter, ce serait une erreur de votre part !

— Tu as dit que le Parti est injuste ; c'est un crime !

— M'avez-vous vu le clamer ? demanda Atan.

— Arrêtez-le, ordonna le commissaire.

Les membres de la milice s'avancèrent vers Atan. A coups de crosse ils écartèrent le groupe qui le protégeait.

— Je vous dis de l'emmener, brailla le commissaire.

La foule vêtue de blanc semblait hypnotisée, elle vivait un cauchemar au réveil difficile. Personne ne bougeait. Au moment où un agent allait lui donner par surprise un coup dans la nuque, Atan l'évita et lui envoya un fulgurant coup de pied dans la figure. Les mains agrippées sur sa bouche en sang, le milice s'écroula. Ses acolytes se jetèrent sur Atan, le criblant de coups de crosse. Atan se dégagea d'un premier assaut. Les tueurs excités comme des requins à la vue du sang y allaient de bon cœur. L'un d'eux prit son fusil par le canon et frappa Atan qui porta ses mains à la tête et s'écroula, pendant que les autres membres de la milice, toute griffes dehors, se précipitaient sur lui. Il essaya de se relever. Poussé par une force surhumaine il réussit à se mettre sur les genoux, mais un coup de pied le plaqua de nouveau à terre. Atan cria de douleur, puis haletant il murmura :

— Vous... me faites mal... mon Dieu...

Pendant tout ce temps d'autres sbires tenaient la foule en joue. Atan ne pouvait plus se défendre, mais ses assaillants donnaient leurs coups de grâce. Il ne remuait plus. La milice avait gagné, gagné au nom de la dignité, de la liberté et de l'indépendance des Marigots du Sud. Le responsable regarda le corps affalé par terre, satisfait il s'adressa à la foule en montrant Atan du doigt :

— Nous ne manquerons pas à notre devoir, quiconque portera préjudice au Parti et au Messie-koï subira le sort de ce charognard. Avis aux amateurs !

Un médecin qui venait d'arriver se fraya un chemin dans le groupe pour secourir Atan et constata que le malheureux avait la colonne vertébrale brisée. L'honorable responsable du Parti se révolta soudain contre la milice comme pour se justifier :

— Mais je ne vous ai jamais dit de le tuer !

Tous les yeux étaient braqués sur le commissaire qui se sentait défaillir. Tremblant il cria aux sbires de le défendre, mais ces derniers, noyés dans la foule avaient été ceinturés et désarmés. Le commissaire de la police du Parti de Porte Océane regardait autour de lui. Au loin le parc de l'hôpital, balayé par le vent, paraissait être le bout du monde. Comme catapulté en avant il fendit la foule et se mit à courir. La masse humiliée, apeurée et blessée, oublia soudain la résignation. Visages marqués par la révolte et la détresse elle poursuivait l'un de ses bourreaux. Le commissaire de la police de Porte Océane, membre du comité central du Parti, courait vite, trop vite, il trébucha et culbuta. Il roula par terre, le crâne fracassé par une grosse pierre lancée violemment. Comme il aurait agi pour une bête maléfique, le personnel s'éparpilla aux quatre coins de l'hôpital. Le même médecin qui avait constaté la mort d'Atan enregistra celle du bourreau. Ils furent tous deux transportés à la morgue où ils reposèrent côte à côte. Le Messie-koï et les membres du comité central décidèrent la mise en quarantaine de l'hôpital. Il fallait des coupables. Les interrogatoires s'avérèrent inutiles. C'était le silence, un silence si souvent exigé et subi. « Je ne sais rien », répondaient les témoins aux responsables du Parti que la mort d'un des leurs avaient soudain transformés en fauves en quête de victimes. Rien n'y fit, le mutisme était le dernier refuge du personnel de l'hôpital.

À défaut de coupables, le Messie-koï décréta la fermeture de l'établissement pour une durée indéterminée.

La nouvelle s'était répandue dans Porte Océane. La mort d'un membre du comité central fut accueillie avec une totale indifférence par la population. À la radio, le Messie-koï, dans un discours de plusieurs heures — comme d'habitude — condamna l'assassinat et se plaignit de l'ingratitude des habitants des Mari-

gots du Sud envers le Parti et ses responsables. Le Messie-koï fit une fois encore l'apologie de son système et pour finir annonça un deuil national de trois jours au terme duquel, le « martyr du devoir » serait enterré.

En vérité, la saison sèche aidant, le cadavre du dignitaire entra en décomposition dès la première nuit. Il devenait impossible de se servir de lui pour impressionner le peuple. Il fut enterré discrètement dès le lendemain matin. La rumeur se répandit, et pourtant au troisième jour, la population dut jouer à enterrer le défunt responsable du Parti. Un impressionnant cortège officiel défila dans les grandes artères de la ville, accompagné de la musique de la milice. Dans la foule des gens pleuraient. Il est vrai que parmi les pleureurs se trouvaient les profiteurs intéressés à la pérennité et à la prospérité du système. Comme cela était de rigueur les habitants de Porte Océane furent invités à rendre un dernier hommage à leur regretté commissaire de police, ils défilèrent pendant toute une journée. Quelques inconsolables, jouant jusqu'au bout la comédie, tournaient de l'œil, s'écroulaient au pied du cercueil en se lamentant sur la perte irréparable. Leurs noms furent relevés pour les récompenses. On se débrouille comme on peut.

Pendant que la ville versait des larmes de crocodile pour son défunt garde-chiourme, le comité central condamna le corps d'Atan à être enseveli pendant la nuit. Nous étions dans une période triste de la nouvelle lune. Il faisait très sombre. J'avais reçu l'ordre de sortir une camionnette pour l'enterrement d'Atan-le-Mammouth. Tard dans la soirée je me présentai à la morgue. L'endroit était plein de monde : des amis sans visage. Dans l'obscurité il m'était impossible de reconnaître une personne d'une autre, on aurait dit que tous les fantômes des victimes de la tyrannie s'étaient donnés rendez-vous.

Délicatement le cercueil d'Atan fut chargé dans la camionnette. Retenant ma respiration, comme pour ne pas déranger l'ami Atan dans son sommeil, j'avais démarré. Les bruits de pas se mêlèrent à celui du moteur, tous phares allumés je pris la direction de la grande artère de la ville, celle-là même que le Messie-koï avait baptisée « avenue de la Liberté ». Je venais

d'aborder cette voie au nom si sacré lorsque soudain derrière le corbillard, dans le cortège funèbre on alluma des centaines de torches. L'espace s'était soudain illuminé comme par des milliers de soleils. La foule, silencieuse et indifférente aux menaces du messie-koïsme, continuait sa marche. Nous passâmes devant le palais résidentiel du Messie-koï. Nous nous y arrêtâmes pendant quelques instants en silence. Puis nous reprîmes notre chemin. A mesure que nous progressions vers la sortie de la ville de Porte Océane le cortège s'agrandissait, nous nous orientâmes vers les quartiers résidentiels avant d'aborder les carrés grouillants des quartiers populaires. Comme si la nouvelle du passage du cortège funèbre avait précédé notre arrivée, dans tous les coins de la cité, partout les fenêtres étaient illuminées. Les ombres d'abord mouvantes derrière les battants apparaissaient pour mieux manifester leur solidarité à ceux qui avaient « osé ». Devant la grande mosquée de Porte Océane, des milliers de personnes s'étaient rassemblées pour la prière des morts. Au sommet du minaret, le muezzin appelait les fidèles à la prière ; au loin, dans la nuit, le glas de la cathédrale de Porte Océane répondait à l'appel, il devait tinter jusqu'au lever du jour.

A l'aube le cortège se remit en route vers la dernière demeure de notre frère. Des milliers de personnes soudain indifférentes à toute menace et à toute représaille escortaient le défunt, à visage découvert.

Le personnel de la Croix-Rouge des Marigots du Sud avait refusé de reprendre le travail. C'était la première manifestation de résistance contre le messie-koïsme depuis l'indépendance.

A l'entrée de l'hôpital de Porte Océane, il avait été badigeonné à la peinture rouge « Grève pour une plus juste libération de l'homme aux Marigots du Sud ». Les milices du Parti vinrent l'effacer. Peu de temps après on pouvait lire : « Messie-koï, sangsue des Marigots du Sud ». Un peu plus tard « Santé pour tout le monde. A bas le marché noir des médicaments ». De plus en plus nerveux, les milices intervinrent de nouveau. Plus on effaçait, plus les inscriptions se multipliaient sur les murs de l'hôpital ; infirmiers, médecins et malades convalescents y allaient bon train avec des slogans de toute sorte. Bientôt toute la ville

entra dans le jeu. Contre le despotisme messie-koïque un mouvement sournois de résistance renaissait de ses cendres. Les discussions sur les places des marchés, devant les maisons, dans les rues semblaient renaître timidement de leur long sommeil. Porte Océane avec le défi de la Croix-Rouge parut se rappeler soudain qu'autrefois elle avait bénéficié du privilège d'attiser les foyers d'émancipation sociale et civique des Marigots du Sud, avant d'être le cerveau du démon qui minait le pays depuis l'indépendance.

A l'hôpital de Porte Océane, Salimatou — toujours elle — s'attaquait publiquement aux méthodes policières et à la corruption du Parti et de ses responsables. D'heure en heure, l'hôpital se transformait en foyer d'insurrection contre la dictature du Parti, des orateurs, dont plusieurs avaient profité de la situation pour s'introduire dans l'établissement, prenaient la parole pour dénoncer les injustices du messie-koïsme.

La milice avait tenté d'endiguer la montée de la fièvre. Elle avait procédé à un bouclage hermétique du centre hospitalier, puis tenta de mettre en état d'arrestation les agitateurs dont le plus dangereux de tous leur semblait être Salimatou. La frêle jeune femme s'avéra être une véritable tigresse à l'approche des envahisseurs, en outre tout le personnel de la Croix-Rouge lui servait de forteresse contre les autorités assaillantes. Comme si depuis des années le personnel de l'hôpital avait suivi un entraînement intense de défense civile, en l'espace de quelques minutes, il se barricada dans les locaux du centre sanitaire. Avant que les milices ne réagissent à cette manœuvre, ils recevaient, sur la tête, ordures, poubelles, eau et boîtes vides. Pris au dépourvu ils se replièrent hors de l'enceinte hospitalière pendant que derrière eux les portes se fermaient. L'hôpital semblait avoir choisi librement l'état de siège. Mais déjà des centaines de sbires arrivaient en renfort.

Perdu dans la foule des badauds, le docteur Malekê avait suivi les incidents de l'hôpital de Porte Océane, il avait apprécié la réaction des résistants, mais craint la vengeance des autorités. Un mauvais présage le hantait depuis l'arrivée des premiers renforts de la milice, il eut soudain peur pour ses camarades.

Sans plus perdre de temps il quitta la foule pour se rendre à la caserne militaire.

Dès son arrivée Malekê fut reçu par le colonel Fof qui venait de quitter une réunion d'état-major. Le médecin comme déçu par la mollesse de l'armée, l'apostropha : « Préparez-vous à enterrer les corps des morts de la Croix-Rouge, puisque vous ne servez qu'à cela ! »

— Que se passe-t-il, tu sembles m'en vouloir Malekê, dit Fof étonné.

— Tu m'avais promis hier de protéger le personnel médical, une patrouille aurait suffi.

— Bien sûr, mais l'état-major s'est opposé à cette idée. Dans tous les cas, la grève de l'hôpital ouvre les opérations.

— D'enterrement peut-être ?

— Ne t'énerve pas, il n'y aura pas d'enterrements, rassure-toi. Mais tout de même, vous avez compliqué la situation en narguant un peu trop le Parti. Avoir assassiné le commissaire de la police du Parti de Porte Océane et l'avoir laissé pourrir alors qu'il aurait pu être embaumé. Une telle attitude n'est pas très conforme à la déontologie médicale, reprocha le colonel Fof.

— Il fallait bien que quelqu'un commence. J'ai pris mes responsabilités en déclenchant les opérations après la mort d'Atan et crois-moi, pas plus qu'un autre, Atan ne méritait la mort ! Il est vrai que les crimes légaux et impunis sont entrés dans les mœurs de ce pays. Il reste à l'armée d'envoyer des encouragements aux milices du Parti pour la réussite de leurs représailles contre le personnel médical, tempêta Malekê.

— Bien avant ton arrivée nous avons demandé une entrevue au Messie-koï. Seul le chef de l'Etat et le chef de l'armée peuvent donner le feu vert à une intervention de l'armée.

— Colonel Fof, si c'est une plaisanterie, elle est de très mauvais goût. La population qui meurt, celle qu'on humilie, celle qu'on exploite n'attend pas de feu vert pour souffrir ou pour s'éteindre. Vous assistez passivement à l'agonie de la nation et vous prétendez être le garant de sa sécurité.

Pendant près d'une heure Malekê plaida pour la population des Marigots du Sud contre le despotisme du messie-koïsme.

Quelques officiers de l'état-major l'écoutaient, posaient des questions, se consultaient du regard, puis continuaient à suivre les propos du médecin. Lorsque Malekê finit de parler, le colonel Fof se leva, ouvrit un tiroir fermé à clef, en sortit un dossier « ultra-secret » qu'il passa à Malekê :

— Lis attentivement ceci. Tu verras que tu n'as fait qu'enfoncer une porte ouverte depuis ton arrivée ici, car tout comme toi et le personnel médical, nous suivons, nous aussi, un plan d'action ; contente-toi donc de servir efficacement, de coordonner nos opérations et celles de la défense civile dont tu t'occupes.

Le dossier était volumineux. Sans rien dire Malekê s'installa devant une table pendant que les officiers prenaient congé de lui. Seul Fof s'attarda :

— Je mets deux sentinelles devant la porte. Quand tu auras fini de lire tu seras mis en liberté surveillée, pour ta sécurité propre et la nôtre, rassure-toi.

— Vous craignez une indiscretion de ma part ? J'en serais ulcéré...

— Non, de ce côté-là, il n'y a aucune crainte à avoir. Par contre, à notre avis tu es trop suspect vis-à-vis du Parti pour prendre des risques inutiles. Si par hasard, le comité central devait t'arrêter comme cela s'est déjà produit, nous ne prendrons pas le risque de t'abandonner vivant dans les mains de la milice.

Malekê dévisagea Fof :

— Mais tu n'es pas sérieux ?

— Ai-je l'air de plaisanter ? Nous te supprimerons bien avant qu'on ne te transporte dans les locaux du système. Tu peux choisir encore avant d'ouvrir ce dossier.

— Soit, je prends le risque, accepta Malekê.

— Ta femme Larissa et les enfants vivront désormais chez ton beau-père.

— Vous êtes bien cavaliers de disposer ainsi de ma famille !

— Crois-tu ? Les membres du comité central connaissent jusqu'à l'heure de tes rendez-vous avec... Salimatou. Baba-Sanessi le sait également, c'est lui qui a menacé Halouma et l'a obligé à garder le silence sur cette affaire, sinon il y a bien longtemps que les koïs en auraient profité pour torpiller ton foyer.

— Larissa le sait-elle ? demanda Malekê encore tout surpris de la révélation.

— Non, heureusement... Ta femme et les enfants déménageront ce soir.

Malekê croyait en avoir terminé avec le colonel Fof, lorsque ce dernier, d'abord hésitant, puis décidé à écarter toute équivoque, dit :

— Il n'est plus question que tu rencontres Salimatou, en quelque lieu que ce soit. Du moins jusqu'à nouvel ordre !

— Ne vous mêlez pas de ma vie privée !

— Navré, vieux frère, mais c'est une de nos conditions. Tu ne verras pas Salimatou. Elle est aussi suspecte que toi, dès demain nous la cacherons en lieu sûr. Que veux-tu, nous sommes dans un cercle infernal, autant mettre les chances de notre côté.

Malekê, découragé, avait un sourire amer. Le colonel Fof sortit du bureau. Malekê entendit le déclic de la clef qui tournait dans la serrure.

A son retour à la maison, le lendemain matin, Larissa et les enfants avaient déménagé. Malekê avait éprouvé un serrement de cœur, une sourde révolte assombrir un moment ses pensées. Et puis, après tout, devait-il se dire, c'est peut-être mieux ainsi. Ils sont en sécurité. Oui, en sécurité. Mais Malekê ressentait toute l'angoisse de la solitude. Il était entré dans la chambre des enfants, s'était assis successivement sur chaque lit. Rêveur il regarda longuement leurs dessins épinglés sur les murs. Son regard s'attarda sur les vêtements suspendus dans l'armoire. Il se leva, se rendit dans la cuisine. Larissa avant de partir avait tout rangé, tout apprêté pour le cas où il aurait eu besoin de prendre un repas à la maison. Sur un des murs de la cuisine, elle avait dressé des menus, deux différents pour chaque jour. Tout y était net, attentionné. Malekê n'arrivait pas à se décider à entrer dans la chambre à coucher. On aurait dit qu'il avait peur de s'y retrouver seul, de ne pas y voir Larissa, de ne pas pouvoir l'embrasser. Dans le salon, il trouva sur une table une note écrite de la main de sa femme. « Mon chéri, je t'obéis, les enfants et moi, nous nous rendons chez papa. Fof m'a donné

des raisons (je n'y crois pas) impératives pour nous mettre à l'abri. Dans tous les cas, je suis toujours avec toi dans notre maison, je serai à tout moment avec toi, les enfants aussi, nous t'aimons plus que tout au monde. Sois prudent et pense à nous. Avec toute ma tendre affection, ta Larissa. »

Malekê avait lu et relu la note, il caressa le papier, plia délicatement la feuille, c'est alors qu'il vit sur le verso : « A brûler : un conseil du colonel Fof. » Malekê, excédé, tapa du pied, relut encore la lettre, puis brûla le papier.

Par la fenêtre donnant sur la rue Malekê vit deux inconnus qui veillaient ; tranquilles ils lisaient comme si de rien n'était. Ils les avait remarqués depuis sa sortie de la caserne, ils étaient trois, trois garde-chiourmes que Fof avait collés sur ses pas. Il s'acharna à découvrir le troisième, il n'était pas dans la rue. Malekê traversa le salon, se rendit du côté du jardin : un homme y était installé dans un hamac. Dès qu'il vit le médecin, il se leva précipitamment et le salua. Malekê lui fit signe, l'homme souriait sans rien dire. « Décidément, je suis bien encadré », se dit le docteur. Il eut soudain envie d'oublier tout pendant quelques heures. Il s'endormit sur le divan.

Pendant que Malekê se reposait, le général Baba-Sanessi et le colonel Fof étaient reçus par le Messie-koï. Pour la première fois l'état-major de l'armée prenait pacifiquement parti pour un groupe d'indigènes : les grévistes de la Croix-Rouge. Ils avaient adopté tous les arguments de Malekê et les revendications du personnel médical. Avec une clarté mathématique, Fof avait profité de l'occasion pour exposer la situation précaire des indigènes. Il avait parlé de l'exploitation aussi bien de la part des koïs que des grands monopoles installés dans le pays. Il parla des exportations et des importations de marchandises, commenta le manque total de médicaments dans les centres de la Croix-Rouge nationale et disserta sur le marché noir, nourri, entretenu, encouragé par quelques responsables du Parti qu'il accusait indirectement d'instituer la prévarication au niveau de l'Etat. Soudain Fof dit du bout des lèvres :

« Quelque chose se prépare contre vous Messie-koï. »

— Que dites-vous ? demanda le Messie-koï aiguillonné par la phrase de Fof.

— Nous avons des preuves que des choses se préparent, répéta-t-il.

— Par qui ?

— Au sein du comité central... Mais nous ne disposons pas encore d'assez d'éléments.

— Colonel, je veux des preuves de ce que vous venez de m'apprendre, dit le Messie-koï, peu importe ceux qui seront impliqués dans cette affaire, les intérêts de mon pays, du Parti et de mon peuple seront sauvegardés ! Mes services secrets m'ont rapporté les mêmes informations au lendemain du plébiscite. Des gens de mon entourage ont critiqué mon élection à vie par le peuple !

Baba Sanessi communiqua au chef de l'Etat des documents peu favorables à quelques koïs du Parti. Le service de renseignements de l'armée avait atteint une telle perfection dans les investigations que depuis des mois, plus rien n'échappait à son attention. Plus tard on racontait que la minutie avait été poussée jusqu'à contrôler au jour le jour les menus du Messie-koï et des plus importantes personnalités du système. C'est ainsi que nous devons apprendre qu'au moment même où la population crevait de faim, les responsables du Parti affrétaient des avions pour importer leurs amuse-gueules de l'étranger !

Le Messie-koï après avoir pris connaissance des documents, éclata de fureur :

— Mais c'est un complot !

— Le peuple serait bien désespéré si une telle calamité lui tombait dessus. Vous êtes irremplaçable, le seul garant de notre avenir, dit Fof.

Fof jouait au chat et à la souris. Il savait que le Messie-koï avait une très haute idée de sa mission. L'idée que même les koïs qu'il avait élevés à son niveau pouvaient le trahir brouillait en lui toute pensée logique. Il donna (écrit et signé de sa main) le droit à l'armée de saisir tout document et toute marchandise susceptibles d'intéresser la justice du Parti.

Une demi-heure plus tard les officiers des régiments de l'hin-

terland recevaient l'ordre de l'état-major général d'agir. Au moment où l'armée passait à l'action dans l'arrière-pays, à Porte Océane, les soldats du régiment du colonel Fof descendaient sur la ville. Servis par la qualité des renseignements reçus les patrouilles frappèrent dans les cibles. Elles avaient bouclé des quartiers résidentiels, faisant irruption aussi bien dans les villas des koïs que chez des civils influents. Ils ratissèrent une bonne partie des quartiers populaires, reconnus comme le refuge de la plupart des intermédiaires du marché noir. Décidé à aller jusqu'au bout, le colonel Fof avait donné l'ordre à ses soldats de faire une descente au siège de la police du Parti. L'intervention fut si rapide et si efficace que les milices, comme foudroyés, n'eurent pas le temps de comprendre. Le koï de la police du Parti avait été neutralisé et enfermé dans un des locaux du siège. En quelques minutes, les archives furent mises à sac, les bureaux éventrés et les documents saisis. Prisonnier, le koï Halouma, fou de rage, menaçait de mort tous les officiers de l'armée. Silencieux, Beau-Temps dirigeait les opérations d'enlèvement des documents secrets de la police du Parti.

Le Messie-koï n'avait pas prévu la tournure que prendraient les événements. Pour les koïs, ce jour-là, il était déjà trop tard. Toute l'intervention de l'armée n'avait pas duré deux heures, elle s'était produite si vite que rares furent ceux qui en eurent connaissance. Pour éviter le ridicule, le comité central, comme une femme offensée dans sa pudeur, avait gardé le secret.

Ce jour-là, en fin de journée, l'hôpital de Porte Océane avait repris le travail. L'armée lui avait livré tous les stocks de médicaments saisis sur le marché noir. Le personnel médical avait paradoxalement bénéficié de l'amnistie du Messie-koï. Les arrestations en cours contre les organisateurs de la grève de la Croix-Rouge avaient été annulées au courant de l'après-midi, pendant que plusieurs koïs faisaient connaissance pour la première fois avec le régime pénitentiaire du messie-koïsme.

Ce fut seulement à son réveil que Malekê fut mis au courant des événements de l'après-midi. Il s'était contenté de dire : « A chacun son tour », puis il était sorti en voiture avec ses soldats de garde pour jauger l'atmosphère de la ville.

Tard dans la nuit, alors qu'il venait de passer la soirée en compagnie de quelques amis, il fut arrêté sur le chemin du retour par une patrouille de milices embusqués qui prenaient tout leur temps pour le contrôle des automobiles et des piétons. Plusieurs suspects avaient été embarqués en sa présence lorsqu'au bout d'une heure de patience, il s'entendit demander ses papiers. Malekê sortit ses pièces. Les membres de la milice, tous armés, se passaient les documents, chuchotaient, l'un d'eux braqua sa lampe sur la figure du médecin.

— Tu es Malekê ?

— Vous savez lire ; je ne vous permets pas de me tutoyer.

— Comment vous appelez-vous ?

— Malekê, je n'aime pas me répéter.

Les milices se parlaient entre eux. Pendant un long moment, ils vérifièrent toutes les pièces d'identité. Le gradé demanda au médecin de descendre de la voiture. Il refusa d'obéir.

— Il manque une pièce importante, la plus importante !

— Je vous ai donné tout ce que j'ai comme papiers, y compris mon permis de conduire, la carte grise et les feuilles d'assurance de ma voiture, il ne manque que le passeport et la carte de sécurité sociale, mais il me semble que ce sont deux pièces bien inutiles dans ce pays.

— Moi je répète qu'il manque une pièce importante insista le milice.

— Laquelle ?

— La carte du Parti ! Vous m'entendez, la carte du Parti !

— La carte d'identité nationale me suffit comme citoyen des Marigots du Sud.

— Carte d'identité nationale égale zéro, seule la carte du Parti intéresse le gouvernement de la République des Marigots du Sud.

— Si j'avais un passeport national, je vous l'aurais donné, mais cette pièce est réservée aux koïs et compagnie depuis l'indépendance. Je n'ai pas de carte du Parti.

— Alors vous n'existez pas pour le Parti, nous confisquons vos papiers. Vous pouvez être accusé d'atteinte à la sécurité du territoire, du peuple, du Parti et de notre Sauveur le Messie-koï.

— Des mots, toujours des mots, bougonna Malekê.

— Des mots oui, qui vous mèneront aux travaux forcés à perpétuité d'ici demain ou à la peine capitale, nous n'avons rien à foutre avec les ennemis de la patrie. Descendez de cette voiture !

— Je reste dans ma voiture et je coucherai dans mon lit ce soir, que vous le vouliez ou non, c'est ainsi.

C'est alors que les deux gardes du médecin se manifestèrent.

— Police de l'armée, nous avons la garde du docteur. Ordre de l'état-major général.

— On s'en fout de l'armée, nous créverons vos chefs, nous vengerons l'honneur de la milice et du Parti.

— Faites attention à ce que vous proférez comme menaces, répondit l'un des soldats, puisque vous tenez à arrêter le docteur, pourquoi ne monteriez-vous pas avec nous, nous irons jusqu'au siège de la police du Parti pour mettre les choses au point. Alors ?

Les milices certains de l'arrestation de Malekê après son arrivée au siège de la police du Parti acceptèrent la proposition. Ils désignèrent deux de leurs acolytes pour accompagner les suspects.

— Je peux avoir mes pièces ?

— Vous les aurez au siège, ou ne les aurez jamais ! En attendant un de vos compagnons prendra le volant à votre place. Vous ne pouvez plus conduire.

Malekê ne discuta pas, il céda le volant à un des soldats qui l'accompagnaient. A peine ce dernier avait-il démarré qu'il se mit à faire de la vitesse, ne se souciant pas des deux milices qui les accompagnaient. Comme si de rien n'était, il fit de longs détours par la corniche de Porte Océane, l'un des milices qui voulait se rendre intéressant dit en riant :

— On voit que tu ne conduis pas souvent, tu en profites pour rouler le plus longtemps possible avant d'arriver au siège de la police du Parti. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, j'étais apprenti-chauffeur avant de me faire une situation dans la milice.

Les deux soldats et Malekê gardaient le silence ; détour après détour, la voiture aboutit bientôt devant une des entrées de la

caserne militaire. Avant que les milices n'aient eu le temps de réagir, l'un des soldats de garde leur disait déjà :

— Nous vous conseillons de vous tenir tranquilles.

— Vous le regretterez, répondit un des milices.

Dans l'obscurité une voix cria : « Qui vive ? »

— "Espoir", répondit le chauffeur.

— "Avenir", répliqua la voix de la sentinelle.

La voiture entra dans le camp militaire, prit la direction du quartier général. Les deux milices furent conduits devant un sous-officier de garde qui tout surpris ne put s'empêcher de demander où les deux soldats avaient pu « piéger » ces deux phacochères.

— Sur la route, sergent.

— Enfermez-les dans un cachot.

Peu de temps après, Malekê, en compagnie de ses deux gardes, quittait la caserne militaire en prenant soin de récupérer toutes ses pièces d'identité. Juste retour des choses !

Le docteur Malekê croyait sa journée terminée lorsqu'on sonna avec insistance à la porte d'entrée. Les trois soldats de garde qui campaient dans le salon se précipitèrent sur leurs armes, l'un d'eux passa par le jardin, sauta par-dessus la palissade et se retrouva dans la rue. A la porte, la sonnerie continuait à tinter.

— Qui est là ?

— L'adjudant « Langue-de-Vipère » !

— Mot de passe ?

— Mince, mince, je ne trouve pas, cogitait tout haut Langue-de-Vipère. Nom de Dieu, c'est moi.

— Mot de passe ?

Le soldat qui avait sauté par-dessus la palissade venait de surprendre son adjudant qui fulminait contre les trois gardes du médecin. Il montra sa carte, c'est alors seulement que la porte s'ouvrit. Aussitôt dans la maison il demanda à voir le médecin, ce dernier se montra.

— Vous devez venir avec moi docteur.

— Tout de suite ?

— Oui, tout de suite.

Pendant que Malekê préparait ses affaires, Langue-de-Vipère passait la consigne aux soldats de garde :

— Attention aux milices, ils sont enragés ce soir, ils incendient des maisons. S'ils se présentent ici, tirez dedans, ils se sauveront, ces lâches, mais n'en tuez pas ! Nous avons déjà trop d'histoires.

Le docteur venait de rejoindre Langue-de-Vipère. Sans perdre de temps ils montèrent dans une voiture que conduisait le sous-officier, puis se dirigèrent vers la sortie de la ville. Pendant le trajet Malekê demanda à son compagnon s'il se passait quelque chose de grave :

— J'ai reçu ordre de ne rien vous révéler, docteur, veuillez m'en excuser.

Malekê n'insista pas devant la soudaine intransigeance de Langue-de-Vipère. Bientôt ils arrivèrent au lieu de rendez-vous : une chaumière accroupie dans un coin de brousse, qui semblait se cacher aux regards inquisiteurs. La porte de la maison était entrouverte, mais il n'y avait pas de lumière. A peine avait-il passé le seuil qu'elle se referma derrière eux. Quelqu'un alluma une lampe tempête. Au fond de la chambre une voix dit : « Vous êtes un peu en retard. Nous n'attendions plus que vous. »

De cette nuit du samedi au dimanche, je garde le souvenir d'un réveil difficile. Comme n'importe quel esclave du système, je m'extirpais de mon refuge de la nuit pour affronter les premiers rayons du soleil qui n'en finissaient pas de calciner, de torturer nos corps anémiques et nos âmes malades.

Ce matin-là, la population des Marigots du Sud se préparait à vivre un dimanche pareil aux autres, un jour sans repos, sans loisirs, sans travail, sans santé, sans instruction, sans liberté, sans pain, sans riz, sans espoir. A peine le jour s'était-il découvert que nous courions déjà après ses heures, ses minutes, ses secondes ; il nous fallait rafistoler chaque instant de notre existence. Nous nous acheminions sur une route escarpée, caillouteuse, brûlante d'intérêts, une route inhumaine qui n'avait plus de fin. La voie messie-koïque était jonchée de cadavres qui polluaient l'atmosphère. Nous étouffions et cherchions en vain dans notre

ciel, pourtant limpide, un peu d'air pur, un peu de parfum de la nature.

Nous pouvions crever de misère, certes, mais à la radio, nous devions écouter nos maîtres qui braillaient du matin au soir « Dignité, liberté, ...isme, ...isme, indépendance ». Ces mots rabachés étaient crachés du matin au soir dans nos oreilles, le Messie-koï par ici, le Messie-koï par là, nous étions minés de messie-koïsme, mais il fallait jouer à écouter, à retenir le discours du Sauveur, il nous fallait l'applaudir, car entourés d'indicateurs, de délateurs, d'espions, de mouchards, de profiteurs, d'intermédiaires des grandes affaires des koïs, des femmes du Parti, des maîtresses du Parti, des enfants naturels des koïs, des cousins-cousins des cousins des membres du comité, des prisons et des camps de mort du Parti, des camps de travail et de reconversion au messie-koïsme, de la police du Parti, des monopoles-internationaux-amis et des défenseurs conscients ou inconscients du Parti, des salles de torture et des tribunaux révolutionnaires expéditifs du Parti, il n'était pas question que les sujets du Sauveur le négligent. Ils devaient abandonner leurs occupations, cacher leurs difficultés quotidiennes, leurs angoisses pour écouter, boire, se nourrir, se gaver de palabres. Nous attendions que le Roi-Président de la République démocratique libre des Marigots du Sud parle à ses fidèles citoyens, à ses chers sujets, à son peuple aimé, si indépendant sous l'esclavage implacable du messie-koïsme.

Le peuple du Messie-koï s'était rassemblé fiévreusement autour des radios pour qu'une voix venant des ondes, de l'espace, comme Dieu parlant à Moïse, lui dise ce qu'elle comptait faire de lui. Nous attendîmes toute la matinée. Le Sauveur ne nous fit pas entendre sa voix. Puis vint l'après-midi. Il prenait son temps qu'il s'était approprié au détriment de tout un peuple, il est vrai que l'idée de peuple des Marigots du Sud était si dépréciée que désormais les administrateurs, les fonctionnaires et créanciers de la « République des Marigots du Sud S. A. » pouvaient négocier, exploiter à bas prix la main-d'œuvre indigène, traiter et négocier à leur profit les matières premières et toute autre ressource du territoire indépendant. Le Messie-koï n'avait rien à craindre pour

l'évolution démographique de sa masse de serfs, il pouvait être fier de la capacité de reproduction rapide et sûre de ses sujets, car depuis l'indépendance ils se multipliaient comme ils pissaient. C'en était effarant. Les femmes accouchaient à tout moment, et partout selon les nécessités. Certes des enfants mouraient, mais le Messie-koï voyait l'avenir avec un certain optimisme au point de vue évolution démographique : « Il y en a toujours qui en réchappent », et avec la capacité de reproduction rapide propre aux crèves-la-faim, aux pouilleux et aux désespérés, le Sauveur ne devait pas avoir d'inquiétudes.

Le processus de multiplication était simple, pas besoin d'être expert pour le comprendre : les sujets entrent dans leurs taudis, ils s'ennuient, « bagatelle » ; ils veulent dominer leur peur du Messie-koï et de son Parti, « bagatelle » ; ils ont faim et veulent trouver un petit bonheur, « bagatelle » ; le chômeur découragé qui veut sa petite évasion, « bagatelle ». Il n'y avait que ça dans les clairières, les champs, les taudis, comme dans les villas, il fallait se payer du bon temps, du plaisir de quelques minutes qui donnaient des fruits amers. La jeunesse augmentait en pourcentage à mesure que les adultes de plus de trente ans se raréfiaient.

Aux Marigots du Sud S. A., notre vie de sujets avait atteint une telle cotation à la bourse des libertés individuelles et du droit à la vie, que peu à peu, plus personne ne pleurait devant un cadavre, fut-il celui d'un parent ou d'un ami. Nous étions arrivés à nous habituer à la mort elle-même. On ne disait plus « Mon Dieu quel malheur, une si triste fin », mais « Tiens, au moins il est libéré ».

Les seuls qui étaient certains d'atteindre de vieux jours étaient les seigneurs du système messie-koïque. Ah ! ceux-ci, qu'ils étaient beaux, élégants, bien nourris, riches à surplus, polygames à surplus, cyniques à surplus, sadiques à surplus, cruels à surplus, intolérants à surplus. Et quels taureaux reproducteurs ! Là où un sujet hésitait à faire des enfants à sa femme désirable, les koïs s'en chargeaient, sans scrupules, avec la conscience de ceux qui se sentent les maîtres..., nous attendions toujours le discours du Messie-koï.

Finalement le Sauveur se décida à lancer son message, le millièmè peut-être, il beugla jusqu'aux dernières clartés crépusculaires. Silencieux les sujets avaient écouté, robots inertes devant leur maître stupide, ils écoutaient parce qu'il le fallait, par obligation, par devoir oppressif, habités par l'humilité et le désespoir, les sujets messie-koïques avaient encore entendu, ce dimanche-là, le Sauveur s'exprimer en termes de « Indépendance du peuple », « Avenir messie-koïque », « Révolution populaire ». Des expressions qui comme toujours n'avaient jamais concerné le peuple des Marigots du Sud.

Nous étions assis tous les deux, ma femme et moi, sur la véranda. Il se faisait déjà tard et nous n'avions pas sommeil. Nombreuses étaient les fenêtres qui étaient encore éclairées. Porte Océane habitée par l'angoisse, havre de paix messie-koïque, distillait ses rancœurs et nourrissait sa révolte ; elle rugissait en sourdine et les rugissements se répandaient comme un feu souterrain à travers les profondeurs de la cité, gonflée, alimentée par l'arrivée quotidienne de centaines de déracinés, de désespérés. Porte Océane qui se souvenait ce soir-là du Club des Travailleurs, grondait intérieurement pour les chômeurs qu'elle ne pouvait plus employer, les malades qu'elle ne pouvait plus soigner, les voleurs qu'elle ne pouvait plus contrôler, les mendiants qui manquaient de plus en plus d'espace pour s'aligner sur les trottoirs et tendre la main... La ville anémique, dérivant vers la mort, vers le statut désespéré de ville fantôme, voguait désormais vers le néant, comme si depuis des années, imperturbable et par la force de la folie messie-koïque, elle s'était préparée à se donner elle-même le coup de grâce, pareille au scorpion acculé.

Depuis quelques semaines, la capitale des Marigots du Sud aiguisait doucement et sans faire de bruit ses griffes. Peu à peu elle s'était laissée gagner par le devoir de refus silencieux d'être seulement une chose, elle s'était laissée gagner par l'absentéisme dans les bureaux du Parti, les ateliers et les entreprises du Parti et des monopoles, elle avait fait de l'indifférence de l'opprimé à la mort une arme contre l'oppression, l'alimentation. Elle donnait sa vie en pâture, qui en vérité ne valait pas cher pour les maîtres.

Et pourtant en ce dimanche du discours messie-koïque, nombreux étaient les koïs et les amis multicolores du Messie-koï qui manifestèrent leur satisfaction et renouvelèrent leur « attachement indéfectible et immuable au Sauveur suprême des Marigots du Sud ». Les koïs et cadres du Parti Social de l'Espoir semblaient se complaire sur le fil raide qu'ils avaient tendu au-dessus de la prison fortifiée des Marigots du Sud. Ils avaient confiance en l'avenir, le peuple était bien tenu dans les chaînes.

Il allait être minuit lorsque quelqu'un frappa à la porte. Je me levai précipitamment, marchant sur la pointe des pieds. Je retenais ma respiration, collai l'oreille contre la porte pour déceler une présence. On frappa de nouveau. J'étais couvert de transpiration et n'osais pas ouvrir. Ma femme s'était levée, elle aussi. Nous parlions tout bas.

— C'est la milice, j'en suis certain, le Messie-Koï a annoncé que des suspects allaient être arrêtés et qu'une épuration aurait lieu. Ils sont en train de ratisser le pays. On parle de milliers d'arrestations, depuis la nuit dernière.

— D'habitude ils crient, me chuchota ma femme.

Je ne pus m'empêcher de cracher par terre.

— Ne défie pas l'esprit du mal, me dit Nafie.

— Ce sont des superstitions, mais personne ne peut s'en empêcher lorsqu'il sent sa vie menacée.

De nouveau on tapa à la porte, toujours doucement. Je pris ma femme dans mes bras ; tremblante, elle se serrait contre moi, puis soudain elle me murmura :

— Je n'en peux plus, je vais ouvrir. Peut-être que ce ne sont que des amis.

— Des amis à minuit ? Voyons ce n'est pas dans leur habitude. Seule la milice rend des visites nocturnes.

Nous nous habillâmes rapidement par précaution. Nombreux étaient les suspects qui avaient été arrêtés pendant la nuit et auxquels les milices avaient refusé l'autorisation de prendre des vêtements. Des femmes, des chefs de famille s'étaient retrouvés nus dans les locaux de la justice du Parti. Lorsque nous fûmes prêts, je conseillai à ma femme de rejoindre les enfants, quand

elle se fut retirée je m'approchai de la porte et demandai tout haut :

— Qui est là ?

— C'est moi, Didi, dépêche-toi d'ouvrir. »

Sceptique j'employai la première expression qui me vint à l'esprit, une expression que tous les anciens membres du Club des Travailleurs connaissaient bien pour l'avoir souvent entendue dans la bouche de Langue-de-Vipère : « On n'est tout de même pas des zèbres ! »

— Ça va, j'ai compris, tu deviens Langue-de-Vipère à présent, répondit Didi, maintenant ouvre vite.

A peine la clef avait-elle tourné dans la serrure que Didi s'engouffra dans la maison :

— Tant mieux, tu es habillé, suis-moi nous n'avons pas de temps à perdre.

— Où allons-nous si je puis me permettre ?

— Tu verras bien, dans tous les cas, la destination n'est pas le siège de la police du Parti, me dit-il d'une voix aigre.

Ma femme venait d'entrebailler la porte de la chambre des enfants. Quand elle vit Didi elle dit un rapide « bonsoir » au visiteur puis referma la porte.

Il faisait très sombre. Je regardai ma montre : « Trois heures du matin. » Nous venions de faire en quelques heures près de deux cents kilomètres dans une voiture officielle volée dans le garage privé du koï de la police du Parti, Halouma (qui venait d'être arrêté par le Messie-koï pour complot). Nous étions tous déguisés en milices, le fanion du comité central flottait superbement sur le devant de la voiture. Pendant la première heure du parcours nous avons rencontré plusieurs patrouilles de milices qui, croyant apercevoir des personnages du comité central, dégageaient immédiatement la route devant nous. Une dizaine de barages furent ainsi franchis sans encombre.

Nous étions sept dans la grosse voiture. Six membres de la défense civile dont Malekê, le soldat Didi et moi. Le docteur Malekê était le chef du commando. J'ignorais où il nous menait,

ce qui était certain dans mon cas, c'est que ma nomination pour cette mission venait de lui.

Notre premier arrêt, également le premier objectif de notre mission, se situait dans une zone agricole dont toutes les terres cultivables appartenaient aux koïs du comité central, au Messie-koï lui-même et aux corporations étrangères. A peine avais-je coupé le moteur que Didi descendit du véhicule, un sac en bandoulière il se dirigeait vers les poteaux des télécommunications qu'il escalada avec agilité. Tout en haut, nous le vîmes travailler avec l'assurance d'un expert. A peine avait-il remis ses outils dans son sac qu'il descendit rapidement et nous rejoignit dans la voiture :

— Porte Océane aura du mal à communiquer pendant quelque temps, nous dit-il en s'asseyant, j'ai rattaché les fils mais les bouts ne se touchent plus. Il n'y a que moi qui pourrai retrouver l'avarie.

— Plantation de la Corporation fruitière, lança Malekê.

Je me remettais déjà en marche, tous feux éteints. Je réalisais enfin que nous ne faisons que suivre les étapes d'un plan bien établi. Bientôt nous quittâmes la route nationale pour une voie départementale. Quelques minutes avaient suffi pour atteindre notre premier objectif.

— Allez-y, dit le docteur Malekê, l'herbe est sèche en cette saison. Les bananeraies ont besoin d'une grande quantité de foin pour maintenir l'humidité du sol contre le soleil, ce sera un jeu d'enfant...

Des camarades étaient descendus du véhicule. Une dizaine de minutes plus tard ils revenaient en courant. Derrière eux quatre foyers d'incendie se répandaient pour former un énorme tapis lumineux.

Les mêmes foyers éclatèrent dans d'autres plantations. Comme précédemment Didi avait coupé les fils téléphoniques. A quatre heures du matin nous arrivions à l'objectif principal de notre opération. Jusqu'à présent le docteur Malekê n'avait pas bougé de la voiture. J'étais en train de me poser des questions sur le rôle qu'il allait jouer dans ce dernier objectif lorsqu'il m'ordonna de le suivre. Surpris je descendis de la voiture. Avant de pénétrer

dans la brousse, nous avions prêté l'oreille, il n'y avait rien de suspect. Le paysage semblait tranquille. La nuit nous donnait le spectacle d'un merveilleux ciel étoilé. Nous avançons vers les plantations, assez rapidement pour ressentir le train exténuant imposé par Malekê. Les herbes très hautes en cette saison et asséchées par le soleil bruissaient à notre passage. J'avais l'impression que nous ameutions toute la région. Ce qui m'obsédait surtout, c'étaient les trous à gibier creusés par les chasseurs. Je craignais également les serpents, généralement plus prompts à se déplacer pendant la nuit. Nous avançons vers les abords d'une vaste bananeraie de plusieurs centaines d'hectares. Je n'osais pas me répéter le nom du propriétaire, je n'aurais plus eu le courage d'avancer.

Chacun des membres du commando transportait un jerrycan rempli d'essence. Les points les plus vulnérables à l'étalement d'un foyer d'incendie avaient été bien déterminés à l'avance par Malekê. En outre, selon le plan qu'il détenait la plantation possédait trois grands hangars et un parking de machines agricoles qui n'entraient pas dans notre plan d'attaque. Les hangars étaient disposés les uns auprès des autres et servaient à entreposer le foin, le papier d'emballage pour l'exportation, les régimes de bananes coupés et d'autres produits d'importance agraire.

Nous étions parvenus tant bien que mal dans les canaux d'irrigation qui nous servaient désormais de voies d'orientation. Pendant que trois de nos camarades se répartissaient aux différents points de la bananeraie, j'emboîtais le pas à Malekê. Nous prîmes la direction des hangars ; il n'y avait pas âme qui vive. Nous disposâmes le foin en chaîne entre les hangars et l'arrosâmes d'essence. Malekê regarda sa montre et me dit :

— Dans cinq minutes nos camarades seront prêts à entrer en action.

« Cinq minutes », répétais-je. Cinq minutes, les plus interminables de ma vie. J'avais l'impression qu'elles duraient une éternité. Je ne pus m'empêcher de marmonner une prière pour m'aider à tenir. A cent mètres de moi je voyais la silhouette de Malekê, il me semblait que je le voyais pour la dernière fois. Je regardai ma montre, comptai les secondes. A l'heure précise,

j'allumai une torche et la jetai dans le foin. Le brasier s'étendit instantanément, éclaira l'espace pendant qu'à grandes enjambées nous courions vers la brousse. Derrière Malekê et moi les hangars brûlaient, les premiers cris des travailleurs de la plantation montaient dans la nuit. Au loin dans la bananeraie plusieurs foyers d'incendie se rapprochaient, se rencontraient, se confondaient, puis un barrage de feu se mit à évoluer sur le grand espace cultivé. Nous courions comme des forcenés, sortîmes rapidement de la zone dangereuse. Bientôt nous nous retrouvâmes à une bonne distance de la bananeraie et tentions de rejoindre le point de ralliement. Au moment où nous débouchâmes sur la route, un de nos camarades resté dans la voiture mettait le moteur en marche, je m'installai derrière le volant dès notre arrivée.

— Où est Cellou ? demanda Malekê inquiet.

— Pas encore arrivé, dit un compagnon.

— Nom de Dieu ! C'est bien notre chance. Il faut l'attendre ! dit Malekê.

Nous entendions de plus en plus distinctement les cris des travailleurs de la plantation. Ils étaient quelques centaines à lutter contre le feu. Je tapotais d'énervement sur le volant.

— Nous attendrons, répéta Malekê d'un ton décidé.

Bientôt nous entendîmes au loin un homme qui venait en courant. Le bruit des herbes nous indiquait tout l'effort qu'il mettait dans sa course. Derrière le fuyard, un tumulte, des cris, des menaces. Malekê sortit la tête de la voiture pour mieux surveiller la route. Il vit Cellou s'éjecter de la brousse suivi à bonne distance par quelques travailleurs de la plantation. Il serrait quelque chose contre lui. Il arriva en ahanant, jeta un chien dans le véhicule, s'y engouffra lui-même. La voiture s'arracha du sol et partit en trombe. La poussière que nous soulevions diminuait déjà le zèle des poursuivants, mais ils avaient tout de même eu le temps de lancer un caillou contre la vitre arrière qui s'était fissurée en toile d'araignée. Cellou haletait à en perdre le souffle.

— J'aurais bien juré que je ne vous reverrais plus.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce chien ? Tu aurais pu tout compromettre, dit Malekê excédé par l'indiscipline de Cellou.

— Hé ! docteur, mieux valait l'avoir dans les bras que

dans les jambes, il m'avait rattrapé et me mordillait, ce klebs. Je le garde un peu avec nous.

— Comme tu veux, nous verrons ce qu'il faudra en faire. As-tu eu des difficultés en dehors de tes ennuis de dernière minute ?

— J'ai perdu du temps, je suis désolé, dit Cellou.

— Pas autant que nous, grogna Didi.

Pendant que Malekê soignait les égratignures de Cellou, il nous communiquait les dernières recommandations.

— A vingt kilomètres d'ici, un véhicule nous attend. Nous laisserons la voiture du koï Halouma à cet endroit après avoir simulé un accident et laissé des indices du passage d'une troupe de milices. Immédiatement après, nous nous acheminerons vers la station des chemins de fer. A six heures du matin un train de marchandises nous prendra avant son entrée en gare. Le mécanicien est averti, il s'arrangera pour être à l'heure au rendez-vous.

Seul véhicule sur la route en cette fin de nuit, je poussais ma vitesse, développais toute la puissance des cylindres ; nous semblions effleurer la piste carrossable jonchée de trous et d'escaliers. Nous n'avions pas le temps de parler, mes compagnons veillaient autant que moi sur la route. Les vingt kilomètres furent très vite franchis. Nous ne tardâmes pas à retrouver l'endroit où était caché le véhicule dont avait parlé le médecin. Il était garé sous les arbres, recouvert de branchages. Un chauffeur militaire dormait à l'intérieur. A peine nous avait-il entendu qu'il cria : « Qui va là ? »

— "La nuit est belle", répondit Malekê.

Le soldat appartenait au régiment du colonel Fof. Pendant que nous nous installions dans le camion, Malekê, Didi et le soldat déballaient des tracts en faveur de la libération du koï de la police du Parti, et qui appelaient les milices à l'insurrection contre le Messie-koï. Ils mirent en bonne place la carte grise au nom du propriétaire de la voiture : Halouma ; puis fermèrent la portière en prenant soin d'abandonner le petit chien à l'intérieur du véhicule. Tout semblait bien en place dans la mise en scène. Malekê contrôla tout de même une dernière fois pour effacer

tout indice de notre passage, puis nous poussâmes la voiture dans le fossé.

A six heures, nous étions au rendez-vous du train. Le soldat nous avait déposés puis était reparti. Le cheminot, comme convenu, avait arrêté la machine au lieu indiqué. Il était descendu de la locomotive pour vérifier les pièces en tapant sur les roues. A ce signal nous sortîmes des broussailles et montâmes rapidement dans un wagon dont la portière avait été laissée ouverte. Nous étions dans un wagon à bestiaux. Quelqu'un s'y trouvait déjà qui ne tarda pas à se montrer. C'était Beau-Temps, il était tout heureux de nous revoir :

— J'ai eu peur pour vous, le jour se lève déjà !

— Comment ça a marché pour toi ? demanda Malekê.

— Mission accomplie, répondit-il.

Le train qui nous amenait vers Porte Océane roulait à toute vapeur, comme si le mécanicien était conscient du rôle qu'il jouait. Je suis certain que lui non plus ne comprenait pas pourquoi cette nuit-là il avait pris des passagers clandestins.

Ma femme m'avait secoué pour me réveiller. J'étais trempé de sueur. Tout mon drap de lit était mouillé. A peine avais-je ouvert les yeux que je me levai précipitamment pour courir vers la fenêtre. Je m'acharnais à déceler quelque chose de menaçant dans la nature et dans le ciel, et pourtant l'horizon était dégagé, tout semblait normal pour une période de saison sèche. Dans un demi-sommeil je sortis ma main au dehors comme pour jauger la densité de la pluie. Pourtant nous étions encore très loin de la saison des pluies. Toujours mal connecté aux réalités existantes, je ne pus m'empêcher de demander avec une certaine insistance dans la voix quel jour nous étions.

— C'est lundi aujourd'hui, me répondit Nafie étonnée.

— Il pleuvait, tu vois, je suis complètement trempé, c'est bien la preuve qu'il pleuvait ; tu ne pourras pas me dire le contraire. Tu ne peux pas dire qu'il ne pleuvait pas !

Ma femme m'avait regardé sans pouvoir comprendre ce que je m'acharnais à lui imposer.

— Mais nous sommes en saison sèche, me dit-elle tout bas,

tu as vécu un cauchemar. Tu semblais avoir subi un choc et je ne suis pas étonnée de ton état. Tu es surmené. C'est la faute à l'harmattan, on dort toujours mal en cette période, allez, rassure-toi, il n'a pas plu depuis quatre mois. Tu sais que depuis ton retour de ta randonnée nocturne tu n'as fait que dormir. Il est près de cinq heures de l'après-midi !

J'avais mal au crâne, ma tête me tournait, j'avais l'impression qu'un forgeron y avait installé son atelier. Chaque pulsation de mon cœur se répercutait sur mes nerfs. Je continuais à regarder vers l'extérieur, cherchant à me convaincre que j'étais bien en saison sèche. Ma femme s'était assise près de moi, elle me regardait, silencieuse. Ses yeux semblaient chercher quelque chose à travers moi. Je bâillais sans arrêt.

— Ah ! que j'ai mal à la tête, mon Dieu, geignai-je.

— Tu sais, l'harmattan souffle depuis des semaines déjà, personne n'est à l'abri de ses effets, les nerfs ne tiennent pas, tentait-elle de me consoler. Bois ce jus de plantes médicinales, c'est efficace pour calmer les maux de tête.

Elle me mit le médicament sous le nez. L'odeur me donnait la nausée. Je fermai les yeux, pris la calebasse et me mis à boire. Le jus était presque glacé, avec quelque chose à la fois de gluant et d'acide comme du citron. Il laissait sur la langue un arrière-goût de sel. Je ne demandais pas la composition du remède, ma femme ne me l'aurait pas révélée, c'était une de ces recettes que les mères passaient aux filles. Une femme telle que la mienne a toujours ses secrets pour veiller sur la santé de sa famille. Maintes fois j'avais vu Nafie initier notre petite fille aux secrets des plantes médicinales. Dès qu'elle me voyait, elle s'arrêtait de parler. Ce jour-là je fus tout de même heureux de l'avoir à côté de moi à mon réveil.

— Dis-moi, Nafie, es-tu certaine qu'il n'a pas plu pendant cet après-midi.

— Au contraire, il a fait très chaud. Tu as simplement vécu un cauchemar.

Ma femme me regardait avec une certaine angoisse dans le regard.

— Parle-moi, tu devrais me le raconter, ça te soulagerait. Tu

te souviens de ma mère ? Elle connaissait le secret des rêves, elle m'en a expliqué quelques-uns, et puis une obsession, cela se chasse, se combat, il suffit de la découvrir en plein jour, soudain elle prend la fuite, car le secret de l'âme a toujours un côté hypocrite qui n'aime pas la réalité de la lumière.

Pensif j'écoutais Nafie. Peu à peu, je me décidais à lui parler. Je lui racontai mon rêve. Elle s'était assise par terre, son menton sur mes genoux, ses yeux me fixaient.

« Nous nous acheminions par milliers vers une ville. Handicapés, estropiés, invalides et affamés, nous nous traînions vers notre lieu d'espoir. Il pleuvait sans arrêt et le temps n'arrangeait rien dans notre cas. Nous avions trop de malades pour progresser normalement vers notre destination, des malades au corps couvert de plaies et aux membres paralysés. Les uns pareils à des plantes rongées par le chancre, déjà minés à l'intérieur, dégageaient une odeur de cadavres ; d'autres, plus morts que vivants, se traînaient à quatre pattes pour suivre la caravane. Nous marchâmes pendant des années, des saisons s'étaient succédé aux saisons. Nous ne voyions pas la fin de notre calvaire. Tour à tour nous fûmes la proie des rayons du soleil dans des plaines désertiques, puis celle des forêts, mais nous continuions à marcher. Puis ce fut la traversée de cette vallée où tout semblait déjà mort, dévasté par les termites ; la vallée des termites n'en finissait pas de se prolonger. Entourés de tous côtés par des chaînes de montagnes, nous voyions les villes bâties sur les sommets, mais les montagnes avaient les pentes trop raides pour être escaladées, alors nous avons suivi la route de la vallée des termites. La pluie s'était mise à tomber pendant des jours et des nuits. Les eaux avaient recouvert notre chemin, puis elles avaient monté. Peu à peu la route était devenue boueuse. La boue nous montait jusqu'aux genoux, des gens mouraient pendant que sur nos têtes apparaissaient les charognards qui volaient, planaient sur nous avant de se poser pour se régaler des cadavres de nos compagnons que nous n'avions plus la force d'enterrer, car nous avions peur que l'eau et la boue ne nous recouvrent aussi. Peu à peu notre propre odeur commençait à nous devenir insupportable, elle était si fétide qu'aucun parfum au monde n'aurait pu

la neutraliser. Nous avançons vers la ville, la boue nous servait de guide. Nous réussîmes à atteindre notre destination, il nous fut impossible de comprendre que le mauvais sort avait fait de nous ses compagnons privilégiés, au lieu d'échapper à la boue de la vallée, la boue était entrée avec nous dans la ville sous le regard atterré des citadins. Nous nous amassions par milliers dans les rues. A notre vue les fenêtres se fermèrent. La pluie avait recommencé. Sans abris, nous continuâmes à supporter les destructions du temps, nous nous installâmes sous les vérandas des maisons fermées, dans les avenues, les boulevards, sur les toits, dans les jardins publics, les forêts environnantes. Bientôt la place commença à manquer, les morts se multipliaient, la ville infestée commençait à rouvrir ses fenêtres, ses portes, pour respirer un peu d'air pur, mais il n'y avait plus d'air pur, il n'y avait qu'humidité, odeurs fétides, boue ; et cette boue de la vallée des termites s'attaquait déjà aux maisons, aux machines, minait tout ce qui était debout, polluait les rivières, les fleuves, les mers. Bientôt les portes les mieux verrouillées cédèrent sous la pression du fléau, les citadins sortaient de leurs maisons, prenaient leurs biens pour se sauver, mais les biens aussi avaient cédé devant la force maléfique de la boue. Un homme s'était réfugié sur un radeau dans sa propre maison comme pour profiter de ses derniers moments, il avait amassé toutes ses richesses autour de lui. Indifférent à notre présence, il dépensait ses ultimes instants à manger. Un de nos compagnons moribonds s'accrochait au radeau, tendait la main vers l'homme, l'homme l'ignorait, il continuait à manger, devint obèse ; de temps en temps il jetait un reste de sa nourriture dans la boue, le mendiant le ramassait, mais comme si le don était empoisonné, il ne pouvait plus l'avaler, soudain le moribond cessa de se mouvoir, sa tête était posée sur le bord du radeau pendant que le reste du corps flottait dans la boue. L'homme obèse continuait de manger, à prendre du volume, il grossissait, grossissait, soudain il éclata... Pendant ce temps la pluie tombait et la boue montait vers les faîtes des plus hauts immeubles de la ville... C'est alors... c'est alors... »

— Que je t'ai secoué pour te réveiller, me dit ma femme d'une

voix étouffée. Il fallait que tu sois bien fatigué pour vivre un tel cauchemar.

— Non ce n'est pas la fatigue, c'est une certaine lassitude, je ne sais pas, mais j'ai soudain peur de la vie, de la vie qui m'échappe, de mes actes qui m'échappent, de l'existence elle-même à laquelle je ne puis donner un sens précis, d'ignorer le sens d'un certain mot que d'aucuns appellent bonheur...

— Tu vis, c'est déjà un heureux don du ciel.

— Crois-tu, Nafie, s'il ne suffisait que de vivre ! Les animaux eux aussi vivent.

— Comme tu me le dis souvent : « Il ne faut pas chercher à comprendre. » C'est vrai, notre vie n'est pas faite pour être comprise, une façon de passer à côté de l'existence. Nous sommes des millions à subir la vie, tu vois que nous ne sommes pas seuls, autant espérer, non ?

— Tu ne me comprends pas, toi non plus !...

Elle m'embrassa, puis comme pour m'éloigner de ses tourments, elle me dit :

— Tu as dormi à poings fermés, tes enfants s'amusaient de te voir endormi, ils te voyaient pour la première fois aussi « bébé », c'est le mot de ta fille, elle a dit : « Papa dort comme un bébé. »

J'avais souri, soudain vaguement réconforté. « Enfin, tes yeux brillent un peu », me fit remarquer Nafie qui en profita pour dire :

— Tu sais ce que Safie a fait ?

— Non, tu me le dis ?

— Eh bien, elle t'a embrassé sur le front, exactement comme tu le fais quand tu l'envoies au lit. Son frère, lui, a dit : « Allez dors bien vieux frère. » Il t'imité si bien.

Mes maux de tête s'étaient calmés. Nafie avait rempli un grand tonneau d'eau fraîche ; je m'y plongeai avec délectation, je me sentais revivre. Je passai un long moment dans mon bain. De temps en temps je me laissais couler sous l'eau pour oublier la présence étouffante de l'harmattan.

Le soleil disparaissait à l'horizon, le soir annonçait déjà l'éternel concert de la nature, les oiseaux pépiaient dans les arbres.

Et puis nous parlâmes de choses et d'autres, de tous ces petits faits quotidiens qui forment l'existence.

— Tu ne m'en veux pas d'avoir été méchant en te disant que tu ne me comprends pas ?

— Non, mais tu l'as été en partant sans rien dire la nuit dernière. Qu'as-tu fait ?

— Curieuse, tu peux ne pas me croire, mais nous avons bavardé et joué aux cartes.

— Jusqu'à dix heures du matin ? Et le garage t'a donné une journée de congé pour jouer et pour palabrer ?

— Chut. Écoutons la radio, fis-je pour changer de sujet.

A la radio on annonçait comme d'habitude une communication du comité central, soudain je tendis l'oreille, le speaker du Parti parlait de l'incendie de plusieurs plantations, dont trois du Messie-koï, et d'un important vol d'armes dans les dépôts de la milice nationale du Parti. Selon le porte-parole, les insurgés réclamaient la libération immédiate de leur commandant en chef, Halouma. A notre grande stupéfaction, la voix du Parti annonça dans son langage pompier : « Les koïs nationaux du comité central, réunis à Porte Océane, sous la présidence du vénérable Messie-koï, ont voté à l'unanimité la mort du nommé Halouma et de trente de ses complices. L'indigne ancien chef de la police du Parti avait projeté de s'installer sur le trône du Messie-koï Baré Koulé. Halouma a été exécuté à l'aube. Vive la révolution messie-koïque, démocratique, heureuse et libre des Marigots du Sud ! » Puis suivait le flon-flon patriotique : « Messie-koï nous voilà, nous t'aimons, à en mourir ! »

Nafie avait écouté la nouvelle, elle me regardait avec un certain soupçon dans le regard.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, demandai-je, excédé.

— Avoue qu'il y en a qui ont bien manœuvré.

Je ne plaçai pas un mot, j'avais simplement souri. Ma femme se leva, les enfants venaient d'entrer en gambadant dans la maison, notre benjamin, notre tout petit, criait à gorge déployée, je l'entendis dire : « Crie mon petit, mon ange crie pendant qu'il est encore temps, nous n'avons pas fini de trimbaler notre croix, mon enfant, que Dieu te protège », dans la chambre, ma

femme pleurait doucement, discrètement comme pour ne pas ajouter ses soucis aux miens : « Oh ma Nafie, me dis-je, heureusement que je t'ai auprès de moi. »

\*  
\*\*

L'harmattan soufflait depuis des semaines. Frais le matin, l'air s'échauffait avec le soleil et nous brûlait pendant le jour par ses incessantes caresses. La peau, à cette époque, se pèle, comme prête à subir une métamorphose. Chaque pulsation du cœur donnait une impression de brûlure à l'intérieur. A leur époque les toubabs craignaient aussi l'harmattan, ils se méfiaient alors des indigènes qu'ils classaient en totalité dans la catégorie des « irascibles aux réactions imprévisibles ». En vérité, ils vivaient eux-mêmes sous un climat de névrose, c'était pendant l'harmattan que la plupart des toubabs prenaient leurs vacances comme pour se sauver d'un mal que malgré leur longue présence dans la région ils n'arrivaient pas à supporter. Les animaux, eux non plus ne sont pas à l'abri du déséquilibre psychique, pareils aux hommes, ils deviennent agressifs à la moindre alerte.

Ce mardi-là, j'avais l'impression que ma fatigue de la veille n'avait fait que s'accroître, et pourtant j'avais dormi. Ma nuque me faisait mal. Comme d'autres, je traînais ma mauvaise humeur dans la rue et dans mon lieu de travail.

A une telle période où même les choses perdent leurs formes originelles, où les arbres se débarrassent de leurs feuilles mal fixées, où même le bois des meubles se gondole et où les feuilles s'écornent, un mot mal placé provoque des disputes et des bagarres. On raconte qu'à cette époque, Satan recrute ses anges exterminateurs pour perdre les fidèles de Dieu, on raconte que même la nature tourne le dos aux vivants, car honteuse de son aspect poussiéreux, elle se cache pour attendre le retour de sa beauté perdue. On dit que l'harmattan aux Marigots du Sud est l'univers de la folie, celle qui ne demande qu'à se répandre en raz de marée ; or sous le cercle des tropiques, la folie, c'est aussi la malédiction du ciel pour punir les hommes. Une rumeur s'était répandue que seule la folie avait poussé le Messie-koï à arrêter son meilleur lieutenant Halouma, et que la justice des démiurges

commençait à frapper un à un les esprits du mal du messie-koïsme. De commentaire en commentaire, cette rumeur mit bientôt la population de Porte Océane en émoi. La ville vivait sous la hantise de la menace des démiurges maléfiques et cette hantise était cultivée depuis plusieurs jours par les membres clandestins du Club des Travailleurs. La population y devenait de plus en plus vulnérable. Ainsi, en ce mardi où l'harmattan mettait les nerfs à fleur de peau, les nouvelles de l'invasion des forces maléfiques avaient pris corps dès le lever du jour.

Une panique aussi sournoise que souterraine s'emparait peu à peu de la ville. Partout les citadins de Porte Océane se rassemblaient par petits groupes autour de quelques agitateurs qui leur parlaient sans cesse de la présence d'êtres démoniaques dans la ville. Ceux des habitants qui n'écoutaient pas les oracles, s'occupaient pour échapper à l'angoisse qui les étreignait. Un habitant de la banlieue avait pris une bouteille vide, escaladé son toit et en avait coiffé le sommet.

— Pourquoi te protèges-tu ? avait demandé un voisin méfiant.

— Avec l'arrivée des génies maléfiques, mieux vaut que je protège ma famille, les forces du mal entrent toujours par le toit.

Une demi-heure plus tard, la plupart des habitants de l'agglomération de Porte Océane étaient occupés à coiffer leurs toits de bouteilles, et suspendaient des amulettes au seuil de leurs maisons. Dans les cours des grandes concessions familiales, des cercles de prière se formaient pour invoquer la protection de Dieu. Peu importaient les croyances, bientôt au milieu de la matinée les citadins de Porte Océane, musulmans, chrétiens, animistes s'étaient alliés dans un même front de prière face à Dieu et aux démiurges du Bien. Ce n'est pas que les fidèles de la chrétienté ou de l'islam doutaient de leurs prophètes, mais ils préféraient se couvrir, en appelant les fétiches à leur secours. Ce matin-là, d'innombrables effigies de démiurges, douées de force magique avaient fait leur apparition aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Il ne s'agissait plus de croire ou de ne pas croire, mais de se protéger contre les forces du mal et toutes les catastrophes fatales qui devaient en découler. Au

milieu de la matinée une nouvelle surprenante s'était répandue et avait pris corps à mesure que le soleil chauffait à blanc : « Le messie-koïsme, chuchotait-on, avait appelé les diables à son secours. » En temps normal et dans d'autres pays on aurait traité cette rumeur de folle, mais aux Marigots du Sud, ce mardi-là, on y croyait. L'enfer par la force des choses nous était devenu naturel, si naturel que nous avions fini par oublier Dieu et sa clémence, Dieu et sa création, Dieu et sa bonté. Nous avions même oublié en cette journée de mardi, qu'ailleurs dans le monde la quiétude d'une vie tranquille et sans grands soucis existait. Nous avions appris à oublier que des êtres pouvaient ne pas vivre en fonction du bol de riz quotidien, de l'allégeance à un Messie-koï. Nous ignorions désormais qu'un être humain avait le droit de crier « j'ai faim, je suis malade, je souffre » ou simplement dire « ce n'est pas juste ». En nous il n'y avait plus rien d'humain, il y avait la créature messie-koïque qui écoutait du matin au soir l'ordre du Parti, obéissait au Parti, priait le Messie-koï, vivait pour le Messie-koï, mourait en silence. Un sentiment humain, tolérant, fraternel, désintéressé et simplement de bonté surprenait le sujet messie-koïque. Il semblait normal que l'indépendance ait pris peu à peu la forme d'une victoire des démiurges du mal.

Dans la ville les rumeurs se chevauchaient à mesure qu'avancait la matinée. De nouvelles créations spontanées de spéciales-dernières faisaient déjà courir les noms des prochaines victimes du messie-koïsme. On citait les noms de Malekê en tête, de Salimatou, de plusieurs personnalités civiles et militaires. La fièvre montait. Porte Océane se protégeait contre le mal, contre cette boue charriée depuis des années par le messie-koïsme, et ce fléau empestait tout. L'idée de la mort était omniprésente.

Ce mardi-là, la ville parlait de l'exécution et de l'enterrement de Halouma. Les oracles improvisés rappelaient aux citadins inquiets une légende séculaire des Marigots du Sud qui explique la première prise de contact de l'homme avec l'au-delà : « A la première heure de la mise en terre, le mort reçoit la visite de Satan accompagné de l'Ange de la Tolérance. Dès leur arrivée, ils agrandissent la tombe pour mieux mettre le défunt à l'aise

dans l'univers des morts. Pendant des heures ils l'interrogent ; l'Ange de la Tolérance défend, allège la portée du mal et accentue les valeurs du Bien accomplies par l'être lors de son passage sur la terre ; pendant ce temps, Satan dans toute sa splendeur, se contente de faire miroiter des récompenses, de charmer, de minimiser, de ridiculiser les arguments de l'Ange de la Tolérance. Ce dernier, n'ayant que sa bonté et sa bonne foi, essaie néanmoins de contrer l'irrésistible maître de l'enfer, qui siège au cœur de la terre. A l'issue de l'instruction, si l'homme est reconnu avoir vécu conformément au souhait de Dieu, l'Ange de Tolérance fera couler dans la tombe du défunt une rivière de délices jusqu'au jour du Jugement Dernier. Dans le cas contraire, si l'être qu'il fut n'a été que serviteur de Satan, ce dernier lui donnera comme récompense jusqu'à la fin des mondes une rivière de venin sortie du ventre de l'enfer. »

Cette conception manichéenne semblait viser le système lui-même, en outre, ce même mardi, des agitateurs avaient déterré une très vieille histoire de damnation d'un usurier de Porte Océane dont la tombe avait pris feu la nuit suivant son enterrement. On avait retrouvé un tas de cendres sur sa tombe ; acte d'un mauvais plaisant ou simplement vengeur, peu importait, la renommée de l'usurier avait fait le reste : il avait suffi de cette découverte pour que tout l'héritage du défunt soit soumis au « feu purificateur ». Sans l'intervention du commissaire Sept-Saint Siss pour mettre fin au massacre, toute la famille du défunt aurait passé l'arme à gauche.

Au souvenir de cette vieille histoire, je ne pouvais m'empêcher d'avoir des inquiétudes, il fallait donc se protéger contre les forces du mal. J'étais occupé à suspendre des amulettes dans les chambres de la maison lorsque j'entendis la voix de ma femme.

— Encore toi, et pourquoi cette fois-ci ? demandait-elle agressive.

— Je viens voir Bohi Di, on a besoin de lui.

— Avec les forces maléfiques qui hantent notre pays depuis quelques jours, je ne souhaite qu'une chose, qu'on me laisse mon mari à ses enfants !

— Plus personne n'est en paix quand les mauvais génies

entrent dans chaque foyer, dans chaque ventre de femme, dans chaque tête d'homme, dans chaque cœur d'enfant et dans chaque tombe. Il se trouve que depuis ce matin tout le pays est envahi, partout les possédés, les oracles, les esprits de la terre, de l'eau, comme de la nature le disent...

— Il est ici, tu peux entrer, répondit ma femme dont la voix exprimait toute la lassitude.

Didi se présenta devant moi.

— Pour quoi faire ? me dépêchai-je de m'informer.

— A part ta femme, tes enfants, il n'y a personne d'autre ici ?

— Moi... que me veux-tu ?

— De la part du docteur Malekê, tu dois aller au garage central des transports urbains, tu prendras un car, me dit-il, en me passant des papiers d'identité. Ne te fais pas de soucis, au garage tu trouveras un membre de la défense civile clandestine. Ecoute bien, n'oublie pas ce que je vais te dire, sinon, kaputt ! Le camarade ne te fera pas cadeau d'un instant de doute, le monde est nerveux en ce moment.

— Ça va ton histoire, de quoi s'agit-il ?

— Voici la consigne, le mot de passe quoi. Tu arrives, on te demandera : « Qui es-tu sujet koï ? » Tu répondras : « Mon frère, je ne suis qu'un chauffeur. » Il répliquera « Cela ne veut rien dire » et toi tu diras en souriant « Pour moi si, et tu dois me croire ». C'est alors que tu montreras les papiers. Maintenant répète.

— Mais mon Dieu je ne suis pas un gamin, à quoi sert toute cette histoire de fou ?

— Tu dois répéter la consigne, je ne fais qu'obéir à l'ordre, fais-en autant, tu ne disposes que d'une demi-heure, j'écoute...

Je répétais docilement. Peu de temps après, sous le regard vainement interrogateur de ma femme, j'embrassais mes enfants, la serrais contre mon cœur, puis sortais de chez moi en prenant soin de dire mes prières implorant la protection du Ciel. La ville de Porte Océane, en cette fin de matinée de mardi ressemblait à un volcan en ébullition dont seul le diable pouvait prévoir la réaction. J'ignore pourquoi, mais pendant que je m'acheminais

vers le garage central des transports urbains, l'angoisse m'étreignait. Je n'osais pas courir, ni me dépêcher, il ne fallait pas qu'on m'arrête. Pour oublier ma peur je me mis à chanter tout bas et à me remémorer des histoires gaies. Je marchais vite, mais cela ne m'empêchait pas de m'arrêter de temps en temps pour ramasser un morceau de bois, une feuille d'arbre, pour jouer. Je mimais tous les gestes propres au promeneur distrait. Je parvins malgré tout à l'heure au lieu de mon rendez-vous. Mon cœur battait si fort que pendant un moment je crus ne jamais pouvoir atteindre le garage. Je fermai les yeux et franchis le portail. Je m'entendis interpellé comme dans un rêve :

— Qui es-tu sujet koï ?

L'homme était armé, je remarquai la forme du pistolet dans une des poches de son bleu de travail.

— Mon frère, je ne suis qu'un chauffeur.

— Cela ne veut rien dire !...

Tout heureux, je souriais en répondant :

— Pour moi si, et tu dois me croire.

L'homme n'ajouta rien d'autre, il ne me serra même pas la main et me montra du doigt un car en disant « celui-là ! ». Le mécanicien me tendit une feuille de route, différentes adresses y étaient inscrites. Il ne fallait pas essayer de comprendre, ni avoir d'accidents bien que tous les papiers fussent en règle. A part ma personne qui n'était pas à sa place, le reste était normal. Je sortis du garage.

J'avais rejoint à temps la première adresse indiquée sur la feuille de route. Un groupe d'une vingtaine de personnes m'attendait. Je reconnus l'adjudant Langue-de-Vipère en haillons et d'autres soldats de sa section dans le même accoutrement. Langue-de-Vipère s'installa et me lança :

— Gare des autobus.

— A proximité du grand marché ?

— Il n'y en a qu'une à Porte Océane.

Je démarrai. Ma chemise était trempée de sueur. Arrivés à destination j'arrêtai le car. Langue-de-Vipère se leva suivi de sa section. Il fit descendre ses compagnons, puis me tendit la main en faisant un clin d'œil.

— Bonne chance, vieux frère, on n'est pas des zèbres !

— Que Dieu vous garde, me contentai-je de lui répondre.

Puis ce furent tour à tour les commandos de Beau-Temps, de Patte-Arquée, de Baraka, de Didi et bien d'autres groupes d'action, tous du régiment du colonel Fof. Je les avais transportés dans les différents quartiers populaires de Porte Océane, notamment le groupe important de quarante personnes commandé par Beau-Temps que j'avais déposé à proximité du cimetière. Vers midi, je ramenai le car au garage. A peine étais-je arrivé que le même mécanicien apparut, il m'attendait. Sans rien dire il me montra une sortie de secours avant qu'il ne disparaisse par une autre issue. Dans la rue je me dépêchai tant que je pus au risque de me faire cueillir par les milices. J'avais un besoin impérieux de revoir les miens. A peine étais-je rentré chez moi qu'un bruit d'explosion ébranla Porte Océane. La population oubliant toutes ses préoccupations, même la peur du Parti, courait vers l'endroit d'où venait la déflagration. Dans la rue on entendait partout : « C'est au cimetière ! » « Cimetière ? » me dis-je intrigué. Je me mis à courir également vers le cimetière, ce même cimetière où on avait enterré à l'aube le koï Halouma après son exécution. Des centaines de gens horrifiés sortaient en se bousculant du cimetière. « La tombe », criait-on. A la place même où on avait enterré le koï du Parti, il n'y avait plus qu'un grand trou. Le koï Halouma s'était désintégré. Je n'eus pas le courage de prier pour l'âme du défunt, j'avais peur, sincèrement peur que Dieu ne retourne sa colère contre moi et ma famille en priant pour la créature qu'il avait damnée sous le regard de tout un peuple qu'il avait humilié, mortifié, assassiné à petit feu.

Ce fut un déchaînement de folie autour de moi, comme manipulée, la foule se mit soudain en branle, les gens criaient : « Chez le damné ! » J'avais suivi les autres, et me retrouvai comme eux devant la villa koïstérielle du défunt Halouma qui brûlait. Je remarquai Langue-de-Vipère qui excitait les gens en criant « Les milices sont les forces du mal » ; « A mort les génies du mal ! » ; d'autres reprenaient ses appels à la chasse aux sorcières. Autour de moi les crises d'épilepsie, de folie simulées ou réelles se multipliaient. Une jeune femme, l'une des plus géniales simulatrices

peut-être que j'aie jamais rencontrée, se roulait par terre, criait, gesticulait, proclamait qu'elle voyait des mauvais génies dans la foule. On la disait possédée. En cette saison de l'har-mattan, il suffit d'une crise pour que des centaines d'autres névrosés soient pris dans les tourbillons de leurs dérèglements psychiques. De minute en minute des dizaines de jeunes filles imitèrent la première possédée. Elles tournaient sur elles-mêmes, se roulaient par terre, poussaient des cris hystériques, sur un bruit de fond de tams-tams et de chants pour effrayer les mauvais génies. La chaleur aidant d'autres possédées entraient dans le cercle infernal de folie collective. Bientôt des quartiers entiers de la ville furent contaminés et entrèrent en transe.

Les possédées, l'œil hagard, dévisageaient les gens sans les voir, dodelinaient de la tête, bavaient et transpiraient abondamment, et parlaient, disait-on, avec les esprits. Les sorciers, vrais ou charlatans, interprétaient les visions des possédées pendant que la vedette par qui tout avait commencé se dirigeait vers le grand marché de Porte Océane, suivant le groupe de soldats affublés de haillons. Langue-de-Vipère était l'un de ceux qui menaient le bal tragique. De carrefour en carrefour, la possédée-vedette nous mena jusqu'au centre de la ville. L'endroit était agité, plein de monde en transe. Les services d'ordre semblaient dérisoires devant cette explosion soudaine. Ni la gendarmerie, ni la police du Parti, encore moins la police d'Etat dont les agents d'ailleurs ne servaient plus qu'à régler la circulation depuis l'indépendance ne se hasardaient à empêcher la montée de la fièvre démoniaque. Des centaines de milices s'étaient retrouvés comme poussés par une battue sur la grande place du marché, pendant que la colère de la foule était savamment excitée par les commandos en guenilles. Chacun des organisateurs de la « folie » avait ses possédés aux quatre coins de la place. Luttant moi-même pour conserver mon calme et ma lucidité devant le spectacle que je vivais, je décidai de rester pour voir jusqu'où iraient les événements. Je pris en filature le groupe de Langue-de-Vipère et de sa possédée-vedette...

Langue-de-Vipère continuait à haranguer la foule, à insister sur la présence des forces maléfiques. Comme possédé lui aussi,

il se mit soudain à tourner sur lui-même, à divaguer, soudain il pointa le doigt sur une vieille femme, ferma les yeux et cria assez haut pour se faire entendre de tout le monde : « Grand-mère, vous qui connaissez le langage des démiurges, parlez-nous du danger qui nous menace. » Je ne pouvais plus réfléchir, je me laissais aller, il me semblait soudain que je vivais dans un autre monde, au milieu de nos innombrables ancêtres et pourtant je vivais des événements vrais, dans les cadres que je connaissais, parmi des êtres que je connaissais. Un « milice » du Parti se mit à crier : « Vieille sorcière de l'enfer, je te donnerai un billet de première classe pour l'au-delà plutôt que de te laisser répandre le venin de la terreur dans les cœurs ! » Tous les regards se braquèrent sur les milices qui, certains de la peur qu'ils suscitaient chez leurs semblables, criaient à la masse de se disperser. Mais ce mardi-là personne ne bougea, au contraire, la menace de rendre coup pour coup se faisait pressante.

La vieille femme, délicatement soutenue par Langue-de-Vipère, désignant l'uniforme de la milice, psalmodiait, remuait la tête et disait soudain :

« La possédée a raison, les génies du mal se sont transformés en êtres humains, ils se cachent sous les habits de la milice. Aïe, aïe, je brûle, il me brûle, le feu des démons me brûle ! » La foule effrayée recula, laissant un grand cercle autour du milice accusé d'être la force maléfique personnifiée. L'homme tremblait, il voulut tirer son arme. Langue-de-Vipère plongea sur lui et le désarma.

— Je dis que c'est une simulatrice ! Je suis un vrai être humain, se défendit le milice soudain effrayé.

Quelqu'un venait de lui jeter un caillou en lui criant :

— Prouve-le, prouve que tu es un être humain !

— Mais mon Dieu, comment voulez-vous que je le prouve ?

Déjà, la vieille femme, toujours soutenue par Langue-de-Vipère, interrogeait sans arrêt la possédée. La jeune fille à la poitrine de déesse était un admirable spectacle en elle-même, une Vénus à damner un saint homme. Couverte de sueur, toute luisante sous le soleil, ses jolis seins superbement exposés suivaient le rythme de sa respiration. Sous les regards vitreux des

hommes hypnotisés par le désir, la possédée, assise par terre, se dandinait sur elle-même ; debout autour d'elle la foule se mit à se mouvoir comme la forêt sous le souffle du vent. Au loin les chants, les rythmes incantatoires renforçaient l'atmosphère de sortilège.

— Que vois-tu mon enfant ? demanda la vieille femme.

— Je vois les démons. Ils sont parmi nous, ils nous envahissent, nous enlèvent notre âme, la respirent, font de nous des corps vides, je vois des démons qui brûlent dans leurs tombes et empoisonnent notre vie.

— Sont-ils nombreux à nous détruire ?

— Oui, les dieux des Marigots du Sud au nom du Créateur de la terre et du ciel me disent qu'ils sont des centaines de milliers qui hantent, minent notre terre natale. Aïe, aïe, aïe, ils me font mal, mal !

— Sont-ils parmi nous ?

— Oui, oui, ils sont partout, des visages d'hommes sur des têtes de démons. Ils sont partout et dans notre groupe, habillés comme des milices. Les démons doivent disparaître ou c'est notre terre natale qui brûlera par le feu de la céleste damnation ! Obéissons mes frères, obéissons au Créateur qui nous ouvre la voie de l'espérance car c'est Dieu qui nous envoie ces vierges possédées.

La panique grandissait. Une fois encore la voix de la vieille femme interrogea :

— Ma petite fille montre-nous un de ces démons.

La possédée se leva, tourna sur elle-même, les yeux fermés. La foule la suivait du regard.

— En voilà un ! Aïe, aïe, j'ai mal, aïe, aïe, il m'a brûlée !

Comme foudroyée elle s'écroula par terre.

— C'est faux, cria le milice, je suis un être humain, je crois en Dieu, je suis un être humain, pitié pour l'amour de Dieu !

Déjà la foule s'abattait sur lui, le piétinait. Mu par une fougue irrésistible, tout le marché se mit en branle, une chasse aux démons s'ouvrait. La foule se ruait sur tout être qui portait l'uniforme de la milice. Des coups de feu éclataient, excitaient la colère populaire. Bientôt la peur devenait panique, la violence

déferla sur Porte Océane comme au temps de la « folie des marchés ». La foule traquait les démons dans la cité. Les chasseurs avaient cerné leurs victimes aux abois, celles-ci fuyaient, tiraient pour couvrir leur fuite, cherchant l'appui de la police et de la gendarmerie. Les policiers impuissants depuis l'indépendance s'en moquaient ; quant à la gendarmerie, avertie par une consigne générale, elle avait rejoint ses cantonnements dès le début du déferlement de la masse sur la ville.

Comme dans un raz de marée en pleine tempête tropicale, les démons furent bientôt cernés partout. La population en furie traquait la milice comme les chasseurs, les bêtes. La population de Porte Océane, si longtemps humiliée, sortait soudain ses crocs et ses griffes pour les enfoncer dans les entrailles du messie-koïsme. L'étau s'était peu à peu fermé sur le système. Quelques milices crevés étaient traînés à travers les rues de la ville, symboles désarticulés d'un système à l'agonie, et abandonnés sur les terrains vagues à la merci des charognards. J'avais l'impression de me retrouver prisonnier des tourbillons fous d'une kermesse sanglante, danse macabre des esprits traumatisés par les contraintes messie-koïques et les frustrations longtemps étouffées. Les sujets du système semblaient soudain avoir perdu tout contrôle d'eux-mêmes et avaient sombré dans la pire réaction humaine : celle de la haine et de la mort. Je ne comprenais plus rien, comme à chaque déflagration brusque de ma terre natale, je cherchais à savoir et à percer le secret des choses, tout en me demandant ce que je venais faire dans ces tourbillons, car sous mes yeux atterrés, des êtres autrefois victimes s'avéraient soudain bourreaux ; aussi implacables que ceux qui pour l'instant pourchassés, furent pendant des années d'implacables anges exterminateurs. Ainsi donc en ce chaud après-midi de mardi, par un retour de manivelle, les milices, eux aussi mouraient piétinés, torturés, lynchés, brûlés, démantibulés, massacrés dans les rues. Il n'y avait plus de frontières entre les victimes et les bourreaux. Triste loi des sociétés : les deux partis se confondaient.

Pris par un brusque sentiment de désarroi devant le spectacle de la négation pure qui prenait corps à Porte Océane, j'eus peur pour la vie de mes enfants, de ma femme, j'eus des inquiétudes

pour ma propre survie. Je me mis à courir vers mon foyer. J'arrivais à la place de la Liberté où se dressait immense, la statue du Messie-koï, lorsque je fus pris dans une partie de chasse aux démons. J'essayai de rebrousser chemin, de trouver une voie de sortie, de m'échapper de la foule en folie, en vain, j'étais bloqué dans les griffes d'un étau qui se resserrait autour de la statue du Messie-koï au pied de laquelle un être humain, un jeune milice du Parti s'était réfugié pour trouver une dernière protection auprès de son dieu-maître.

— Je suis un être humain ! Je vous prie, pour l'amour de Dieu, ayez pitié !

— Prouve-le.

— Mon Dieu, je ne le puis, ce que je sais c'est que je suis...

La foule ne lui laissa pas le temps de se justifier, on venait de lui lancer une pierre, le jeune milice s'écroula au pied de la statue, se releva rapidement, la figure en sang, tournoya sur lui-même, puis se mit à courir comme un animal blessé et traqué par une meute sadique. Le milice hurlait : « Je suis un être humain, pitié, pour l'amour de Dieu ! » Rien n'y fit, on lança : « Vous êtes les forces du mal ! » La victime fonça dans une faille pour un instant ouverte dans la masse, vers d'autres lieux, peut-être plus cléments. La foule le suivit sur les talons, la « bête » pourchassée ruisselait de sang, soudain l'égale de ses persécuteurs autrefois persécutés. Les animaux se battaient pour un territoire. Le milice, la figure tuméfiée, la voix rauque, dans un cri désespéré demandait « le pardon », « la clémence ». Rien. Le messie-koïsme avait tué Dieu ou ce dernier avait oublié d'aimer et de protéger les faibles et les persécutés.

Devant le milice pourchassé une maison s'était ouverte, le désespéré courait vers la porte de l'espoir ; au moment où il allait y parvenir tout se referma devant lui. Horrifié, l'homme poussa un cri de détresse et changea de cap avant que ses chasseurs ne l'atteignent. Poussé par la volonté de vivre, le gibier regardait par-dessus son épaule en courant, redoubla d'efforts pour échapper à ses poursuivants. Il s'arrêta pendant un instant, tenta une dernière fois d'arracher la clémence, comme dans un dernier cri d'espoir de l'homme dans l'agonie il implora : « Mes

frères, laissez-moi, je regrette d'avoir été milice, plus jamais, je ne servirai le messie-koïsme, laissez-moi la vie... je vous prie. » Quelqu'un dans la foule lui cria :

— Tu es libre, sauve-toi, milice.

— C'est vrai, mon Dieu, je n'ose pas y croire, je jeûnerai pendant quarante jours pour effacer les péchés que j'ai commis contre vous, je vous remercie au nom du Créateur.

— Fous le camp ! coupa un autre individu.

— Merci pour la vie que vous me laissez. Que Dieu vous protège, merci, merci pour l'être humain que je suis.

Le milice s'éloigna en traînant les pieds, il semblait ne pas réaliser qu'il allait vivre, il ne comprenait pas, s'arrêtait, regardait les chasseurs de démons, il ne savait plus si la foule représentait les forces du mal déchaînées ou si c'était lui le démon. Il eut peur, se mit à se dépêcher puis à courir.

— Il se méfie de nous ! C'est une atteinte à notre honneur puisque nous étions sincères en lui laissant la vie ! cria un homme dans la foule.

— Ah ! mon Dieu, qu'ai-je bien pu faire encore ?

Le désespéré n'eut plus le courage de courir longtemps, ses yeux étaient rouges d'angoisse, de terreur, de douleur, de sang. Il n'avait plus l'intention de se sauver, il ne savait où aller, la foule en colère bouchait tous les horizons. Pour le milice traqué Porte Océane avait le faciès de la mort. L'être assailli semblait pétrifié puis comme un animal il avait hurlé, hurlé, hurlé, puis s'était mis à grimper dans un cocotier, laissant des marques de sang sur le tronc, mais il n'eut pas la force de grimper jusqu'au sommet, il était là, collé comme une limace...

La masse attendait, cynique, sadique, cruelle, vengeresse, la masse patiente comme la mort attendait que le symbole d'une aliénation, d'une frustration, d'une oppression, s'abatte de lui-même par épuisement. Et là-haut un être regardait la terre couverte d'hommes qui souhaitaient sa mort, alors le milice tenta d'oublier la menace, la peur, les regards haineux qui le scrutaient, il regarda la nature, aussi verte qu'elle peut être sous les tropiques, il regarda le ciel implacable, d'une beauté infernale, il regarda le soleil qui n'en finissait pas d'éblouir, de mortifier,

de brûler, il ferma ses paupières blessées, il transpirait, criait intérieurement pour oublier le silence de la nature, le chant des oiseaux, le bruissement des feuilles. Sur la face tuméfiée du milice le sang s'était coagulé, les larmes s'étaient évaporées, il n'avait plus peur, il avait eu même le courage de rire de son sort, de regarder ses compatriotes de haut. Un jour plus tôt c'était lui qui pourchassait et aujourd'hui, comme une bête, il avait cherché refuge dans un cocotier. Il souhaitait qu'un de ses chasseurs vienne l'y chercher, mais la foule patiente attendait au pied de l'arbre. La peur revint soudain, il murmura : « Je ne veux pas, je ne veux pas mourir. » Mais il faut parfois autant de courage pour vivre que pour se laisser mourir. Brusquement, alors qu'on s'y attendait le moins, le corps s'écrasa sur le sol.

Au loin d'autres chasses aux démons devaient se poursuivre jusqu'au-delà des dernières clartés du jour...

Les rues de Porte Océane s'étaient vidées. En quelques heures l'armée avait réussi à rétablir l'ordre. La nuit de mardi à mercredi commençait dans une odeur de sang et de charogne. Les milices dont le zèle oppresseur s'était pour l'instant étouffé ramassaient leurs camarades dans la rue. Les soldats veillaient à leur sécurité.

Dans cette même nuit où le Parti semblait avoir perdu la bataille, la police messie-koïque, implacable et souterraine procédait à des centaines d'arrestations sous le regard indifférent de l'armée qui, disait-on ne s'occupait que de la sécurité du territoire national après l'annonce du couvre-feu.

Le nouveau koï de la police du Parti qui venait de succéder dès le mardi matin à Halouma avait commencé l'exercice de ses fonctions en signant l'ordre d'arrestation immédiate du docteur Malekê que le Messie-koï considérait comme le principal responsable des troubles de la journée. Depuis quelques heures Malekê avait disparu, en vain la police du Parti avait tenté de retrouver sa trace. Porte Océane parlait également d'un mandat d'arrêt lancé contre Salimatou. Comme le docteur Malekê, Salimatou avait disparu de chez elle et ne se trouvait pas non plus à la clinique. Optimiste le nouveau koï de la police avait lancé

un ultimatum par la radio : « Si dans les deux jours Malekê ne se présente pas aux autorités du Parti messie-koïque, ou s'il n'est pas dénoncé, sa famille et toute personne de ses relations seront arrêtées. » Ainsi en ce début de nuit, ma femme et moi attendions la visite des milices et des membres de la police secrète du Parti. Le suspect était l'indigène, la menace pour le système c'était lui. J'étais en train de me demander si ma famille et moi réchapperions aux nouvelles purges lorsqu'un soldat fit irruption dans mon foyer.

— Je viens vous chercher, dit-il. On vous demande au quartier général. Nous avons également reçu l'ordre de conduire votre femme et vos enfants dans un campement civil de regroupement.

— Je serais ennuyé s'il leur arrivait malheur, dis-je méfiant.

— Rien ne leur arrivera. Vous n'êtes plus en sécurité ici, vous n'avez pas le choix.

Déjà le soldat aidait Nafie et les enfants à s'installer dans le camion où se trouvaient d'autres familles. Comme un mouton je montai dans le véhicule qui démarra rapidement.

Les rues éclairées de Porte Océane donnaient une impression d'irréalité à la cité. Les êtres pour lesquels elles avaient été faites, vivaient leurs angoisses derrière chaque porte fermée. En cette nuit de mardi à mercredi, le messie-koïsme infestait de nouveau le territoire d'une boue qui charriait les iniquités, les cruautés, les crimes. Porte Océane malgré sa colère de l'après-midi commençait à regretter sa révolte, elle reniait son cri par le lourd silence de la nuit où même les bébés n'avaient plus le droit de crier ; elle se préparait à payer son crime. Il me semblait qu'à travers chaque pas qui résonnait, à travers chaque ombre qui se déplaçait la mort allait frapper... Et pourtant en cette dernière heure de mardi une étoile brillait de tout son éclat dans le ciel, elle scintillait comme pour dire à chaque désespéré « je suis la lueur éternelle de l'espérance », malheureusement plus personne aux Marigots du Sud n'osait sortir et regarder le ciel, car ce geste lui aussi semblait être un défi au Messie-koï et à son « indépendance ».

Pendant cette nuit où chacun se terrait, le Messie-koï s'adres-

sait aux grands responsables du régime, à son pays, à son « peuple aimé ». Il promettait la paix, la stabilité et l'amour de ses sujets dans l'éternité messie-koïque. A la première heure de mercredi dans le Palais du Peuple le public applaudissait le Messie-koï. Les koïs rassurés pour l'éternité, fêtaient leur nouvelle victoire.

Au centre de regroupement, Beau-Temps, qui avait coordonné les opérations de protection des civils, m'avait fait appeler au quartier général. Il m'attendait. Au moment où il allait me parler, un soldat entra en courant :

— Mon lieutenant, le sous-lieutenant Didi vient de nous joindre par radio. Il agit dans dix minutes.

— Régions nos montres : — zéro heure cinquante. — Bien. A une heure, nous devons être prêts. Avertissez les officiers et sous-officiers d'embarquer tous les soldats se trouvant en disponibilité dans la caserne.

Le soldat sortit en vitesse du bureau. Beau-Temps se leva, mit son képi, rangea rapidement ses dossiers qu'il enferma dans un coffre-fort, puis d'une main sûre il prit son fusil-mitrailleur. Je manifestai ma présence.

— Pourquoi m'as-tu convoqué Beau-Temps ? demandai-je.

— Ah oui, tu conduiras un des cars qui se trouvent devant le garage de la caserne, n'importe lequel. Soit prêt à démarrer.

Pendant que Beau-Temps coordonnait les opérations d'embarquement des patrouilles, je courus vers le parking des véhicules. Des dizaines de camions militaires étaient arrêtés à la queue leu leu. Une activité fiévreuse régnait dans la caserne. Que Dieu veille sur nous s'il n'est pas mauvais père ! En tête du convoi se trouvaient des jeeps équipées chacune d'un fusil-mitrailleur ; derrière les camions de transports militaires, je remarquai des automitrailleuses avec leurs contingents de soldats. Je ne comprenais rien à ma situation, tout me semblait comme dans un rêve. J'étais en train de me demander où tout cela devait nous mener lorsqu'un officier me sortit de mes cogitations :

— Nous roulerons sans phares, ni feux de position, ordre du lieutenant Beau-Temps !

— Entendu, sans phares, ni feux de position, pourvu qu'on ne se casse pas la gueule.

A une heure, ce mercredi, toutes les lumières de la ville s'éteignirent, la centrale électrique de Porte Océane venait de couper le courant. Au même instant, les moteurs des véhicules se mettaient en marche. Les barrières de la caserne s'ouvraient pour nous livrer passage.

La ville semblait plongée dans le néant. Nous empruntâmes les grandes artères. Au passage je remarquai d'autres troupes qui faisaient mouvement. Au koïstère de la propagande et de l'information, des commandos avaient déjà pris position, un char bouchait l'entrée de la cour du bâtiment ; des troupes se trouvaient également devant le koïstère des Postes et Télécommunications. A chaque point stratégique important de la ville, des automitrailleuses, des chars, tous feux éteints, montaient la garde. Les quartiers résidentiels étaient cernés par des troupes de la défense civile qui, munies de lampes torches communiquaient en morse avec les responsables de notre section mobile.

Le convoi allait vite, je suivais à une vingtaine de mètres le véhicule qui me précédait. Il nous fallait avoir les nerfs bien solides pour soutenir ce train d'enfer. Nous ne tardâmes pas à arriver au Palais du Peuple qui semblait être notre objectif. Un brouhaha assourdissant s'élevait de l'une des grandes salles éclairées aux bougies et de plusieurs lampes tempête. « Ce doit être la salle des congrès », me dis-je, toujours ignorant du rôle que je jouais.

En quelques minutes des centaines de soldats, tels des fantômes, cernaient le palais pendant que d'autres s'engouffraient à pas rapides dans l'édifice ; les automitrailleuses et quelques chars prenaient position sur la place. Plusieurs cars, dont le mien, s'étaient garés tout juste devant l'entrée officielle du Palais du Peuple. Cinq minutes après notre arrivée le courant était rétabli. Je descendis du car et courus vers la salle du congrès, escaladai au pas de course les escaliers, suivis un long couloir et m'introduisis par la première porte ouverte donnant accès à la galerie du local. Dans le tumulte provoqué par la coupure

du courant notre arrivée n'avait pas été remarquée. La salle était pleine, mélange technicolor aux intérêts communs. Par ici, les représentants des pays amis, par-là, ceux des monopoles, éparpillés dans tous les coins, les conseillers techniques en tout genre. Sur l'estrade, trônait le Messie-koï, entouré des membres de son gouvernement. Les premiers rangs de l'amphithéâtre étaient occupés par les koïs et hauts responsables régionaux du Parti Social de l'Espoir.

Je cherchai le colonel Fof et le général Baba-Sanessi. Ils étaient perdus dans la masse des officiels du Parti et de la diplomatie internationale. Les deux officiers et les autres membres de l'état-major de l'armée suivaient attentivement le déroulement de la cérémonie d'ouverture du congrès national. Le Messie-koï venait de terminer son discours.

J'arrivais dans la salle juste au moment où Djib, le responsable du protocole et de l'éducation, muni d'une longue liste, appelait un à un les grands responsables du messie-koïsme et les cadres de la bureaucratie du Parti Social de l'Espoir. Par centaines, les honorables personnalités messie-koïques, répondant à l'appel du maître, s'étaient déplacées de tous les coins du territoire, de toutes les villes, de tous les villages, de chaque hameau. Chaque responsable messie-koïque venait pour renouveler le serment d'allégeance éternelle au Messie-koï Baré Koulé, tous avaient répété les mêmes mots, la même phrase, la même formule sacralisée depuis plusieurs années : « Je renouvelle ma profonde fidélité, mon entière obéissance et mon attachement éternel au très vénérable Messie-koï Baré Koulé, notre Sauveur, et à son digne et unique Parti Social de l'Espoir des Marigots du Sud. »

Pendant plus d'une heure le serment avait été répété, toujours le même, suivi des mêmes acclamations, des mêmes ovations, de la même fièvre mystique. Le Messie-koï était satisfait, jamais sa pérennité ne lui avait semblé aussi assurée pour l'avenir. La révolte populaire de l'après-midi était mort-née ; elle apparaissait déjà comme un triste accident de parcours dont le peuple allait devoir payer le prix, car dans la salle du congrès, nombreux étaient les responsables messie-koïques qui parlaient de purges, d'assainissement et de la victoire définitive du Messie-

koï et du Parti sur les forces de la réaction. Moi je ne savais plus ce qui était de la réaction ou de la progression, j'en avais la nausée.

Djib, dans son rôle de chambellan du régime, annonçait imperturbable : « Les officiers de l'armée et du koïstère de la Défense nationale, serviteurs dévoués et fidèles du Messie-koï vont prêter serment d'allégeance au très Vénérable Messie-koï Baré Koulé. » La salle applaudit longuement. Lorsque le silence se fit, Djib annonça : « Le général d'armée Baba-Sanessi va prononcer le serment d'allégeance au Messie-koï. » L'officier se leva, fit un signe de la tête à Fof, comme pour sceller une entente, puis d'une démarche sûre, bien que marquée par l'âge il se dirigea vers la tribune officielle, gravit lentement les escaliers et se présenta devant le Messie-koï. Il régnait un silence recueilli dans la salle. Les projecteurs éclairaient fortement la tribune. Le général prit place devant les micros, puis faisant face au Messie-koï il prononça : « Moi, général Baba-Sanessi, natif des Marigots du Sud, fais le serment de garantir le droit d'être de mes compatriotes, la sécurité du sol natal contre le messie-koïsme et ses attributs. »

Ce fut comme si pendant une minute le temps s'était grippé dans sa marche. Des murmures, puis des cris s'élevèrent dans la salle : « A mort, à mort ! Mort aux ennemis du Messie-koï et de la patrie aimée. » Indifférent aux menaces, le général Baba-Sanessi avait salué de sa même démarche, avait repris le chemin de son siège.

Le Messie-koï semblait absent, tout tournait autour de lui, ses épaules s'affaissèrent. Lentement il porta la main sur sa poitrine — côté gauche. Le Messie-koï semblait étouffer, et pourtant d'un geste hautain il se redressa, regarda Djib qui le surveillait du coin de l'œil. Il lui fit signe de poursuivre l'appel au « serment d'allégeance ». Une ovation monstre s'éleva de la salle, comme d'habitude, pendant de longues minutes, des « vive Messie-koï, notre Sauveur, le Vénérable ami du peuple, le digne le sage, l'aimé, le prophète... » montèrent aux enchères. Chaque koï, chaque profiteur du messie-koïsme voulait en mettre le plus possible pour manifester son attachement au maître. Pourtant le Messie-koï semblait absent, comme mort.

J'aurais tout donné au monde pour approcher le tyran en cet instant, le voir de près, voir comment souffre un dictateur, un despote. J'aurais voulu voir le bourreau sous les projecteurs de la salle. Le Messie-koï telle une bête se trouvait pris au piège de sa propre arène balayée par les sunlights. Il me semblait que la tribune s'était transformée en cage où le peuple regardait l'animal dangereux, prisonnier de son propre univers maléfique. « A mort ! A mort ! » continuaient de crier les apôtres et les princes du régime contre le général Baba-Sanessi. Ce dernier était déjà assis à sa place, il ne s'était pas départi de son calme, au contraire, il était d'une froideur réfrigérante pour tous ceux qui l'auraient alors observé. A le voir, on n'aurait pas cru que les menaces de mort lui étaient destinées.

Peu à peu, le silence se fit. Djib d'une voix nette prononça : « colonel Fof ». Fof se leva, il regarda Baba-Sanessi. Sans aucune précipitation le colonel Fof se dirigea vers la tribune. Un silence lourd régnait dans le public. On le disait apprécié du Messie-koï, c'était peut-être pourquoi en le voyant monter sur la tribune, malgré les malaises qu'il avait ressentis et qui continuaient de le torturer, il avait eu la volonté de sourire. Le colonel Fof avait regardé sa montre ; il allait être deux heures du matin. Il se mit au garde-à-vous devant le Messie-koï.

Silencieux, retenant presque nos souffles nous tendions l'oreille. D'une voix calme, pleine de respect, le colonel Fof prononça ces mots : « Monsieur Baré Koulé, au nom de son droit à la vie, la population des Marigots du Sud vous démet de votre titre de chef d'Etat. Elle demande que justice soit faite. »

Baré Koulé avait fermé les yeux, ses traits étaient crispés, il semblait ne pas réaliser que tout venait de se..., qu'il n'était plus le... Déjà les soldats et les membres de la défense civique envahissaient la salle du congrès. Ce devait être vrai. Tout était fini. La plaisanterie était terminée, le cirque Messie-koï ferme ses portes. Tout se terminait lamentablement. La troupe avait investi le Palais du Peuple, quelques soldats montèrent sur la tribune pour inviter celui qui fut le « Messie-koï » à les suivre. Le silence persistait, étouffant, seuls les sièges craquaient.

Baré Koulé tenta de se lever de son fauteuil... Je renouvelle

ma profonde fidélité, mon entière obéissance et mon attachement éternel au très vénérable Messie-koï Baré Koulé, notre Sauveur et à son digne et seul Parti Social de l'Espoir des Marigots du Sud... Il avait suffi d'une minute pour que le règne pour l'éternité, le président à vie, le divin Messie-koï redevienne Baré Koulé, prisonnier de la population des Marigots du Sud.

Le maître déchu tenta vainement de se tenir sur ses jambes, la sueur lui perlait abondamment sur les tempes, sur le front. Sa main ne quittait pas sa poitrine — côté gauche. Le lieutenant Beau-Temps voulut l'aider à se tenir debout, il le repoussa, puis, fermant les yeux, il s'arracha de son fauteuil. Sa raideur s'amollissait, le défi devenait pathétique et pourtant sur sa face un petit trait blanc se dessinait, un sourire, un mince sourire, amer ou vengeur, un dernier défi de celui qui jusqu'à la dernière seconde voulait être « au-dessus », même au prix de toutes les souffrances du monde. Baré Koulé s'écroula soudain sur la table couverte d'une nappe rouge. Sous sa tête un gros bloc de papier — ses discours — le seul don qu'il eut jamais fait à la population des Marigots du Sud : du vent !

\* \* \*

À l'aube, Monseigneur Jean-Jacques Na fit sonner le glas, le son funèbre de la cathédrale Sainte-Tolérance des Marigots du Sud sortait peu à peu les humains de leur sommeil, de leurs cauchemars. À la grande mosquée de Porte Océane, un muezzin, du haut de son minaret, appelait les fidèles à la prière. Au loin dans la nuit, le cœur des Marigots du Sud se mettait à battre, le son des tams tams résonnait de plus en plus fort, de plus en plus envoûtant. L'aurore éclatée livrait un passage au jour, au soleil.

Les habitants de Porte Océane craintifs, se regardaient sans rien dire, sans rien penser par crainte d'en mourir. Mais la nouvelle s'infiltrait, circulait, c'était donc vrai...

À la mosquée où je m'étais rendu au lever du jour, des milliers de personnes se trouvaient déjà présentes. Une lassitude longtemps endurée persistait encore sur les visages. La peur de vivre comme un être humain face au messie-koïsme subsistait toujours, à travers chaque regard, chaque propos. On n'apprend

pas à être libre en un jour. Et moi je formulais un souhait : découvrir enfin le vrai sens de l'indépendance, comprendre un peu, voir clair à travers cette eau trouble.

A la mosquée l'imam de sa voix recueillie, mystique, terminait la prière du matin par le chapitre des « Hommes » :

*Au nom de Dieu clément et miséricordieux  
Je mets ma confiance dans le seigneur des hommes,  
Roi des hommes,  
Dieu des hommes,  
Afin qu'il me délivre des séductions de Satan  
qui souffle le mal dans les cœurs,  
Et qu'il me défende contre les entreprises des  
génies et des méchants.*

Un sentiment depuis longtemps perdu en moi, celui-là même que j'avais appris à oublier, avait refait surface, pareille à l'étoile du matin sa lumière m'éclairait de l'intérieur. Ce sentiment si torturé, si lapidé depuis des années, osait soudain murmurer son nom, il murmurait : Espérance.

Et pourtant...

Quelques mois plus tard, le docteur Malekê, Mellé Houré qui venait de rentrer d'exil, le colonel Fof, le lieutenant Beau-Temps, Salimatou étaient mystérieusement assassinés.

## TABLE DES MATIERES

|                               |     |
|-------------------------------|-----|
| I. Porte Océane .....         | 9   |
| II. Le cercueil de zinc ..... | 123 |

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE COR-  
BIÈRE ET JUGAIN, A ALENÇON  
(ORNE) LE 19 JUILLET 1972.

DÉPÔT LÉGAL :

3<sup>e</sup> TRIMESTRE 1972.

ÉDITEUR : N° 277.

IMPRIMÉ EN FRANCE.



PQ3989.2 F2C4



a39001



003978213b

10174

Ici, sur le continent africain, au moment historique où se font les « indépendances », un homme simple, un peuple et un Etat font l'apprentissage de leur libération. L'auteur en montre surtout la face nocturne, amère et violente. Alioum Fantouré sait la misère de l'homme et que le pouvoir rend fou, et c'est sans indulgence qu'il dévoile les ravages de cette indigence et de cette aveugle puissance.

Très fortement pèsent sur ce livre comme l'irrationalité du destin et la fermeture d'un cercle infernal, à quoi, toutefois, s'oppose une poignée d'hommes et de femmes, amis de la liberté, militants de l'espoir et de la raison dans un monde absurde que la tyrannie a instauré.

Leçon admirable d'un texte bouleversant où s'accomplit l'accord rare de la passion et de la lucidité.

Alioum FANTOURÉ, pseudonyme de l'auteur du *Cercle des Tropiques*. Né le 27 octobre 1938 à Forécariah en Afrique de l'Ouest. Il a fait ses études secondaires au collège d'Amboise et au lycée Michelet à Paris ; puis l'enseignement supérieur en France et en Belgique.

Licencié en sciences économiques appliquées, licencié en sciences commerciales et consulaires, agrégé en sciences économiques, diplômé de l'Institut de commerce international... il a travaillé comme économiste dans différents organismes de coopération internationale, notamment aux Communautés Economiques Européennes à Bruxelles. Il est actuellement un des spécialistes du développement industriel auprès des organisations internationales.

Depuis une dizaine d'années, outre quelques articles, il a fait différents travaux de recherche-développement.

*Le Cercle des Tropiques* est le premier roman d'Alioum FANTOURÉ, il ne sera pas le dernier...